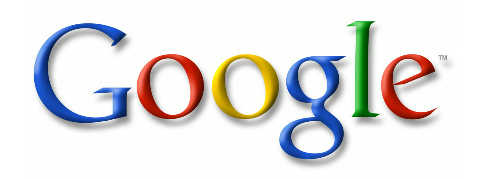
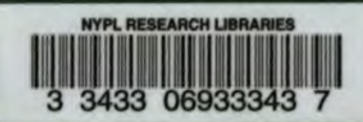
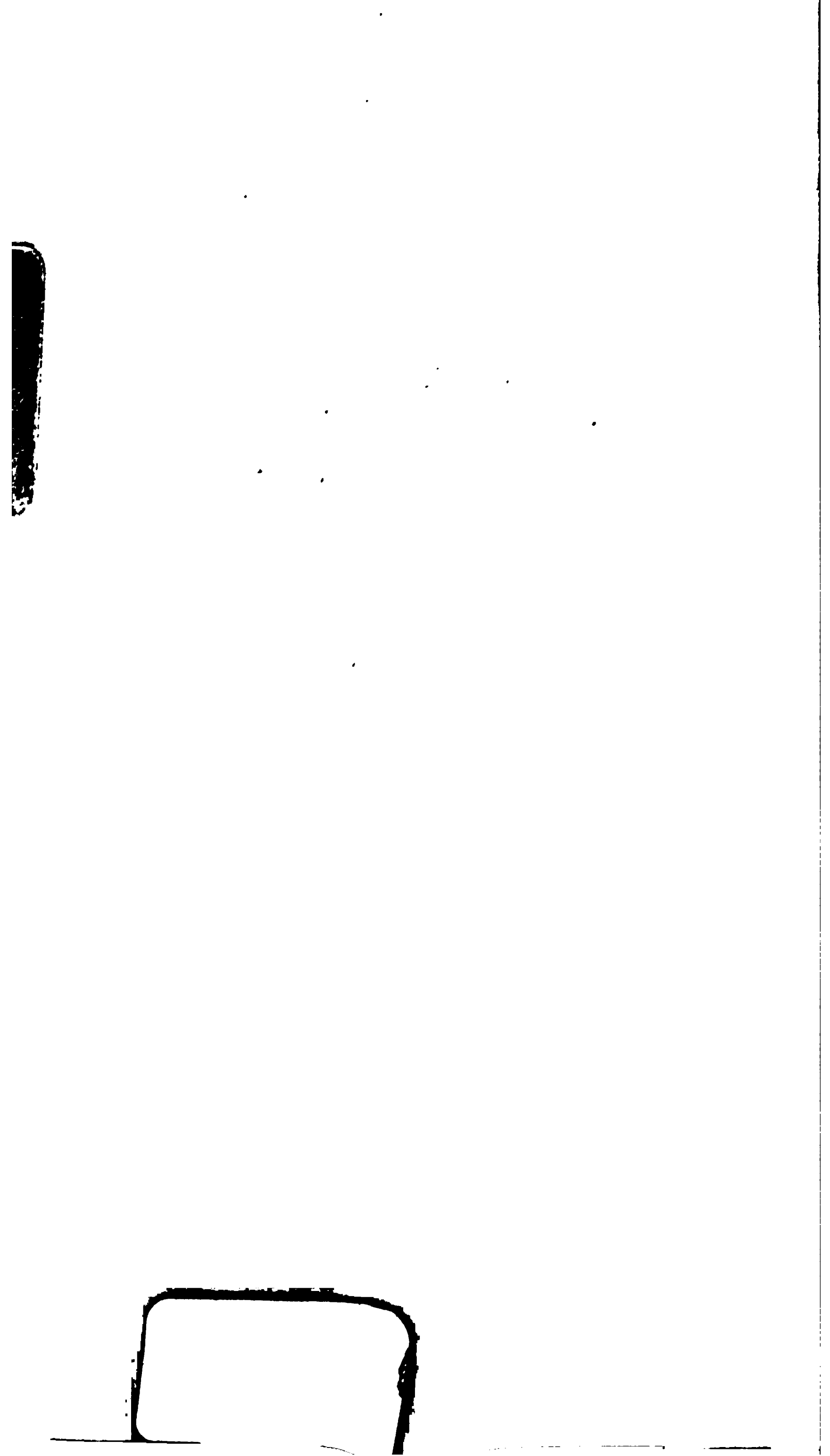



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06933343 7







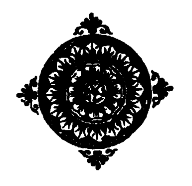


MÉMOIRES

DU

CARDINAL DUBOIS.

Tome troisième.



PARIS,

MAME ET DELAUNAY-VALLÉE, LIBRAIRES,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 25.

1829

MÉMOIRES

DU

CARDINAL DUBOIS.

CHAPITRE PREMIER.

Axiôme de Louis XIV. — Les prétendantes à l'alliance du duc de Berri. — Le père de La Rue; son portrait; son jésuitisme. — Le comédien et le prédicateur. — Complot. — Les calomnies. — Mlle d'Orléans; son portrait; ses vices; son éducation. — Le duc de Berri; son portrait physique et moral. — Mme de Saint-Simon, dame d'honneur de la duchesse de Berri. — Manœuvres de Dubois. — La femme de chambre de M. de Berri. — Confidence au duc d'Orléans. — Le mariage. — Ses suites. — Dubois retrouve sa femme. — La pension de douze cents livres.

Louis XIV avait dit en présence de la Maintenon : « Je ne veux pas que mes petits-fils aient

des maîtresses; cela porte préjudice à la santé et à la religion. » Ces paroles du grand roi avaient annoncé à l'Europe que le duc de Berri était bon à marier. J'ai peine à croire qu'il n'eût pas déjà désobéi à son grand-père sur l'article des maîtresses, car il y a toujours des femmes à vendre autour des princes, et le duc de Berri, quelque dévot qu'il fût, n'aurait pas attendu jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans pour savoir à quoi s'en tenir; au reste, il épousa une princesse plus précoce que lui.

Depuis les infâmes calomnies qui avaient plané sur le duc d'Orléans, il ne paraissait à la cour que rarement, et quand il y allait c'était toujours comme par contrainte. La duchesse, dont l'ambition surmontait la paresse, fréquentait Mme de Maintenon et la Dauphine, qui ne l'aimaient pas à cause de sa belle-mère et de son mari; cependant elles vivaient dans les termes d'une amitié politique. Mme d'Orléans eût souhaité que sa fille aînée épousât le duc de Berri, et les deux favorites l'empêchaient d'y prétendre, de peur que le duc d'Orléans ne tirât avantage de ce mariage. Pourtant on était encore loin de songer à

la régence. Madame la Duchesse, qui, sur ces entrefaites, offrit sa fille au jeune prince, eut toutes les chances de la voir agréer. Il fallut qu'un jésuite et Dubois fissent échouer ces beaux projets.

Il n'est rien de tel qu'un confesseur pour mener à bien une affaire. Le confesseur du duc de Berri était le père de La Rue, jésuite, je crois, dès le ventre de sa mère. Ce La Rue, qui vit encore et vit bien, a toujours été un homme à deux tranchans, au regard fauve, au parler mielleux, à la démarche circulaire. Je ne l'ai jamais aimé, parce que je le connaissais trop, et qui l'eût jugé d'après son extérieur faux et cafard, n'aurait pas couru risque de se tromper. C'est ce qui m'a fait dire que pour un si habile trompeur son visage ne l'était guère. A voir sa petite tête oblongue enfoncée entre ses deux épaules, ses mouvemens nerveux, ses larges mains et ses pieds énormes, on ne lui aurait pas soupçonné autant d'esprit qu'il en avait. Le grand Corneille estimait ses talens jusqu'à traduire ses vers latins en français : « Il y a du génie sous cette robe, » disait-il. Peut-être cela doit-il s'entendre du génie du mal. En effet, le père La Rue alla convertir les calvinistes dans les

Cévennes, avec l'éloquence du fer et du feu; dans les villes, il représentait des sermons, selon son expression théâtrale; sa plus belle mission fut celle de Montauban, où il chassa trois démons par l'imposition des mains. J'ai idée que ces démons étaient du sexe féminin, malgré l'antipathie jésuitique. Oh! le rusé voleur de successions que c'était! Voilà comment il amassa cette grosse fortune dont il a fait bâtir la maison de la Compagnie de Jésus à Pontoise. Des héritiers légitimes lui intentèrent plusieurs procès qui ne furent jamais terminés, pour l'honneur de l'ordre. Il fit sa proie des biens immenses de Mme Colin, veuve d'un fermier général; le testament qui le rendait légataire universel fut attaqué par Mlle Charon, parente de la défunte; il lui fallut recourir aux grands moyens pour éviter un éclat terrible; et Mlle Charon, emprisonnée sans autre forme de procès, fut bien contrainte au silence. Le père La Rue a composé un traité sur l'hypocrisie, où il s'est peint d'après nature. Il se croyait tout permis, parce qu'il se permettait tout; son esprit suivait les erremens de son caractère. Il n'était rien qu'il ne fît pour gagner de l'argent, et il

en dépensait beaucoup au jeu quand la table et les femmes lui en laissaient. Il était de l'ordre de Saint-François depuis la ceinture; du moins s'en vantait-il. Je ne sache pas de prédicateur plus puissant que lui, avant que sa voix fût éteinte comme elle est. Baron, qui aurait été aussi beau en chaire qu'il était ridicule au théâtre, a formé avec amour ce fripon de La Rue, qui le payait de ses leçons, de son amitié et de ses dîners, avec des comédies fort peu jésuitiques. L'*Andrienne* et *l'Homme à bonnes fortunes*, dont Baron s'est fait honneur, appartiennent en propre à l'auteur du *Pécheur pénitent* et du *Pécheur mourant*. J'ai vu souvent La Rue en loge grillée à l'Opéra, à la Comédie, et il dit au Roi, qui lui reprochait ce scandale, qu'il y allait étudier son métier de sermonaire. Cette excuse a l'air d'une critique de la déclamation des comédiens. Au reste, La Rue préférait à ceux-ci les comédiennes, qui ne le traitaient pas en jésuite. Voilà comment la nature de nos connaissances réciproques nous avait mis en rapport; quand nous étions ensemble, chacun de nous se pouvait dire en assez mauvaise compagnie. Je laisse à

penser en quel lieu nous nous rencontrions le plus souvent.

« Nous sommes bons amis, lui dis-je un jour, et nous avons intérêt à l'être. Pour resserrer nos liens, voulez-vous pour votre prince la main d'une de mes princesses?

— Volontiers; à condition que vous me paierez comptant le surplus de l'honneur que je vous fais.

— Vous êtes bien marchand aujourd'hui.

— Comme tous les jours; rien pour rien.

— Je vous promets, au nom du duc d'Orléans, une gratification de cent mille livres, et vous nous débarrasserez de Mademoiselle.

— Aidez-moi de votre côté, et nous en viendrons à bout, en dépit de Madame la Duchesse, qui n'a pas daigné requérir mes services.

— La négociation où nous nous embarquons est difficile; la cabale de la Maintenon s'oppose à ce mariage.

— Laissez faire; le père Le Tellier ne sera pas plus diable que feu père Lachaise.

— Vous avez d'abord des bruits odieux à démentir.....

— Les réfuter, c'est paraître y ajouter foi; je sais que récemment encore on a parlé sans retenue d'un portrait de Mademoiselle peint par le père, qui n'a pas songé à vêtir son modèle.....

— Il s'est figuré travailler d'après l'antique, et l'artiste a pris la place du père.

— Enfin, je vais intéresser la Société à mon projet, et la cérémonie se fera dans un mois ou jamais. »

Je n'avais pas attendu la permission du duc d'Orléans pour vouloir marier sa fille, qui n'était pas aussi innocente que son âge aurait pu faire croire. J'avais en elle un rival dangereux dont je devais paralyser l'influence sur le Prince, influence qui grandissait avec cette princesse. Ce mariage était dans son genre une combinaison non moins profonde que l'Alliance de 1717. J'espérais par là rester seul en possession des bonnes grâces du duc d'Orléans, qui m'oubliait souvent pour sa chère fille. Ensuite, je prenais fait et cause pour mon maître, qui, par sa conduite abandonnée, ne donnait que trop de prise à ses ennemis. Un prince du sang doit tenir plus qu'un abbé à sa réputation. Il est aussi certaines choses qu'on

ne peut souffrir avec indifférence : des scélérats, qui voient partout leur image, avaient osé accuser le prince d'un amour criminel avec sa fille : cette atrocité s'est perpétuée jusqu'à la mort de celle-ci, et il est malheureux que le Régent n'ait rien fait pour se justifier d'une si affreuse inculpation. Au contraire, la tendresse qu'il avait pour sa fille s'échappait en folies et en imprudences bien propres à faire croire ce qui n'était pas et qui ne pouvait être. Je lui ai souvent reproché son insouciance à ce sujet; il m'a répondu en riant que l'on ne pouvait pas plus coudre la bouche des méchans que donner du venin aux moutons. Enfin, en préparant de mon autorité l'union de Mademoiselle et d'un petit-fils du Roi, j'espérais mettre fin à l'audace des agens de la Maintenon : c'est de la charité bien entendue de servir les intérêts des autres en même temps que les siens. Je me lave les mains de ce qui arriva.

Madame disait, non sans arrière-pensée : « Mon fils aime sa fille aînée plus que tous ses autres enfans. » Mademoiselle méritait cette préférence à beaucoup d'égards. J'en parle ici

avec d'autant plus de désintéressement, qu'elle me haïssait le plus franchement du monde. Je ne le lui rendais pas, contre mon habitude de payer amis et ennemis en bonne monnaie. Elle ressemblait à son père si parfaitement, qu'elle me rappelait Mademoiselle Charlotte aux Carmélites. Il eût été plus incroyable qu'il ne l'aimât pas. Leur ressemblance n'était pas seulement dans leurs traits : même esprit, mêmes défauts. Outre ces causes de sympathie, on en cite une qui va droit à l'amour paternel. Honni soit qui mal y pense, comme disait mon ami Stanhope. Mademoiselle, à l'âge de sept ans, tomba gravement malade, sans que les médecins découvrissent de remède à l'éthisie qui la consumait : ils la regardaient même comme perdue, lorsque le Prince s'ingéra de la guérir, quoiqu'il ne fût pas reçu docteur de la faculté. L'étude qu'il avait faite des simples vint à son secours, et sa fille lui dut la vie une seconde fois. De là cette tendresse mutuelle qui a fourni des textes à la chronique scandaleuse; de là les soupçons de magie auxquels le prince s'est vu en butte : on lui a fait un crime de cette cure merveilleuse.

Mademoiselle était grande avant que les excès eussent gâté sa taille; belle avant que sa peau se fût marquée de taches rouges. Elle a conservé jusqu'à sa dernière maladie son esprit et ses caprices. Son esprit, qui n'était pas du meilleur goût, faute d'éducation convenable, se reproduisait sous mille formes avec une étrangeté de mots, une grâce de gentillesses qui séduisaient les moins galans. Elle avait de bonne heure foulé aux pieds tout ce qui s'appelle préjugés chez les esprits forts, et sa liberté dégénérait toujours en licence. Ses yeux n'étaient pas plus retenus que sa personne, et donnaient créance à tous les libertinages qu'on lui prêtait. Elle s'inquiétait peu de la publicité de ses débauches, pourvu qu'on n'y apportât point d'empêchement. Le plaisir était le seul dieu à qui elle voulût croire. Colère et riante, fausse et naïve, égoïste et sensible, c'était une mosaïque de vices et d'heureuses qualités. En somme, elle était adorable et adorée, et j'eusse volontiers brûlé quelques grains d'encens sur son autel; mais ma barbe grise lui faisait peur, et elle m'avait baptisé *Milord* à cause de mes voyages en Angleterre; du reste, me trai-

tant un peu moins bien qu'un chien que l'on gourme de bourrades.

Je la peins telle qu'un mois de mariage l'avait développée; car auparavant Mme d'Orléans, qui couchait en joue pour elle le duc de Berri, lui recommanda brutalement de jouer la sainte Nitouche. Mademoiselle avait été élevée fort mal par des femmes de chambre; elle canardait en marchant, bronchait à chaque pas, courait, sautait et se jetait par terre : on eût dit un garçon enjuponné. Ces mauvaises façons amusaient son père, qui passait des heures à la voir manger jusqu'à étouffer, et cabrioler comme un saltimbanque. Elle dansait d'un air ignoble ou plutôt ne dansait jamais; elle savait la musique, et chantait juste, sinon agréablement : sa voix, plus tard, était devenue aigre; elle ne s'était instruite que dans les romans les plus verts. C'était là la belle éducation qu'elle recevait à Paris et à Saint-Cloud; certes, on eût mieux fait de me la confier à tout risque. Mais quand Mme d'Orléans l'eût emmenée à Versailles pour tenir la bride à cette jeunesse désordonnée, elle se para d'une décence et d'une vertu qui en impo-

sèrent aux regards les plus perçans. Elle était presque en odeur de sainteté lorsque je m'occupai de la marier.

Le duc de Berri n'était pas bossu, parce qu'il n'avait pas porté de barre de fer comme son frère le duc de Bourgogne. On le disait beau, parce qu'un prince trouve mille flatteurs qui lui donnent ce titre, pour peu qu'il ne soit pas décidément laid. Ce prince, avec sa petite taille ramassée, son embonpoint grossier, ses joues colorées, ses cheveux blondassés, avait la mine et l'encolure d'un domestique. Mme de Maintenon, de concert avec la Dauphine, négligea son éducation au point de lui apprendre à peine à lire et à écrire. Elle prenait plaisir à rabaisser sa naissance par la servilité où il croupissait. Un valet n'eût pas été plus maltraité. Le pire, c'est que les valets, voyant qu'on ne le ménageait pas, se crurent autorisés à agir de même. Les dames de la Dauphine, avec lesquelles il frayait jour et nuit, le tutoyaient comme un esclave acheté au marché. « Berri, lui disaient-elles, viens çà; ferme la porte; approche la table; donne-moi mon ouvrage, mes ciseaux; » et Berri obéissait

l'oreille basse. Tout autre ne serait pas sorti sain et sauf des mains de ces vertus, mais le pauvre prince avait assez de dévotion pour tenir tête à toutes ces demoiselles. Pour de l'esprit, on assure qu'il en avait sa part dans son enfance; et il n'est sortes de gentilles reparties qu'on ne citât alors; mais bête il devint en grandissant, soit que les pratiques superstitieuses et sa piété eussent rétréci son esprit, soit toute autre cause. Madame dit flegmatiquement qu'il a eu le sort des enfans de Paris, qui montrent beaucoup d'esprit dans leur jeunesse, et qui deviennent stupides par la suite. Il est encore possible que sa sottise fût dérivée de la crainte qu'il avait du Roi; je l'ai vu fermer les yeux au passage de Sa Majesté, et répondre à ses questions en balbutiant comme un homme ivre. Au reste il se vengeait bien avec ses inférieurs du respect et de la gêne qu'il s'imposait auprès de Mme de Maintenon : il brutalisait le petit monde sans pitié aucune. M. de Saint-Simon, qui se flattait tôt ou tard de le voir monter sur le trône, s'était accroché à sa confiance, et ne le quittait non plus que son ombre.

Ce fut à lui que je m'adressai pour accélérer

le mariage qui me tenait plus à cœur qu'aux futurs époux. M. de Saint-Simon me reçut avec sa morgue nobiliaire, et pourtant avec la considération attachée à ma charge dans la maison du duc d'Orléans.

« M. le duc, lui dis-je, ce nous serait un grand bien que vous voulussiez vous employer un tant soit peu à cette affaire.

— Monsieur, reprit-il, j'attendrai que Son Altesse Royale m'ait donné ordre d'en traiter avec M. de Berri.

— Non pas, le duc d'Orléans veut rester neutre en cette négociation, pour raisons à lui connues ; mais il vous fait promettre pour Mme la duchesse de Saint-Simon une charge de dame d'honneur chez la nouvelle duchesse.

— On verra, M. Dubois, à vous bombarder aussi à quelque place ?

— Non, monsieur, les bontés du prince me dispensent de toute sollicitation ; il m'a protégé comme si je fusse un homme de qualité.

— Enfin je ne vois pas d'inconvénient à cette alliance, et j'en dirai mon avis à M. le duc : il est bon d'avoir son franc-parler avec les princes.

C'est une condition de mon rang et de ma noblesse. »

Je laissai ce superbe très-bien disposé pour nos projets, grâce à la dame d'honneur que j'avais faite de mon plein gré. Je ne perdis ni mon temps ni mes pas ; j'allai chez Madame, escorté de Massillon, que j'avais mis dans ma confidence. Mon rôle était difficile à jouer vis-à-vis la femme la plus fine de la cour et la plus détachée de moi.

« Madame, lui dis-je sans ménagement, je viens me jeter aux pieds de votre prudence dans l'intérêt de votre famille royale.

— Qu'est-ce? demanda-t-elle ; mons Dubois, vous m'avez l'air bien affairé pour être si désintéressé que vous le dites.

— M. Massillon, répliquai-je, est garant de la droiture de mes intentions ; il s'agit du mariage de Mademoiselle avec S. A. R. le duc de Berri.

— C'est faire trop d'honneur à ce petit brutal tout pétri de rusticité.

— Madame, dit Massillon, on fera taire des bruits outrageans pour Monseigneur d'Orléans...

— Je sais, interrompit-elle en riant; j'ai écrit tout cela dans mon courant; la vieille cherche à se blanchir en noircissant les autres...

— Bien mieux, madame, ajoutai-je, elle a juré ses grands dieux que Monsieur de Berri épouserait la fille de Madame la Duchesse.

— Hé bien! qu'il l'épouse, s'il lui plaît; s'écria-t-elle.

— Ce n'est pas tout, continuai-je; elle a répondu à Madame d'Orléans qu'elle n'entravait ce mariage que pour vous causer du dépit.

— Je jure par l'ombre de Scarron, comme les anciens juraient par l'eau du Styx, que ledit mariage se fera; non que j'y tienne singulièrement, car le moindre électeur palatin vaut cent fois cet ours mal léché; mais on verra qui de la vieille ou de moi en aura le démenti.

— Oui, dis-je à mon tour, il est digne de vous, Madame, d'humilier la Maintenon, de contenter Monseigneur d'Orléans, et de faire deux heureux.

— S'il faut te l'avouer, l'abbé, repartit-elle, je ne crois pas aux deux heureux; mes correspondans m'ont appris hier que le petit Berri en-

tretenait une femme de chambre laide, noire et tannée.

— Ce n'est peut-être pas une femme de chambre, observa naïvement Massillon.

— Si fait, conclut Madame, et il l'aime de passion ; voilà de véritables goûts de livrée! »

Madame, qui était toujours en habit de cérémonie, alla trouver le Roi pour décider ce mariage, que j'avais plus avancé que Mme d'Orléans elle-même. Le duc n'en savait pas une parole, et le plus aisé n'était pas de lui faire entendre raison.

« Comment! faquin, s'écria-t-il au premier mot que je lui en touchai, de quel droit oses-tu pénétrer dans mes affaires?

— Du droit de la nécessité, Monseigneur.

— Drôle, Mademoiselle n'a pas besoin de ton entremise pour avoir un époux digne d'elle...

— Parbleu, n'êtes-vous pas là pour lui en fournir quand elle en aura besoin?

— Trève aux arlequinades, la plaisanterie n'est pas de saison.

— Parlons donc à cœur ouvert, Monseigneur ; Madame, Mme d'Orléans, M. de Saint-Simon

et une foule de personnes qui sont de vos amis ont négocié ce mariage...

— Quand le diable s'en mêlerait, peu m'importe, il n'aura pas lieu.

— Il est beau, il est grand d'être au-dessus de la calomnie, Monseigneur...

— Arrête, malheureux, je te fais couper la langue si tu répètes ces iniquités!... En effet, Dubois, cette alliance est avantageuse pour ma fille et pour moi; aussi bien faut-il que je la marie tôt ou tard... Mais, en vérité, j'aime beaucoup cette enfant! »

Deux ou trois entretiens dirigés de ce côté achevèrent de radoucir le Prince. Quant au Roi, il n'écouta que la raison d'état, et donnant gain de cause à Madame contre la Maintenon, il consentit à ce mariage, qui ne remplit les espérances de personne, pas même les miennes. Le père La Rue, qui avait sué sang et eau pour forcer le duc de Berri à épouser une autre que sa femme de chambre, n'obtint qu'une abbaye au lieu des cent mille livres que je lui avais promises : il s'en vengea contre moi; Mme de Saint-Simon fut établie dame d'honneur de la duchesse de

Berri, mais son mari n'eut pas dans la maison du Prince la haute main qu'il espérait; il me fit la moue plus de quinze jours; enfin moi-même, lorsque je me félicitais de régner sans partage au Palais-Royal, je vis avec douleur que Mme de Berri n'avait pas renoncé à l'empire qu'elle exerçait sur son père. Le duc d'Orléans me reprocha de l'avoir poussé à ce mariage; la mariée ne m'en sut pas meilleur gré; Mme d'Orléans dit partout que j'avais sacrifié sa fille; Madame pensa que j'avais été payé de quelque part, et peut-être de part et d'autre dans cette négociation; il n'y eut pas jusqu'à Massillon qui ne se repentît d'avoir paru dans mon intrigue.

Les deux époux maudirent l'un et l'autre la galère où ils étaient entrés; les cérémonies des noces furent très-brillantes; mais dès la première nuit la brouille s'introduisit dans le lit nuptial. Aussi, dès le lendemain, l'épouse gagna en fierté et en hardiesse autant que le pauvre époux en ineptie et en timidité. Dès lors, la petite duchesse commença à le railler, et à le contrarier dans les moindres choses, sans bienséance ni retenue. Elle se moquait de lui à tout propos et le montrait

en curiosité comme un animal savant. Le duc de Berri se réfugia dans sa cagoterie, et ne fut pas à l'abri de ses petites noirceurs; elle le forçait à rompre les jeûnes, à manger gras les vendredis, à manquer la messe, et elle était plus glorieuse que si elle eût gagné des indulgences. Elle alla jusqu'à vouloir semer la zizanie entre son mari et le duc de Bourgogne, par haine de la duchesse; mais les deux frères restèrent unis comme avant ses bons offices. Le duc de Berri remercia le bon Dieu de faire lit à part. Il se consolait d'ailleurs en tout bien et tout honneur avec sa femme de chambre, qui le captiva jusqu'à sa mort. Cette créature n'avait d'autres charmes que sa persévérance. Un jour la duchesse de Berri les surprit dans les confidences de leur intimité; au lieu de paraître courroucée, elle jeta de grands éclats de rire en faisant des signes de croix; le bon sire ne bougea pas davantage que sa maîtresse. «Monsieur, lui dit sa femme, ne changez rien à votre train de vie; nous continuerons à vivre amicalement, pourvu que vous me laissiez faire de mon côté ce qui me plaira; autrement je conte tout au Roi, et votre sultane ne sera pas même enterrée en terre sainte. »

La menace produisit un consentement réciproque; la chambrière ne fut pas séparée de son prince du sang, et Mme de Berri se dédommagea au centuple des infidélités de son mari. J'aurais de belles histoires à en faire; je me garderai bien de dire tout ce que je sais d'elle.

Pendant que je m'occupais si chaudement du mariage d'un autre, on vint me rappeler le mien d'une manière assez désagréable. Je ne pensais pas plus à ma femme que si je n'en avais jamais eu; la coquine s'avisa de penser à moi. Un matin que je travaillais au Palais-Royal avec le Prince plus sérieusement que de coutume, Son Altesse royale, attristée par l'éloignement de sa fille, se livrait tout haut à des réflexions équivoques:

« Hélas! Dubois, me disait-il, que mieux vaut le célibat! Je ne vois rien de plus triste que le mariage.

— Je pense comme vous, Monseigneur, repris-je par distraction, et quand on a fait cette folie, le seul remède est de dire à sa chaste moitié: « Bonsoir, ma mie! » Je me réjouis, quant à moi, de l'expédient.

—Peste! s'écria le Prince, serais-tu de la grande confrérie, M. l'abbé?

— Mon Dieu! Monseigneur, ce n'est pas la peine d'en parler. »

Tout-à-coup un bruit inusité se fit dans les antichambres; le duc d'Orléans, fidèle à un défaut d'écolier, alla coller son oreille contre la porte pour savoir ce dont il était question. Je ne tins pas contre le mauvais exemple; les domestiques discutaient vivement entre eux, et une voix criarde de femme me fit tressaillir.

« Certainement, j'entrerai, disait-elle, je verrai mon mari!

— Son mari! » répéta le Prince en me regardant; je pâlis, et ne dis mot.

« Oui, drôles que vous êtes, disait-elle encore, je ne suis ni folle, ni prise de vin, c'est l'abbé Dubois qui est mon mari!

— Toi! s'écria Son Altesse.

— Apparemment, Monseigneur; je me serai laissé épouser sans y prendre garde.

— Faites entrer, dit le Prince en ouvrant la porte, qu'il referma sur ma véritable femme, passablement enlaidie depuis trente-cinq ans que je l'avais quittée, ou plutôt qu'elle m'avait quitté; c'était une beauté pour son âge, et je compris, en la voyant plus déchirée dans ses attraits que dans

sa toilette, qu'elle avait vécu de son industrie avant de recourir à la mienne.

« Gaupe, lui dis-je, oses-tu bien reparaître devant moi ?

— Sans doute, reprit-elle effrontément ; un mari doit des alimens à sa femme.

— Tu auras peut-être le front de m'en demander aussi pour tes enfans.

—Non, j'ai pitié de ta bourse ; mais enfin, mon cher abbé, tu dois me savoir gré de venir si tard, j'ai attendu que mes ressources fussent épuisées pour requérir une petite part dans ta grande fortune.

— Une place aux Carmélites, tu veux dire.

— Ingrat ! pendant trente-cinq ans j'ai su me suffire à moi-même, et tu refuses de m'aider lorsque tu es millionnaire.

— Je ne le serais bientôt plus, si toutes tes pareilles venaient vivre à mes dépens.

— Ecoute, Dubois, dit le duc d'Orléans, sois généreux une fois dans cette vie ; cela te portera bonheur dans l'autre.

— Bien obligé, Monseigneur ; mais que peut-on faire pour cette vilaine ?

— Pas grand'chose, répondait-il en riant.

— Signons un traité, dis-je à Pierrette, en échange d'une rente de six cents livres que je te fais en bon mari.

— Il me faut douze cents livres, ou je ne promets rien, répliqua-t-elle.

— M. l'abbé consent, interrompit le Prince.

— Cette vieille haridelle, m'écriai-je, se fait payer cher son silence; passe donc pour les douze cents livres, mais à condition qu'elle oubliera notre mariage....

— Je ne m'en serais pas souvenue, répondit-elle, sans l'embarras où je me vois réduite.

— Oui, continuai-je, mais tu n'en parleras jamais à qui que ce soit....

— Quoi donc! me crois-tu si sotte de vouloir me nuire à moi-même!

— Bah! mignonne, ils sont trop verts! enfin marché fait, et je suis l'abbé Dubois comme devant.

— Jusqu'à la fin des siècles, si c'est votre bon plaisir. »

Nous étions assez engagés par nos intérêts réciproques pour nous passer d'une double signa-

ture; Pierrette, pendant le temps de notre séparation, avait amplement usé de sa jeunesse et de sa beauté; notre arrangement une fois conclu, nous nous revîmes sans colère. Le duc d'Orléans, mis en belle humeur par cette reconnaissance, écarta les bordées de questions que nous nous envoyâmes de part et d'autre. Il voulut que Pierrette lui narrât en détail les aventures d'une vie occupée jour et nuit, et je déclare que ce récit surpassa tout ce que je pouvais imaginer. Je confesse que l'abbé Dubois se soulagea de tout sur le compte du mari. Enfin, le Prince la récompensa du plaisir qu'elle nous avait fait, sans beaucoup de frais de sa part, et depuis ce jour-là, elle est exacte à venir toucher les quartiers de sa pension, comme nous à les lui payer. Là se bornent nos devoirs conjugaux!

CHAPITRE II.

Mort de M. le Prince; de M. le Duc; du prince de Conti. — Prophétie de Nostradamus. — Les probabilités. — Le père Le Tellier, confesseur du Roi; son portrait; son caractère. — La petite vérole. — Mort de Monseigneur. — Folies de la duchesse de Bourgogne. — Courses nocturnes. — Mme de La Vallière et Nangis. — Pressentiment. — Maladie et mort de la Dauphine. — La tabatière. — Ouverture du corps. — Maladie du Dauphin; sa mort. — Calomnies atroces. — Délation du père Arnoux. — Autopsie du corps du Dauphin. — Le moine de 1709. — Le peuple insulte le duc d'Orléans. — Imprudence de Ravannes. — Blocus du Palais-Royal. — Le duc d'Orléans veut se justifier auprès du Roi. — Le contrepoison. — Mme de Verrue. — Conseil de Dubois. — Le duc d'Orléans à Sceaux. — Métamorphose du père Le Tellier. — Homberg. — Renvoi de la comtesse d'Argenton. — Élévation de Dubois.

On aurait dit que la mort se mettait dans les intérêts du duc d'Orléans : ce furent d'abord ses ennemis qui moururent, et puis Louis XIV vit disparaître successivement ses enfans et petits-

enfans. En 1709 M. le Prince avait succombé à une maladie de langueur qui dégénéra en folie. Il commença par peser de ses mains ce qui entrait dans son corps et puis ce qui en sortait. S'étant aperçu que le poids n'était pas exactement le même dans les deux opérations, il se crut mort, en dépit des médecins qui s'ingéniaient à lui prouver le contraire; il lui prit en outre une fantaisie de confession de tous les jours. Sa raison lui revint un moment avant de trépasser, et il dit aux personnes qui entouraient son lit :

« Bonsoir, messieurs et dames, je sens que je m'en vais pour ne plus revenir : je ne regrette que Chantilly de tout ce que je laisse sur la terre ! »

La même année, le prince de Conti termina ses débauches et ses ennuis le plus tristement possible; à ses derniers momens, il voulait s'enivrer pour aller de vie à mort sans y penser, mais son confesseur lui prescrivit de n'en rien faire par pénitence. En 1710, M. le Duc rejoignit son père assez brusquement; il avait quelque peu du sang des Condé dans les veines, car sur son lit de mort il composa une chanson fort

gaie qu'il chanta jusqu'à la fin en guise de *De Profundis*. Nous fûmes médiocrement affectés de ces trois morts, et comme nous la cour y prit à peine garde; ces trois princes, depuis les campagnes d'Italie et d'Espagne, avaient trempé dans la cabale qui chagrina tant le duc d'Orléans. Si les morts sont pour quelque chose ici-bas, ceux-ci ont certainement soufflé les horribles calomnies dont le duc d'Orléans se vit poursuivi.

Un jour que Son Altesse royale était obsédée de pensées étranges et de pressentimens, je feuilletais un volume des prophéties de Nostradamus avec un air d'insouciance. Jamais je n'ai ajouté foi aux astrologues et à leur grimoire, mais souvent j'ai rencontré des analogies singulières; je conçois sans peine qu'un esprit faible se rende à ces fausses preuves d'un art si ridicule. Je fus arrêté dans ma lecture par un de ces rapprochemens remarquables; je poussai une exclamation qui tira le Prince de sa rêverie.

« Qu'y a-t-il, l'abbé? est-ce encore ta femme?

— Écoutez, Monseigneur, lui dis-je, sans ré-

pondre à cette plaisanterie, voilà qui vous regarde, figurez-vous que je porte la baguette divinatoire :

Quand par Ormus viendront gens de passage,
En l'antre obscur ira le vieux lion,
Sera de l'Orléans fait grand usage,
Et d'ici, bâtard, ta punition.

— Dubois, me demanda-t-il en tressaillant, cela est-il écrit ?

— Voyez : centurie 145. Je ne sais si j'entends le langage des prophètes, mais je vois distinctement dans ce quatrain la mort de Louis XIV, la régence ou peut-être le règne du duc d'Orléans, et le désappointement des bâtards légitimés.

— En effet, il suffit d'expliquer *Ormus* par la France pour trouver un sens complet ; quant aux *gens de passage*, va-t-en voir s'ils viennent !

— Incrédule que vous êtes, songez que le possible touche à l'impossible ; je vous jure, Monseigneur, que ce n'est pas la première fois que je pense à la haute destinée qui vous attend après la mort du Roi.

— Celle de premier prince du sang, voilà tout.

— Vous oubliez que déjà M. le Prince, M. le Duc, le prince de Conti sont morts!....

— Déjà... tu me fais trembler.

— Regardez maintenant combien de têtes vous séparent de la couronne.....

— Dubois, on pourrait t'entendre, et la Maintenon serait femme à empoisonner quelqu'un pour me perdre!

— Je crois que vous seriez le premier empoisonné; mais, entre nous, Monseigneur a cinquante ans; le duc de Bourgogne n'a pas de santé; le roi d'Espagne n'est pas un rival à craindre; le duc de Berri est votre gendre; les deux fils du duc de Bourgogne sont bien jeunes; quant aux princes bâtards, ils n'arriveront point au trône, malgré l'Histoire de France du père Daniel, qui a voulu réhabiliter la bâtardise royale.

— Mon cher Dubois, on peut penser tout cela, mais le dire est une imprudence.

— Non, Monseigneur, dans le Palais-Royal les murs n'ont pas des yeux et des oreilles comme

dans le palais de Néron, et les châteaux en Espagne ne sont pas des crimes d'Etat.

— Je te prie de ne rien ajouter à ces folles idées, il n'appartient à personne de disposer de l'avenir. Je te recommande le silence sur cet entretien, qu'on interprèterait mal. »

Par une chance incroyable, que la Maintenon et le duc du Maine ont pu seuls préparer, la centurie de Nostradamus eut raison contre toutes les probabilités; l'événement réalisa nos espérances, et ce qui arriva fut si habilement envenimé par les ennemis du duc d'Orléans, qu'il faillit être accablé sous le poids des incriminations. Le père Le Tellier fut le directeur ostensible de cette grande iniquité.

Le père La Chaise étant mort en 1709 dans un état déplorable de dépérissement, ce qui n'empêcha pas le Roi de s'en servir jusqu'à la fin, le père Le Tellier fut nommé son successeur. Mme de Maintenon, d'après les conseils du moribond, l'avait choisi entre tous les jésuites de Paris, dont il était le provincial. Ce Le Tellier, surnommé *le Chinois*, à cause d'un livre apologétique sur le culte de Confucius, livre mis

à l'index par la cour de Rome, n'avait de commun que le nom avec la famille des Letellier-Louvois. Il ne se cachait pas de sa basse naissance, et il eût fièrement écrit sur son chapeau : Je suis paysan de la Basse-Normandie. Il conservait l'accent rauque, les manières brutales, les mœurs vulgaires de son village ; le duc d'Orléans, faisant allusion à sa rusticité, l'appelait *le dieu Terme*. Sa figure avait quelque chose de son caractère : son nez se distinguait par sa grandeur, comme les oreilles du père La Chaise, et ce nez démesuré a donné lieu à bien des quolibets ; des yeux brillans, sous des sourcils gris ; un regard méchant et faux, une bouche pincée, ajoutaient à l'austérité de sa physionomie. Sa voix n'était pas moins terrible que sa personne, et sa Compagnie elle-même craignait sa présence. Elle fut pourtant son obligée ; car il ne se borna pas à détruire l'abbaye de Port-Royal, il acquit à son ordre des biens et des prérogatives que son pénitent n'osait lui refuser. C'est à moi qu'il était réservé de faire reconnaître la Constitution ; je ne m'en repens pas, car il sera toujours temps de la révoquer, selon que mes intérêts l'exigeront.

Le père Le Tellier dompta Louis XIV jusqu'à lui faire écrire au pape cette jésuitique lettre. Je n'y croirais pas si la copie, de la main du confesseur, n'était pas sous mes yeux : « *J'engage ma foi royale et mon honneur pour assurer Sa Sainteté que je lui abandonne tout ce qui sera nécessaire dans les libertés de l'Eglise gallicane et des prééminences de ma couronne pour la Constitution, etc.* » Le père Le Tellier était l'âme damnée de la Maintenon, si habile à accaparer les confesseurs du Roi ; c'était entre eux un échange de bons procédés. La vieille, qui ne pardonnait pas au duc d'Orléans le *toast* de l'armée d'Espagne, était incessamment entretenue dans sa haine par la correspondance de la princesse des Ursins et les insinuations du duc du Maine. Le Tellier acheva de perdre le duc d'Orléans dans l'esprit du Roi, qui ne voyait que par les yeux de ses confesseurs et de ses maîtresses ; le hasard, ou peut-être le poison, vint au secours de la plus noire perfidie qui fut jamais. L'affreuse conspiration n'allait à rien moins qu'à conduire un prince du sang sur l'échafaud.

Monseigneur, au sortir de table, alla chasser

devers Meudon ; il se sépara de sa suite, et, ayant soif, il entra dans une maison de villageois pour se rafraîchir et demander son chemin. Il n'y trouva qu'une vieille femme assise auprès du lit d'un malade.

« Mon Dieu, monsieur, lui dit-elle, je suis seule avec mon pauvre fils : mon mari est allé chercher le bon Dieu.

— Votre fils n'est pas bien, répondit le grand Dauphin, qui avait toujours un mot à dire.

— Vraiment non, mon bon monsieur, la petite vérole est un vilain mal...

— C'est la petite vérole ! »

Il sortit brusquement, l'esprit frappé ; il courut à perdre haleine, et lorsqu'il eut rejoint ses gens, il leur dit avec terreur : « Je viens de voir un malade de la petite vérole. » Il rentra au château fort tristement, et le lendemain se mit au lit pour ne s'en plus relever. Vinrent les médecins. C'est une attaque de goutte, disait l'un ; une apoplexie, disait l'autre. Tous les maux furent énumérés, excepté la petite vérole, quoi qu'il dît pour persuader la faculté. Les drogues qu'on lui ordonna empêchèrent le mal de se déclarer, et Monseigneur

dut avoir un vrai crève-cœur de mourir, malgré les absolutions dont il était muni. On le porta à Saint-Denis sans pompe et sans embaumement.

Cette mort presque subite et mal expliquée par les docteurs favorisa des bruits sinistres qui circulèrent à la cour et dans Paris; le duc d'Orléans n'y fit pas attention. Madame, qui avait vu le malade, s'en allait répétant que la médecine avait tué le grand Dauphin en faisant sécher les boutons de la petite vérole; la méchanceté dit, plus haut qu'elle, que la prétendue petite vérole n'était autre chose que du poison qui avait fait pousser des pustules à la peau. On accusa même la vieille femme de la chaumière d'avoir empoisonné l'eau qu'elle avait donnée à Monseigneur. Néanmoins ces rumeurs s'assoupirent pour un temps, et se réveillèrent avec les inopinés malheurs de l'année suivante.

La duchesse de Bourgogne, chérie du Roi, qui s'amusait de ses drôleries, l'était encore de la Maintenon, qui s'en servait pour fixer le Roi. Cette Dauphine était gentille quand elle ne se montrait pas horriblement sale : elle n'était

pas même laide lorsqu'elle avait des couleurs. Louis XIV la prenait sur ses genoux avec une familiarité dont on a glosé, et lorsqu'elle s'échappait en bons mots, il disait en riant : « Arlequin n'est pas mort ! » La Duchesse n'était pas moins hardie en actions; mais le Roi, qui ne se fût pas accommodé de son genre de vie, n'en savait rien, car la Maintenon avait menacé de son ressentiment quiconque dénoncerait au Roi les faits et gestes de la Savoyarde. Le Dauphin avait l'incroyable bonhomie d'aimer sa femme, qui en aimait tant d'autres. Il eut des soupçons de ce qui se passait à son préjudice; mais toutes les fois qu'il voulut lui en faire des reproches, elle lui ferma la bouche avec un baiser et un regard. Si j'en crois les beaux rapports que l'on m'a faits, la conduite de la Dauphine n'était pas exemplaire : la légèreté dont le Roi lui savait gré dégénérait en excès de toutes sortes. Elle avait autour d'elle un sérail de jeunes dames. La Maintenon, que la Dauphine nommait sa tante, méritait à coup sûr un autre nom. Quand le Roi n'était pas à Marly, la Dauphine invitait nombre de jeunes gens à des courses nocturnes dans les jardins, et les initiés

sont restés aussi discrets que l'écho. Enfin, soit calomnie ou non, on disait ouvertement que le plus grand plaisir de la Duchesse était de se faire traîner par les pieds : voilà un singulier plaisir pour une dauphine de France! Il est vrai que depuis le mariage de la duchesse de Berri, qui commençait la même vie, la duchesse de Bourgogne avait changé la sienne, ou à peu près. « Je veux être plus sage que Mme de Berri, » disait-elle. De ses amans, elle n'avait gardé que le beau Nangis, commandant du régiment du Roi. Nangis était en tout point l'ami du mari, qui eût été jaloux du monde entier avant de le devenir de son cher Nangis. La Dauphine, pour mieux aveugler son époux, enjoignit à Nangis de jouer l'amoureux auprès de la petite La Vallière. Celle-ci prit l'affaire au sérieux. Mme de La Vallière l'emportait sur la Dauphine en beauté et en coquetterie : elle trouvait si plaisant d'être aimée sous les yeux de sa rivale, qu'elle ne s'en cacha pas. Elle fit tenir au Dauphin une lettre de la Dauphine à Nangis, ayant eu soin d'en effacer le nom. Le bon Dauphin, scandalisé au dernier degré de cette lettre, dont il ne pouvait

méconnaître l'écriture, confia sa peine à Nangis, qui n'eut pas assez d'éloquence pour le dissuader de la renfermer en lui-même. Craignant les suites d'une explication, il quitta Paris sans congé. Le Dauphin, maladroit comme tous les maris en pareille situation, fit une scène à sa femme, plus adroite que cent. Elle joua l'étonnée, niant la lettre et tout. Son juge, touché de ses sermens, se radoucit tout-à-coup : elle, de son côté, entra dans une grande fureur de se voir si injustement accusée. Il fallut que le Dauphin la consolât doucereusement. Après quoi elle soupira, pleura, et s'écria :

« Voici le jour qui approche où je dois mourir!

— Mourir! répéta le Dauphin en tressaillant, et pourquoi?

— Hélas! un astrologue de Turin, qui m'a tiré mon horoscope, m'a prédit que je mourrais dans ma vingt-septième année, et par votre faute.

— Ne croyez pas aux prédictions, ce sont les œuvres de Satan.

— J'y crois tellement, que je m'en vais me préparer à tout événement. Mais, dites-moi s'il vous plaît : vous ne pouvez pas demeurer sans

femme, a cause de votre rang et de votre dévotion; qui donc épouserez-vous?

— J'espère que Dieu me punira autrement que par votre mort, et si ce malheur devait m'arriver, je ne me remarierais jamais : car huit jours après je vous suivrais au tombeau. »

Le Dauphin scella sa réconciliation le mieux qu'il lui fut possible pour un dévot jeûnant et priant comme il faisait; mais la Dauphine, ayant fait chercher Nangis pour s'expliquer de cette malencontreuse lettre, apprit son départ précipité avec un inconcevable déplaisir; elle s'en prit, dans sa colère, aux vases et aux meubles de son appartement, et cette vivacité se termina par une crise nerveuse. Elle revint à elle en disant : « C'en est fait, je n'en réchapperai pas! »

C'était une rougeole qui s'annonça par une sueur abondante dès qu'elle fut au lit; mais elle se leva imprudemment pour écrire à son Nangis; le docteur Chirac arriva, qui la força de se recoucher; il la saigna au pied, contre l'opinion de Madame, qui avait du bon dans son opiniâtreté allemande. La saignée faite, de rouge et brûlante qu'elle était, elle devint pâle et glacée.

« Mon Dieu, s'écria Madame, j'aimerais mieux qu'on m'eût fait une saignée qu'à Mme la Dauphine !

— Voulez-vous être plus habile que ces messieurs ? » reprit avec emportement la Maintenon, en désignant Chirac, Boudin et Fagon : ceux-ci se mirent à rire, et Madame sortit en disant : « Nous verrons ce qui adviendra de ceci ! »

Dès lors la maladie de la Dauphine tourna mal, et la certitude qu'elle avait de ne point guérir contribua sans doute à la tuer. Le Roi la venait visiter à tout moment, suppliant médecins et apothicaires de lui rendre sa chère fille : rien ne fit ; le délire, la confession, l'agonie se succédèrent ; la Dauphine mourut dans les bras de Louis XIV.

Ce fut un coup de foudre ; je me trouvais chez le duc d'Orléans au moment où il reçut la nouvelle de cette mort ; il leva les yeux et les mains au ciel dans un silence inquiet.

« Monseigneur, lui dis-je, javais rêvé cette nuit que la Dauphine n'existait plus. »

Il me regarda fixement et ne répondit pas ; cependant les calomnies nées de la mort de Mon-

seigneur s'enracinaient dans le public; la Dauphine a été empoisonnée, disait-on de toutes parts. La Maintenon conduisait cette noire intrigue; une tabatière pleine de tabac d'Espagne, que le duc d'Orléans avait donnée à la Dauphine deux ans auparavant, fournit matière à d'absurdes présomptions; on prétendit que la défunte s'était sentie incommodée après une prise de tabac. Ce ne fut pas le seul conte dont on voulut noircir le duc d'Orléans. Le Roi était gravement malade de douleur; le Dauphin, morne et plus dévot qu'à l'ordinaire, se renfermait dans son appartement des heures entières. Au milieu de ce trouble général, on fit l'ouverture du corps de la Dauphine.

Cette ouverture redoubla la confusion : Chirac, Boudin, Fagon et Maréchal y assistaient; la durée de l'expérience se passa en discussions très-vives des deux côtés; Boudin et Fagon tenaient pour le poison, Chirac et Maréchal protestaient du contraire. Tout le corps était dans son état naturel; mais la tête, où la Dauphine avait tant souffert, présentait un désordre extraordinaire; la cervelle était tachée de noir

et les fibres paraissaient brisées. Les médecins allèrent communiquer au Roi l'issue de leur observation; la querelle du poison recommença devant Mme de Maintenon, le père Le Tellier et Sa Majesté, qui fut forcée de les faire taire. Cependant il transpira quelque chose de la consultation des médecins.

Sept jours après la mort de la Dauphine, le Dauphin tomba malade avec des symptômes particuliers qui, cette fois, caractérisaient le poison; son corps s'était couvert de tumeurs et de dartres; il ressentait dans les entrailles des déchiremens et des coliques effrayantes. Sans doute la Maintenon n'était pas capable d'empoisonner le Dauphin pour accuser le duc d'Orléans, mais je ne jurerais pas qu'on ne l'ait point fait pour lui plaire : comme le plus intéressé à cet empoisonnement était le duc du Maine, je m'abstins d'arrêter mes soupçons sur personne. S'il l'eût fallu pourtant, je n'aurais pas balancé.

Aussitôt que la maladie du Dauphin fut publique, je me rappelai la centurie de Nostradamus et je courus au Palais-Royal. Le Prince était dans son laboratoire chimique, tellement

absorbé par la lecture de cette même centurie, qu'il ne prit pas garde à mon arrivée.

« Monseigneur, lui dis-je, n'allez-vous pas à Versailles ?

— Qu'y faire ? interrompit-il, comme réveillé en sursaut par ma question.

— Le Dauphin est bien mal, et j'appréhende qu'on ne s'étonne de vous voir ne point prendre part aux malheurs de la famille royale.

— Je doute que l'on s'aperçoive de mon absence plus que de ma présence : je serais mort, qu'ils ne viendraient seulement pas me jeter de l'eau bénite.

— Mais enfin si le Dauphin succombe...

— J'espère qu'on ne s'en prendra point à moi ; je ne lui ai point donné de tabatière comme à la Dauphine ! »

Il y avait dans ces paroles une ironie chagrine qui me frappa ; je me levai en silence, et le duc me tendit la main, que je baisai avec transport.

« Monseigneur, lui dis-je, n'oubliez pas que la Maintenon et le duc du Maine n'épargneront rien pour vous perdre.

— Jusqu'à commettre des crimes, afin de me les attribuer, » continua-t-il en soupirant.

Le Dauphin allait de plus mal en plus mal; une fièvre dévorante, un feu d'entrailles et un sinistre abattement résistèrent à tous les remèdes; les médecins se regardaient découragés : quant au Dauphin, quoiqu'on lui cachât le danger de sa maladie, il faisait ses dispositions dernières avec un sang-froid admirable. Il arriva que la veille de sa mort il entendit, dans l'appartement au-dessus du sien, clouer le cercueil de sa femme; ses yeux se remplirent de larmes, et il s'écria, en élevant la main vers l'endroit du bruit : « Pas encore! » Puis il reprit son bréviaire et dépêcha ses prières à demi-voix; il communia, ouït la messe, reçut l'extrême-onction, et tout fut dit.

L'orage fut terrible à la cour, puis à la ville; l'empoisonnement du Dauphin était avéré, et tout le monde se fuyait, avec des regards soupçonneux. Le Roi, frappé de ces deux morts si rapprochées, si promptes et si étranges, était au lit lui-même dans un état assez inquiétant. Il répétait à la Maintenon : « Vous verrez qu'ils veulent notre mort à tous! » Le père Le Tellier,

qui ne le quittait presque pas, poursuivait le duc d'Orléans par de perfides insinuations, s'armant de tous les contes populaires, de mensonges et surtout de la religion. Le pauvre Roi, affaibli par le désespoir, répondit seulement : « O mon Dieu ! que faut-il que je fasse ! » Je possède le rapport écrit d'un certain père Arnoux, jésuite, qui s'occupait de chimie, et que le duc d'Orléans admettait parfois à ses expériences. Ce jésuite, organe du père Le Tellier, était un des principaux instrumens de cette malheureuse affaire.

« Je dirai la vérité au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, écrivait-il à Mme de Maintenon; je demande pardon à Dieu d'avoir vu ce que j'ai vu, entendu ce que j'ai entendu; le duc d'Orléans, que j'accuse de tous les empoisonnemens qui ont eu lieu à la cour de France, a dans le Palais-Royal un cabinet secret où sont machinés des mystères d'iniquité; c'est là que souvent il passe la nuit dans des opérations magiques, secondé par un Allemand dit *Homberg* qui se vante d'avoir la pierre philosophale. Il a le pouvoir d'évoquer les démons, qui l'aident dans ses travaux criminels. Des fourneaux, des alam-

bics, des liqueurs inconnues, des herbes malfaisantes, tout dans cet arsenal dénonce un art maudit de Dieu et des hommes. J'ai plusieurs fois assisté à ces œuvres de mal, comme si la Providence m'eût choisi pour les révéler à la face des nations. Il a préparé devant moi des poisons, dont une goutte, disait-il, suffisait pour donner la mort. J'ai remarqué des fioles qui portaient en étiquette les noms de *Monseigneur*, du *Dauphin* et de la *Dauphine*. Le duc d'Orléans a voulu me tirer des sorts, mais j'ai refusé de peur de pécher mortellement; j'indiquerais encore des livres hébreux et arabes que j'ai supposé être des grimoires; des sphères, des compas et d'autres signes astrologiques m'ont prouvé que ce prince impie s'adonnait à des sciences occultes que condamne l'Eglise.... » Et le reste de cette pièce curieuse, qui m'a été donnée par M. d'Argenson, est aussi platement infâme. Je suppose que l'on n'osa pas s'en servir.

L'ouverture du corps du Dauphin vint à l'appui de toutes ces menées, auxquelles le duc d'Orléans ne s'opposa que par son silence. Les traces du poison étaient trop visibles pour les nier; les

entrailles étaient noircies et comme brûlées; le cœur, engorgé d'un sang putréfié; la poitrine, tachée et dissoute; la tête seule était intacte. Maréchal eut beau prier les médecins de ménager le Roi, qu'une pareille nouvelle pouvait tuer; Fagon et Boudin, que la Maintenon faisait agir, coururent en désespérer Louis XIV, inconsolable surtout de la mort de la Dauphine. Il s'était fait donner son portrait, et le couvrait de larmes ainsi que de baisers. Le père Le Tellier, qui tenait sous main tous les fils de cette intrigue infernale, somma son pénitent de n'être plus qu'un juge irrité pour les empoisonneurs. M. d'Argenson eut ordre de rechercher secrètement tout ce qui pouvait servir à la découverte et à la punition du crime. Ce lieutenant de police était trop dévoué au duc d'Orléans pour lui causer quelque peine; il me fit appeler, et me conseilla de décider au préalable le Prince à se mettre en lieu de sûreté; le duc d'Orléans, à qui je rapportai notre entretien, repoussa noblement toute apparence de fuite.

« Je suis innocent, me dit-il, et ce serait m'avouer coupable que de paraître craindre l'inter-

vention de la justice; les vrais auteurs du crime la redoutent plus que moi. »

Il persista cependant à rester éloigné de la cour, et ses ennemis profitèrent de cette circonstance pour le charger davantage.

On se souvint alors d'une accusation semblable jetée sur le duc d'Orléans par la princesse des Ursins, en 1709. Il ne s'agissait de rien moins que d'empoisonner le roi d'Espagne et ses enfans; on voulut voir dans la mort des princes une suite de ce prétendu complot, aussi ridiculement inventé que le reste; j'ai omis de parler de ce fait, qui m'a toujours paru de la comédie pure. Pendant que le duc d'Orléans, depuis son retour d'Espagne, se voyait environné de calomnies plus atroces et plus absurdes les unes que les autres, Chalais, l'inquisiteur de la des Ursins, s'en vint mystérieusement en Poitou, après avoir écrit à M. de Torcy qu'il y allait pour le service du roi de France. Au bout de dix-huit jours passés en courses et en manœuvres, Chalais arrêta dans le couvent de Bressuire un cordelier bien connu pour sa scélératesse, qui s'écria tout haut: « Le prince et moi nous sommes

perdus.» Il fut enfermé dans les prisons de Poitiers. Après ce beau coup, Chalais se rendit à Marly, eut plusieurs conférences avec le Roi, et alla ensuite à Paris. Alors redoublèrent d'audace les accusateurs du duc d'Orléans, et le moine inconnu eut l'honneur d'être désigné comme son complice. Le parlement, animé par la Maintenon et Chalais, pencha bientôt pour le procès; le moine, jureur, ivrogne et impudique comme toute la monacaille, fut amené à la Bastille, où il resta trois mois au secret et visité uniquement par M. d'Argenson. Le résultat de ce grand éclat fut le silence du moine, et même il transpira quelque chose du rôle qu'on l'avait forcé de prendre. Enfin le pauvre moine, puni de sa maladresse, fut transféré dans la tour de Ségovie, où il est encore, à moins qu'il ne soit mort récemment.

Je ne conçois pas la folie de la Maintenon, qui n'imagina rien de mieux que de faire reparaître ce vilain moine dans les nouvelles inculpations contre le duc d'Orléans. Mme des Ursins, qui ne se croyait pas si proche de sa disgrâce, écrivit que Marchand (c'était le nom du moine) avait dit à

ses gardiens que toute la famille royale était empoisonnée depuis trois ans, et que le duc d'Orléans une fois roi de France, le viendrait délivrer à la tête de ses armées. Ces puérilités répétées, augmentées, commentées, eurent plus de créance qu'elles ne méritaient. Le bas peuple, entiché du merveilleux, accueillit l'histoire du moine comme une preuve manifeste contre l'innocence du duc d'Orléans; d'ailleurs il se réjouissait de voir un prince du sang jugé et peut-être déjà pendu comme un scélérat vulgaire.

Ces dispositions hostiles de la populace s'étaient déjà déclarées, lorsque le duc d'Orléans alla avec Madame donner de l'eau bénite à la Dauphine. Le Dauphin n'était pas encore défunt. Je trouvai quelque prétexte pour m'excuser de paraître à cette cérémonie; j'avoue que ma méchante réputation ne me rassurait pas complètement sur mon sort en cas d'un procès intenté au Prince; ma conscience me défendait en vain ces craintes. Je cherchais à m'éclipser derrière le duc d'Orléans. Je le vis revenir pâle, abattu et indigné; il me raconta que le peuple s'était ameuté autour de son carrosse, et il avait entendu des propos atroces, des

murmures et des cris injurieux. Madame avait été si désolée de ces insultes, qu'elle avait dit ouvertement à la portière: « La Maintenon a bien choisi ses gens! » Ces paroles la pouvaient faire lapider.

Ce fut bien pis quand le duc d'Orléans alla seul donner de l'eau bénite au Dauphin; Madame l'avait supplié de s'en exempter, de peur d'attaques plus hardies que les premières. Elle s'épargna une violente scène en restant à ses correspondances. Le Prince m'ordonna de l'accompagner quoi que j'en eusse; c'est miracle que nous en soyons revenus: les chemins par où nous passions étaient remplis de misérables soudoyés, faisant un tumulte épouvantable; les uns montraient du doigt le duc d'Orléans; les autres lui faisaient des gestes menaçans; je me blottissais de mon mieux dans le coin de la voiture; le Prince, au contraire, faisait semblant de ne rien voir et de ne rien entendre. Un grand homme en haillons s'approcha insolemment de la portière en disant: « Les empoisonneurs sont brûlés en place de Grève! » Ravannes, qui escortait à cheval, poussé à bout par cette indignité, tira son épée et en frappa légèrement ce chef d'émeutes, qui se crut mort du coup. C'en était assez

pour nous faire mettre en pièces: il y eut un redoublement de cris et d'injures. Son Altesse royale comprit le danger que nous courions tous: « M. de Ravannes, dit-il à haute voix, pourquoi avoir maltraité ce brave homme? Mon ami, ajouta-t-il en jetant sa bourse au blessé, qui excitait la populace à la vengeance, faites-vous guérir et venez me voir au Palais-Royal. » La diversion qui s'opéra dans le moment permit au cocher de mettre les chevaux au galop, et nous arrivâmes à la chapelle ardente. Toutes les personnes de la cour qui s'y trouvaient se détournèrent du duc d'Orléans, et Massillon lui-même, que je reconnus de loin, me fit un signe de tête qui avait un air de compassion. Notre retour au Palais-Royal fut cruellement inquiété; cris, menaces recommencèrent, et plusieurs furent assez osés pour nous jeter de la boue. Cela dura jusqu'à notre arrivée au Palais, devant lequel s'amassa une multitude d'hommes armés de pierres, de torches et de bâtons. La garde et le domestique du duc d'Orléans restèrent sur pied toute la nuit, dans l'appréhension d'une tentative de ces furieux, et quand ils se furent retirés vers le point du jour en criant: « Fagots pour le

duc d'Orléans! » celui-ci monta en carrosse et se retira à Saint-Cloud, où le vint rejoindre Madame, plus en colère que jamais contre la vieille. Quant à la duchesse d'Orléans, elle n'avait pas quitté Versailles durant ces affreux événemens.

« Mme d'Orléans, me dit le Prince, n'est pas la dernière à m'accuser.

— Il ne vous reste plus qu'une porte de salut, répliquai-je; d'accusé devenez accusateur à votre tour.

— S'ils m'y forcent, je le deviendrai.

— Croyez-moi, Monseigneur, le duc du Maine n'est pas aussi tranquille que vous l'êtes. »

Le duc d'Orléans se renferma dans un dédain superbe de ces accusations, jusqu'au 2 mars, où mourut le petit Dauphin, duc de Bretagne, avec les mêmes symptômes que son père; l'ouverture de son corps fournit aussi les mêmes observations. En même temps, le duc d'Anjou était à l'extrémité. La désolation fut à son comble, et le duc d'Orléans, signalé comme un monstre à l'animadversion publique. Le Roi cependant, tout persuadé qu'il était par sa maîtresse, son confesseur et son bâtard, de la culpabilité de son

gendre, n'osait encore le faire mettre en jugement. Il ne voulait pas déconsidérer sa famille par un procès qui devait retentir dans toute l'Europe. Cependant, comme la mort de la Dauphine lui tenait à cœur plus que tout, il manda sa fille la duchesse d'Orléans, et l'interrogea tristement sur ce qu'elle savait. Celle-ci se donna bien de garde d'accuser le moins du monde son frère le duc du Maine, et défendit son mari de manière à laisser croire tout ce que l'on voudrait. Peu satisfait de cet éclaircissement, Louis XIV manda le duc d'Orléans.

Son Altesse royale ne balança pas à obéir; mais le marquis d'Effiat, qui se trouva là comme par hasard, l'infatua des plus sots conseils, que le Prince eut la faiblesse de suivre. Certes, le duc du Maine avait fait de d'Effiat sa créature avec des promesses, et ce franc courtisan était homme à faire pendre son maître, pour peu qu'il y vît son intérêt. Le duc d'Orléans, l'esprit obsédé de tant d'horreurs, fut introduit auprès du Roi, qui fixa sur lui un regard sévère et scrutateur. Ce regard ôta toute contenance au Prince, qui fondit en larmes, et se jeta aux pieds du Roi; la Maintenon

avait eu soin que le père Le Tellier fût présent à l'entrevue.

« Sire, s'écria Son Altesse royale, on m'accuse d'un épouvantable crime que je déteste plus que personne. Permettez que je me constitue prisonnier à la Bastille, et faites instruire mon procès.

— Voilà qui accommodera tout, dit le confesseur.

— Non, monsieur, reprit le Roi, si vous êtes coupable, Dieu vous punira; si vous ne l'êtes pas... . . . .

— Pourquoi me refuser cette grâce de faire éclater mon innocence? Je ne serai pas déshonoré pour avoir été à la Bastille, si j'en sors justifié!

— Sire, répliqua le père Le Tellier, je ne vois aucun inconvénient à envoyer Son Altesse royale à la Bastille.

— Cette pauvre Dauphine! dit en gémissant le Roi pour détourner l'entretien. Dites-moi, Philippe, votre science saurait-elle guérir le duc d'Anjou? . . . .

— Moi, Sire! il est vrai que j'ai sauvé la vie

à ma fille de Berri quand les médecins en désespéraient; mais...

— Hé bien! vous devriez essayer de nous rendre le duc d'Anjou, qui se meurt.

— Quoi! Sire, interrompit le père Le Tellier, au lieu de recourir à la divine Providence, vous implorez des moyens qu'elle désavoue!

— Sire, ajouta le Prince, le duc et la duchesse du Maine m'ont donc fait bien scélérat à vos yeux!

— Monsieur, sortez, répondit le Roi; avant d'accuser songez à vous défendre. »

Le duc d'Orléans tomba sur un siége; le Roi fit signe à son confesseur, et tous deux entrèrent dans un oratoire.

Cependant le duc d'Anjou, qui règne aujourd'hui sous le nom de Louis XV, semblait ne pas devoir en réchapper. Il avait le corps et le visage tuméfiés; il refusait le sein des nourrices, et se tordait dans de longues convulsions. Mme de Ventadour, gouvernante de cet enfant, malgré l'ordre exprès du Roi, réussit à le sauver. Elle avait ouï conter à Mme de Verrue, ancienne maîtresse du roi de Sicile, comment du contre-poi-

son que lui donna le duc de Savoie l'avait arrachée à une mort certaine; mais Mme de Verrue ne connaissant pas ce contre-poison, ne put l'indiquer à Mme de Ventadour, qui se désespérait. Mme de Verrue avait vendu à Madame deux cents médailles d'or qu'elle avait volées au roi de Sicile, et ne pouvait s'en faire payer; elle profitait donc de la dette pour fréquenter assiduement Madame, qui l'instruisait de tout; cette condition était réciproque entre les deux curieuses. Mme de Verrue vint à parler du contre-poison qu'elle regrettait; elle ignorait à quel usage il devait servir. « Ma fille, lui dit Madame, je vais écrire au duc d'Orléans, et ce soir tu auras ton contre-poison. » Elle écrivit, et le Prince, désoccupé, envoya ce qu'on lui demandait. Le duc d'Anjou prit ce contre-poison des mains de Mme de Ventadour, qui en attendit un heureux effet pour divulguer sa témérité. Le Roi l'appela sa chère fille, et voulut savoir d'où venait le contre-poison. Mme de Verrue fut mandée, qui dit tout le mystère; Louis XIV demeura tout ébahi et garda rancune au duc d'Orléans, à qui seulement il dit : « Si vous l'aviez voulu, monsieur,

ces quatre morts ne seraient pas arrivées. » Son Altesse royale fut tout interdite de cette ingratitude.

Comme la cabale persistait à semer des bruits et des craintes, j'eus peur de voir les empoisonnemens recommencer.

« Monseigneur, dis-je au prince, d'Effiat est un mauvais conseiller, et il n'a pas tenu qu'à lui que vous ne soyez à la Bastille à cette heure.

— En effet, répondit-il, Saint-Simon m'a fait sentir la faute de cette démarche, qui me pouvait nuire si profondément.

— Permettez qu'un homme qui n'est pas acheté par vos ennemis vous offre un bon avis entre mille.

— Le meilleur serait, je crois, de m'envoyer où sont Monseigneur, la Dauphine, le Dauphin et le petit Dauphin.

— Hé bien! risquez votre vie pour sauver votre honneur : le duc du Maine est l'auteur, sinon des crimes, du moins des bruits qui vous en accusent...

— La duchesse d'Orléans m'a juré le contraire.

— Monseigneur, faites taire le duc du Maine et le père Le Tellier, et tout le monde se taira..

— Le duc du Maine est lâche comme un bâtard : si je l'appelle en duel...

— Il aura peur, et le père Le Tellier....

— Un jésuite ne porte pas l'épée.

— Non, mais voilà une arme qui le vaincra sans coup férir. »

C'était une preuve écrite d'une vilaine action commise par le père Le Tellier; le père La Rue, pressé d'argent, me l'avait vendue sous condition de n'en faire usage qu'à toute extrémité. Je lui avais promis le secret, et je ne le trahis pas; le duc d'Orléans n'a jamais révélé ce que c'était. « Bien, mon cher Dubois, me dit-il; toi seul ne m'abandonnes pas; le confesseur du Roi me répond de tout. » Son Altesse royale partit le jour même pour Sceaux, où se réunissait la cabale du duc du Maine. Elle était assemblée, et en peine de savoir que résoudre; la duchesse du Maine tenait sa cour plénière au milieu de ses amans et de ses poètes; le marquis d'Effiat fut la première figure qu'il reconnut en entrant parmi ce

monde, qui le prit pour un fantôme. « Bonjour M. d'Effiat, dit-il; ce n'est pas ici le Palais-Royal; vous vous serez trompé de porte. » Il salua à peine les dames, qui faisaient nombre, fit fermer les portes, et commença ainsi, parlant à M. du Maine :

« Monsieur mon beau-frère, il m'est revenu que vous vous acharniez un peu trop sur mon honneur; cela ne me plaît nullement, et je vous prie de donner un démenti formel à ces rapports, mal faits pour entretenir l'amitié entre nous.

— Mon Dieu! M. d'Orléans, reprit Mme du Maine, quelle fantaisie est-ce là de venir traiter d'affaires devant les dames?

— Cette fantaisie, madame, vaut bien la peine qu'on s'en occupe, quand elle va peut-être à nous venger d'exécrables calomnies.

— Tout beau! continua la duchesse, vous avez l'air d'un coq en colère, et non plus d'un prince galant et aimable.

— M. du Maine, interrompit le duc d'Orléans la main sur son épée, jurez en face de Dieu et de ces témoins, que vous ne formez nul soupçon contre moi...

— Où voulez-vous en venir, M. d'Orléans? répondit le duc du Maine.

— A vous tendre la main ou la pointe de mon épée; oui, monsieur, votre sang ou le mien, si vous me refusez cette satisfaction, bien légère auprès de celle du mal que vous m'avez fait.

— Où est Crébillon? demanda la duchesse; voilà certes une belle tragédie pour faire pendant à *Atrée et Thyeste*.

— M. du Maine, s'écria le duc d'Orléans d'une voix tonnante, choisissez.

— Quel singulier homme vous faites! dit le duc du Maine pour gagner du temps; mais rien n'est plus juste: que faut-il dire?

— Que vous me croyez incapable d'un fait honteux!...

— Ne jurez pas, M. du Maine, interrompit sa femme.

— Pourquoi non, madame? repartit celui-ci, tremblant d'être forcé de se battre; je reconnais avec plaisir que M. d'Orléans mérite toute mon estime, et le prie de me garder un peu de son amitié.

— Vous l'entendez, messieurs, dit le Prince

en se retirant, M. du Maine dément quiconque lui ferait tenir un autre langage. »

La duchesse du Maine fut si contrariée de la lâcheté du *boiteux*, comme elle appelait son mari, qu'elle ne voulut voir personne de huit jours. Je me trompe, elle fit une exception pour ses amans.

Cette victoire était le prélude d'une seconde plus importante. Le lendemain le duc d'Orléans alla lui-même au couvent des Jésuites, où le père Le Tellier était en retraite. Il ne serait point parvenu jusqu'à lui sans se nommer ; toutes les portes furent ouvertes au duc d'Orléans. Le confesseur du Roi affecta d'abord une rudesse impertinente qui fit place à la plus mielleuse flagornerie, sur la présentation de certain papier ; le loup devint mouton, et le père Le Tellier s'humilia jusqu'à se mettre à la merci du Prince.

« Mon père, lui dit Son Altesse, je ne vous veux pas de mal et serais contrit de vous nuire ; mais je suis sous le poids des plus injustes soupçons, je vous prie de m'aider un peu pour en triompher.

—Je le ferai, mon fils, reprit le patelin, pour la plus grande gloire de la Société.

Cette grande tempête s'apaisa presque aussitôt; le peuple, que l'on excitait contre le duc d'Orléans, rentra dans le respect qu'il devait à son rang; ce qui me persuade que le père Le Tellier fut plus fort que la Maintenon: on ne parla plus de procès, de Bastille. Le duc d'Orléans laissa le temps achever ce que lui avait si bien commencé. Il est bien vrai de dire que les petits pâtissent pour les grands : la seule victime de cette machination fut le pauvre Homberg, qui était au moins aussi innocent que son maître; ce Homberg, allemand fort habile et plus modeste encore, aidait Son Altesse royale dans son laboratoire; le brave homme avait beaucoup de mal et peu de profit. Il se vit néanmoins, dans cette affaire, mis en prison et chassé de France par le caprice des juges. Je lui fis passer quelque argent à Leyde, où il est mort de chagrin.

Le duc d'Orléans fut long-temps avant de se laver entièrement de la calomnie, dont il reste toujours quelque chose, dit le proverbe. L'exemple du Roi, toujours froid et poli avec lui, mais jamais affectueux, ne trouva que des imitateurs. Le Prince se voyait seul dans les salons de Marly

et de Versailles. Il dit un jour au comte de Toulouse, qui s'approchait de lui : « Monsieur, n'avez-vous pas peur de la contagion ? » Louis XIV ne lui pardonna que sur son lit de mort. L'aversion qu'on lui témoignait si fidèlement n'alla point jusqu'à la duchesse d'Orléans, qui se tenait toujours sous l'aile de la Maintenon. Madame, révoltée de l'abandon où était son fils, le sollicita de ne point aller à la cour; je me joignis à elle, et le duc d'Orléans laissa le champ libre à la cabale dirigée par Villeroi, Vaudemont, Tallard, Tessé et le petit Blouin.

« J'abdique, me dit-il en riant, et me voilà descendu dans la vie privée!... Je puis bien, quoique premier prince du sang, me contenter d'être heureux.

— Lirez-vous encore Nostradamus?

— Il a failli me coûter cher.

— Je me charge d'utiliser votre inaction, tant qu'il y aura des jolies filles à Paris.

— Parbleu! j'ai bien fait de renvoyer la comtesse d'Argenton au Pont-Saint-Maxence; son père m'en a débarrassé : j'ai payé pour elle deux millions de dettes, mais j'ai racheté ma liberté

— Le plus difficile est de la garder. »

Les plaisirs revinrent au Palais-Royal, et toutes les semaines le duc d'Orléans était amoureux pour la vie.

S'il faut dire ici ma pensée tout entière sur les pertes irréparables de la famille royale, je crois que le Dauphin et le duc de Bretagne sont morts empoisonnés : par qui ? Il me semble que le duc d'Orléans avait tout à perdre à leur mort, et le duc du Maine tout à gagner.

CHAPITRE III.

Dubois amoureux. — La veuve Annette. — Dubois et le duc d'Orléans rivaux. — La vitre cassée. — Portrait d'Annette. — Samuel Bernard; sa laideur. — Les deux chalands. — Proposition de mariage. — Les demoiselles Loysons. — Le faux mariage. — Bigamie. — Le souper des noces. — Les droits du mari. — Le remplaçant. — Le lendemain matin. — Femmes enragées. — Le mari et l'amant. — Annette à Surênes. — Tentative de Samuel Bernard. — Mort de la veuve. — Lettre de Mme Dubois. — Vanité d'un banquier.

Je me croyais capable de tout, excepté de devenir amoureux; c'est une aventure que je me reprocherai toute ma vie, quand je vivrais cent ans. Cependant j'ai agi comme je devais dans cette affaire; certes la faute n'en est pas à moi si je me suis passionné pour une femme qui ne m'appartenait que par procuration, et qui me haïssait autant qu'elle en aimait un autre. Il est vrai qu'à cette

époque je n'étais encore que l'abbé Dubois tout court. L'amour n'était alors qu'une folie pour moi, aujourd'hui ce serait une faute très-grave : en devenant cardinal, j'y ai mis bon ordre.

J'avais studieusement exploité le Palais-Marchand au profit du duc d'Orléans ; pas de fille ou de femmes cruelles, excepté une pourtant, nommée Annette, brodeuse de son état : elle était veuve ; du vivant de son mari j'avais perdu mon temps et mes peines auprès de cette vertu imprenable ; mais le mari mort, je commençai mes poursuites de manière à lui prouver que j'attendais un résultat non équivoque. Plus je rencontrais de difficultés, plus je songeais à faire honneur au Prince de cette glorieuse défaite. Il faut le dire pour la gloire des femmes, elle n'écoutait pas mes belles phrases, refusait mes cadeaux, et me décourageait par des paroles fort dures. Elle s'embarrassait peu que je lui achetasse ou non ses marchandises, et ne se croyait pas pour cela mon obligée.

« Parbleu, me dit un jour le duc d'Orléans, que je tympanisais des attraits de ma veuve, l'envie m'est venue de la voir à force de t'entendre parler d'elle.

— Pourvu, Monseigneur, qu'une envie n'en amène pas une autre.

— En attendant, mène-moi chez cette merveille du Palais; Dieu fasse que ce ne soit pas une vertu de la force de notre quincaillière!

—Non, Monseigneur, je l'aime trop pour vous la céder.

—Je ne demande pas que tu me la cèdes, puisque tu ne l'as pas.

— Pas encore, Monseigneur.

— Alors tu me permettras de me mettre sur les rangs.

— Je prévois que vous me mettrez bientôt à l'écart.

— Tu as l'air amoureux, j'en frémis.

— Et moi donc, j'en frémis bien davantage. »

Nous endossâmes encore une fois les noms et les habits de Dutrot et de Lucas; le quincaillier avait quitté le Palais-Marchand avec sa femme et sa quincaillerie; nous ne craignions pas d'être reconnus. D'après le plan que j'avais imaginé, le Prince, en passant devant la boutique d'Annette, brisa une vitre à dessein: il entra brusquement avec un faux air de désespéré:

« Mon Dieu! madame, dit-il en se couvrant les yeux, je suis un grand maladroit.

— Vraiment oui, ajoutai-je, mon ami, qui débarque du coche de Lyon, n'a pas encore les belles manières et l'habitude de Paris.

— Mademoiselle, je vous prie de faire réparer le dégât, interrompit le Prince en lui présentant sa bourse.

— Ne vous étonnez pas, répliquai-je, s'il vous traite de mademoiselle, il ne sait ce que c'est qu'une veuve.

— Messieurs, reprit-elle d'un froid à glacer le chaud galant, il suffit que ce petit malheur soit arrivé par mégarde pour que je vous en tienne quitte, vous remerciant de vos excuses.

— Le mal est fait, il faut le réparer, continuait le Duc en tendant sa bourse pleine d'or.

— Êtes-vous fou? lui dis-je pour l'empêcher de se découvrir; à combien de louis estimez-vous un vitrage? envoyez plutôt quelqu'un pour le remettre; vous le permettez, Mme Annette?

— De grand cœur, s'il ne tient qu'à cela pour vous rendre contens. »

J'entraînai Son Altesse Royale, qui, dans l'é-

tonnement de tant de beauté unie à tant de grâces, ne savait quelle contenance garder; un vitrier, bien payé d'avance, fut envoyé à la boutique, et, selon nos instructions, il fit sonner bien haut la richesse et la famille de M. Lucas, sans que la marchande parût y prendre garde.

« Dubois, me dit le Prince, que ne puis-je dire comme César: *Veni, vidi, vici!* Annette est un trésor....

— A qui le dites-vous, Monseigneur? mais je crains fort qu'il ne soit destiné ni à vous ni à moi.

— Bon! l'inhumaine veuve résiste à un abbé de ta figure; mais elle cédera de grand cœur au duc d'Orléans.

— Peut-être, Monseigneur, si vous consentez à l'épouser.

— Moi! Il serait beau voir un bigame, fût-il prince du sang.

— C'est une de ces vertus entichées du sacrement et ayant horreur du veuvage; elle se marierait à un rat d'église, pourvu qu'elle se mariât.

— Enfin, je la veux à tout prix.

— Il faudrait encore le consentement de Mme d'Orléans. »

Pour la première fois je sentais un égoïsme qui ressemblait à de la jalousie; je faisais de mon mieux pour détourner le Prince de poursuivre Annette, que je me réservais si exclusivement. Je ne me rendais pas bien compte de ce qui se passait en moi, parceque je n'osais m'avouer à moi-même que j'aimais cette fille autrement que toutes les autres! Mon bonheur était de la voir, de lui parler, et cela pour prendre patience. C'est là tout ce que j'aimais chez Annette. Son portrait, que j'ai fait de souvenir après sa mort, est un modèle bien imparfait, et pourtant j'aime encore à examiner ses grands yeux voilés par de longs cils, ses cheveux noirs et brillans et sa bouche souriante. Hélas! toutes ces beautés m'ont appartenu de droit, et je n'ai eu que le privilége de la vue. C'était peu pour un mari: c'était beaucoup pour un amant.

Je retournai filer le parfait amour auprès de ma belle brodeuse, bien déterminé que j'étais à la sauver du duc d'Orléans, ou du moins à la garder pour mes menus plaisirs. Je la trouvai préoccupée plus sérieusement que s'il se fût agi d'une veste à broder.

« M. Dutrot, me dit-elle d'un air qu'elle ne par-

venait pas à rendre indifférent, votre ami ne viendra pas ?

— Je l'espère, repris-je, c'est un maladroit qui porte malheur à votre boutique.

—Vraiment, il est bien étourdi ; mais on le jugerait mieux à l'entendre.

— Je ne le crois pas ; un libertin parle comme il agit.

— Est-il marié, s'il vous plaît?

— Plutôt deux fois qu'une, et il a beaucoup d'enfans.

— Tant pis, » acheva-t-elle tristement.

Je la dévorais des yeux, et je voulais tirer à mon profit la tendre disposition où elle était pour le duc d'Orléans. Je jouais passablement mon berger de pastorale; maudit fut l'importun qui vint se jeter entre elle et moi!

Je vis arriver un homme aussi disgracié de visage que d'intelligence; une sorte de nain contrefait, avec une bosse au moins sur les épaules, les jambes torses, faisant le gracieux de l'air le plus hagard, roux de poil, ouvrant une bouche démesurée, avec un sourire effrayant. Il vit encore, et quoiqu'il ait à sa solde ses poètes et ses flatteurs, je doute qu'on

ose me démentir sur le portrait que j'en fais, jalousie à part. Cet agréable personnage, que je me souvenais d'avoir remarqué à la cour ou ailleurs, n'était autre que le fameux Samuel Bernard, juif de naissance, juif de métier, banquier à millions, insolent comme un parvenu, sot au-delà de l'expression, avare et prodigue selon les circonstances. Je ne quittai pas mon siége et le laissai lancer des œillades et jouer son rôle de Crésus amoureux.

« Ma divinité, dit-il d'une voix à faire peur, me voilà encore aux plus beaux pieds du monde.

— Je doute que vous alliez plus loin, interrompis-je.

— Quel est cet abbé? dit-il en me lorgnant d'un œil courroucé.

— Un abbé apparemment, répondis-je pour chasser la vilaine bête.

— Ma mie, continua-t-il en s'adressant à la marchande, quand donc quitterez-vous cette échoppe pour le palais que je vous veux donner?

—Lorsque je voudrai l'accepter, dit-elle avec une dignité sans pruderie.

— Ouais! ajouta le vieux singe, je puis vous

procurer une charge dans la maison du Roi, qui m'appelle Samuel tout familièrement et m'emprunte de l'argent comme à son égal.

— Monsieur, reprit-elle, je n'aurai de place que dans la maison d'un mari.

— Petite folle, dit-il en riant, tu demandes l'impossible.

— Je ne vous demande rien, M. Bernard, répliqua-t-elle, à ma grande satisfaction.

— Hé! dit-il, j'aime qu'on me résiste; je n'y suis pas accoutumé. Pour te montrer que je n'ai pas de rancune, je t'achète toutes ces bagatelles.

— Je ne puis vendre deux fois mes marchandises, reprit-elle.

— Bon! s'écria-t-il, c'est un détour que vous prenez là. Quel est le fat qui m'a devancé? nomme-le-moi; je lui paierai ces friperies deux et trois fois leur valeur.

— Monsieur, lui dis-je, vous me donneriez mille écus de gain sur mon marché, que je ne le vous céderais pas.

— Voilà un abbé bien superbe, » dit-il en grondant; et il sortit blessé au vif dans sa vanité

Je savais, à n'en pas douter, que la veuve re-

fuserait tous ceux qui ne s'offriraient pas pour le mariage. La manière dont elle éconduisait Samuel Bernard me prouvait qu'elle était insensible aux beaux yeux de la cassette. Cet étrange caprice me paraissait sublime, et je m'abandonnai à un sentiment que je n'osais nommer amour. Je fis succéder mes galanteries à celles du banquier, et aussi vainement. Annette m'arrêta dans mes pressantes sollicitations, et se mit à pleurer :

« Voyez, dit-elle, la triste position où je suis ! le premier venu se croit en droit de me conter fleurette.

— Comment ? plaignez-vous du privilége des jolies femmes !

— Fi donc ! On ne l'eût pas fait quand j'avais un excellent mari.

— Parbleu ! si ce n'est que cela qu'il faut, on peut vous le rendre.

— Plaise à Dieu ! Je ne fais pas la mijaurée, mais je tiens à ma propre estime, et tous les jours je prie Dieu de m'envoyer un mari.

— Il vous a entendue, et certes votre service est préférable au service de Dieu : voici le mari que je puis vous donner.

— Vous, monsieur l'abbé !

— Pourquoi non? j'en vaux bien un autre. La cérémonie peut se faire demain : il suffit de mettre bas le petit collet, et de changer mon titre d'abbé en celui de chevalier.

— Ne raillez-vous pas?

— Dieu m'en garde ! je parle net ; et si vous acceptez, après-demain l'affaire sera bâclée ; vous serez ma femme, je serai votre mari.

— Si vous ne voulez pas abuser d'une pauvre veuve, je vous rendrai mille actions de grâces de ce dévoûment.

— Vous quitterez votre boutique ; car je suis assez riche pour nous deux, et au diable le palais de Samuel Bernard !

— Mais, dans votre nouvel état, pourrez-vous conserver vos bénéfices ?

— Et même en avoir de nouveaux. Laissez faire, je ne vous épouserai qu'à bonne enseigne : dites un mot, je me sécularise, et demain la noce.»

Il fut convenu qu'à cause de mon ancien état, la partie religieuse du mariage se ferait hors l'église, et par l'entremise d'un abbé de mes amis.

Annette voulait sérieusement un mari. Elle

avait cru me proposer un dilemme embarrassant; elle se trouva comme prise au mot, et ne continua ses refus que du ton d'une personne qui a peur qu'on se dédise avec elle. Je sortis, avec promesse de revenir le lendemain avec témoins et notaire. Je me sentais la conscience moins légère qu'en arrivant, et, quelque joie que j'éprouvasse de la prochaine possession de tant de charmes, je m'adressais tout bas des reproches qui redoublaient mon incertitude. J'allais me jeter en pleine bigamie, et le fait mérite bien qu'on y regarde à deux fois. Je reparus devant le Prince si piteusement, qu'il s'enquit si j'étais devenu eunuque du Grand-Turc.

« Bien au contraire, lui dis-je; je me marie demain.

— Toi, l'abbé !

— Sans doute, à moins que vous ne vouliez prendre ma place.

— Laquelle ?

— A vos risques et périls. »

Là-dessus je lui détaillai comme quoi j'en étais venu à promettre mariage à la veuve, qui ne s'était pas fait prier pour y consentir.

« Voyez, dis-je en finissant, ce que c'est que l'amour !

— C'est la bigamie apparemment.

— Hélas ! Monseigneur, on est de chair et d'os, n'en déplaise à la loi, et je risque beaucoup pour avoir beaucoup.

— Fi donc ! tu paierais cher une première nuit.

— Peut-être cent écus, y compris le notaire, le prêtre, les témoins, les parens et le souper.

— Quelle diabolique ruse as-tu inventée ?

— La plus simple du monde : un mariage secret, où il n'y aura de vrai que le plaisir de l'époux.

— Veux-tu que je joue l'époux ?

— Non, Monseigneur, vous ne jouerez personne. Seulement je vous invite à ma noce : vous avez tout ce qu'il faut pour être mon cousin.

— Soit. Nous aurons et nous ferons ce qu'il faudra. »

Le lendemain je retournai à ma veuve, qui n'avait pas dormi de penser à la cérémonie. Je la trouvai plus charmante que jamais, et mes remords ne tinrent pas contre tant de grâces. J'a-

vais pris un habit de ville assez riche pour recommander celui qui le portait. Elle me remercia de mes bontés pour elle, et nous parlâmes du mariage. Je m'excusai du secret que je voulais lui donner à cause de ma famille, fort ennemie des mésalliances, et nous convînmes de l'heure, du lieu et du contrat. On m'accorda quelques privautés à compte sur le mariage, et je partis en cherchant à m'étourdir de mon bonheur. Je devais, à onze heures du soir, venir chercher Annette, qui m'attendait avec ses plus proches parens, marchands, et même ouvriers, éblouis comme elle de sa bonne fortune.

Il me fallait un endroit propice à mes desseins, et comme j'étais amoureux, je ne regardai pas à l'argent. Je me souvins bien à propos des demoiselles Loysons, qui, dès l'âge de douze ans, tenaient leur cour au bois de Boulogne, où elles donnaient des audiences particulières dans les taillis. Elles étaient jolies, pas trop défaites, et d'un esprit au-dessus de leur état. Nous étions les meilleurs amis du monde, et elles entrèrent dans mes vues avec la vivacité que montrent ces sor-

tes de femmes à séduire la vertu et l'innocence. Je louai pour deux jours, rue Traversière, un appartement avec les meubles et le domestique. Les Loysons s'y installèrent, et je fus tenté d'oublier avec elles mon prochain mariage. Cependant Manet et Forceville, mes valets de chambre, qui faisaient la monnaie de mon cher Purel, furent bien endoctrinés à courir la chance d'être pendus; et par là, j'eus un notaire et un prêtre à mes ordres. Un souper splendide avait été préparé, et la Loysons aînée se chargea de me procurer quelques parentes, tantes et cousines, à bon marché. Je me reposai sur elle de ce soin, et, frisé, parfumé, adonisé, accompagné du duc d'Orléans toujours déguisé, j'allai à la boutique de la brodeuse, où je trouvai toute une famille qui m'embrassa respectueusement. J'emmenai ce monde à mon hôtel de la rue Traversière, et la fête commença. Les Loysons m'avaient procuré une brillante société, et de chers amis que je n'avais jamais vus.

Manet, en robe de notaire, nous fit signer le contrat, où l'imbécile avait mis le nom de Dubois en toutes lettres : j'eus la présence d'esprit

de réparer cette maladresse. Vint ensuite Forceville déguisé en abbé, et la parodie du mariage fut jouée à merveille. Je prononçai le *oui* sans barguigner, et Annette y répondit d'un air à me faire croire qu'elle me savait gré de tant d'amour. Tout-à-coup un éclat de rire étouffé me fit tressaillir : je levai la tête, et j'aperçus en face de moi ma première femme, qui se réjouissait de ce singulier spectacle. Je fus désappointé complètement, et je craignis qu'elle ne se portât à quelque excès ; mais la présence du duc d'Orléans, qu'elle reconnut, lui imposa silence, et elle se contenta de me lancer des regards de Méduse qui me pétrifiaient. J'ai toujours eu l'idée que le Prince m'avait ménagé cette surprise pour m'enlever le fruit de la bigamie. Que n'attendait-il au lendemain ?

Je m'efforçai de tenir mon sérieux ; et, lorsque je m'échappais en tendresses avec ma nouvelle épouse, l'autre, sans mot dire, venait se placer vis-à-vis de moi, de manière à glacer mes transports. Je perdis contenance, et l'attirant dans un coin, je lui dis en fureur : « Coquine, je pourrais te faire chasser par mes valets ; mais je te per-

mets d'assister à la comédie; seulement, au premier mot, je t'envoie pourrir à la Bastille. » L'avertissement produisit son effet; mais le maudit Prince la fit placer à mon côté. Il eut aussi l'attention de s'emparer de ma veuve, qu'il gorgea de douceurs et de friandises. A mon mécontentement près, le souper fut très-gai, et les princesses que la Loysons avait amenées s'émancipèrent en gaîté. Je n'adressai pas une parole à ma véritable femme, qui n'était pas embellie, comme j'eus le temps de m'en apercevoir.

Je tirais ma montre à chaque instant, et les convives ne songeaient guère à se retirer. Enfin le duc d'Orléans, que ces fâcheux assommaient autant que moi, parla de coucher la mariée. Mme Dubois me jeta alors un coup d'œil pétillant de malice. J'annonçai aux assistans que des lits étaient préparés pour ceux qui préféraient rester : les uns acceptèrent, d'autres s'en allèrent, et je me trouvai seul avec ma vraie femme et le duc d'Orléans. Les Loysons, assistées d'une vieille tante d'Annette, présidaient au coucher de ma veuve. Je brûlais d'impatience qu'ils me quittassent la place, et j'allais les hâter de la

bonne manière, quand le duc d'Orléans me retint par le bras.

« C'est maintenant, me dit-il, mon cher Dubois, qu'il est besoin de toute ton amitié pour moi et de tout ton courage.

— Du courage! repris-je, ces choses-là ne me font pas peur.

— Il s'agit d'un sacrifice immense, mais dont la récompense sera immense aussi.

— Hors d'ici, coquine! dis-je à Mme Dubois qui me riait au nez; je te ferai voir ce qu'on gagne à espionner ce que je fais et ce que je dis.

— Tout beau, l'abbé! as-tu bien le cœur de maltraiter ta femme le premier jour de tes noces?

— Comment l'entendez-vous? ne semblerait-il pas que je m'en vais coucher avec cette drôlesse?

— A votre aise, M. mon mari, reprit-elle effrontément.

— Sans doute, mon cher Dubois, continua le Prince, puisque tu me cèdes tes droits sur l'autre.

— Mes droits! m'écriai-je, déterminé à les

défendre; Monseigneur, volontiers demain, dans quelques jours.

— C'est-à-dire que tu pourras les reprendre demain ou quand bon te semblera.

— Non, corbleu! il n'en sera rien, tout prince que vous êtes, et pour faire de moi un mari comme il y en a tant, vous attendrez au moins que je vous le permette.

— Dubois, dit-il, en s'animant, il est bien juste que j'aie part dans cette plaisanterie, où je me suis compromis avec un drôle tel que toi : la priorité m'appartient à plusieurs raisons.....

— Les raisons du lion, repris-je : la première, c'est que vous vous appelez le duc d'Orléans; la seconde, c'est que vous êtes le plus fort; et si je touche à la troisième, vous me châtierez tout d'abord, voilà toute la fable de La Fontaine. »

Le sarcasme produisit impression, car le Prince me tira à part, et me dit d'un ton radouci:

« Écoute, Dubois, je te pardonnerais des caprices si tu avais ma naissance et mon rang; il faut bien leur accorder quelque chose.....

— Oui, seulement ma femme!

— Tu te moques; je te plaindrais si elle l'était

réellement, la farce pourrait finir plus tristement qu'elle n'a commencé.

— Hé bien! dis-je en me ravisant, comment reconnaîtrez-vous un pareil sacrifice?

— Je te jure qu'à la mort du Roi, je t'emploierai comme tu le désireras.

— Vous me ferez ministre?

— Tes prétentions sont un peu élevées, mais avec le talent que je te connais, je ne désespère pas de te voir arriver jusque là.

— Puisque vous le voulez, c'est dire assez que je le veux; mais n'espérez pas que la veuve soit complice de cette conspiration contre mes plaisirs?

—C'est mon affaire. On croirait que tu as fait choix de la chambre de noces à mon intention; une petite porte masquée dans l'alcôve!

— En vérité, Monseigneur, je songeais à vous! que les princes sont puissans! vous me faites trahir l'amour!.....

— Vieux fou, je te conseille de parler d'amour à cinquante-sept ans, et après la belle vie que tu as menée!

— N'en doutez pas, Monseigneur, j'éprouve

tout le feu d'un premier attachement, et la première nuit de mes noces ne m'aura pas refroidi ! »

On vint m'avertir que la mariée était au lit, et j'entrai la tête basse dans la chambre, où je me déshabillai fort silencieusement, excepté un soupir, auquel Annette répondit par un autre qui me fendit le cœur. Je savais que le Prince était à la porte de l'alcôve, dans le costume de nuit que je venais de prendre inutilement. J'eus un remords de conscience, et j'allais me perdre à jamais en me livrant aux charmes du présent, lorsque la voix du Prince me rappela à mon devoir. « Qui est là ? » dis-je, feignant une inquiétude de nouveau marié que tout bruit effarouche, et j'ouvris la petite porte de l'alcôve, où je fis signe au Prince de me remplacer, après avoir crié très-haut : « Le diable vous emporte ! c'était bien la peine de me troubler pour si peu ! » Je refermai la porte avec colère, laissant au duc d'Orléans le soin de terminer l'explication ; je m'acheminai vers un lit que je croyais solitaire, et mon étonnement fut grand de m'y trouver en compagnie conjugale. Je tins tête de mon mieux à l'ennemi, et je m'endormis tout consolé.

Je me réveillai en sursaut aux cris qui se firent dans la chambre voisine; le soupçon de ce qui arrivait ne me donna pas le temps de me vêtir plus décemment, et j'accourus pour remettre la paix dans le ménage. L'épousée, avertie du quiproquo par les premiers rayons du jour, avait poussé de grands cris pour témoigner de son innocence; je la trouvai dans un désordre fort appétissant, gonflée de sanglots et se désespérant, quoique fît le duc d'Orléans pour calmer cette violente douleur. Au moment où j'entrai, elle vint se précipiter à mes genoux en disant :

« Mon cher mari, pardonnez-moi, je suis innocente; si vous en doutez, tuez-moi.

— Vous tuer! et pourquoi?

— Je suis déshonorée! mais je vous jure que je n'ai eu aucune part à ce qui est arrivé.

— Je le crois bien, c'est moi qui ai tout fait.

— Vous, monsieur?

— Oui, et je ne vous en aime pas moins pour cela. . . .

— Monsieur, monsieur, ne vous jouez pas de mon désespoir.

— Bon Dieu! je vous en rends grâces; vous êtes aussi innocente que l'enfant qui naîtra dans neuf mois.

— Monstre!

— Où diantre, madame, voyez-vous des monstres là dedans?

— Que je suis malheureuse! où trouver un antre assez sombre pour cacher ma honte?

— Ma foi, madame, les antres ne suffiraient pas s'il en fallait un pour chaque femme infidèle!

— Tais-toi, l'abbé, me cria le Prince, c'est assez d'impertinences! Madame, je vous en supplie, continua-t-il en s'avançant vers elle.....

— Si vous faites un pas pour m'approcher, dit-elle, je me jette par la fenêtre. »

Arrivèrent, à demi vêtues, Loysons l'aînée, et ma légitime femme, qui crevait de joie dans sa peau de voir mon embarras. Elle était d'une pâleur blafarde et avait le regard fixe: je me souvins ensuite de ces particularités, que j'avais à peine remarquées. Le déplorable état où se trouvait Annette agit tellement sur l'esprit de Mme Dubois, qu'elle eut une attaque de nerfs suivie de convulsions pendant lesquelles, la bouche pleine

d'écume et les dents serrées, elle se roulait sur le plancher. Elle serait morte dans cette crise (ce qui pouvait arriver), on n'eût pas manqué de m'attribuer encore un empoisonnement! A en croire certaines gens, il n'y aurait jamais de mort naturelle parmi les grands. La Loysons, à l'aspect de ces horribles convulsions, s'écria que la Dubois (l'impudente conservait mon nom) avait été mordue comme elle par un chien enragé, et peu s'en fallut que les convulsions ne la prissent aussi à l'instant même.

La crainte de la rage, sorte de terreur panique dont les plus braves sont atteints, nous fit abandonner l'appartement; Annette s'enfuit dans une autre chambre; le Prince et moi nous l'y suivîmes. Quant aux deux enragées ou croyant l'être, elles furent conduites à la mer, et guérirent sans doute par l'effet des cierges et des prières qu'offrirent au Ciel leurs amis du bois de Boulogne. On a fait sur elles une chanson qui finit ainsi :

Filles de grand courage,
Hé bien!
Certe elles ont la rage.....
Vous m'entendez bien.

Une journée de larmes épuise le plus abondant chagrin; la veuve, qui ne soupçonnait pas la fausseté de notre mariage, se laissa toucher par tout ce que lui dit d'aimable le Prince, qui passait pour M. Lucas. Je me contentai de l'observer, cherchant l'occasion favorable pour rentrer dans mes droits d'époux. Je me reprochai d'avoir sacrifié l'amour à l'ambition, ou plutôt je reprochais intérieurement au Prince d'avoir profité de ma position critique pour me voler mon bien. Quand la nuit fut venue, je me hasardai à dire :

« Madame, vous devez être lasse d'une journée employée à pleurer; s'il vous plaisait de venir prendre du repos?

— Malheureux, est-ce pour insulter à mon malheur?

— Certes non, madame; mais puisque je suis votre mari, ne faut-il pas que j'en remplisse les devoirs?

— Scélérat, ne m'approche jamais, ou je ne réponds pas de ne te point traiter comme tu le mérites.

— Méchante que vous êtes, ne suis-je pas votre seigneur et maît re

— Vous n'êtes que mon bourreau.

— Allez, vos yeux m'ont bien rendu le mal que je vous ai fait. »

Je m'obstinais à une revanche éclatante; elle me repoussa avec une indignation si expressive, que je ne jugeai pas à propos de renouveler de vaines tentatives : le duc d'Orléans m'ordonna de respecter ma femme, et j'obéis pour avoir au moins ce mérite à ses yeux. La veuve remarqua l'empire que le Prince avait sur moi, et s'en servit pour se défendre de mes poursuites conjugales.

« Monsieur, dit-elle avec une grâce dont je fus touché jusqu'aux larmes, si tant est que vous puissiez commander à cet homme, ordonnez-lui de me fuir, ou sinon de ne me parler jamais.

— L'abbé, me dit le Prince, d'un air impératif, tu l'entends: je t'en voudrais de désobéir à cet ordre.

— Corbleu, M. Lucas, m'écriai-je, vous me la donnez belle; n'aurai-je pris une femme que pour votre usage? j'en veux ma part, et je l'aurai selon les lois.

— L'abbé, répliqua le Prince, crois-moi, nous avons tous les deux des torts avec madame.

—Peste! je regrette de ne pas avoir les vôtres! Enfin, il n'est rien que je ne fasse pour vous être agréable et à madame pareillement.

— Alors va-t-en où tu voudras.»

Nous allâmes nous coucher chacun à notre écot, et le lendemain je vis avec plaisir que du grand désespoir d'Annette il ne restait que des yeux rouges et un air mélancolique. Le duc d'Orléans, qui s'était fait presque pardonner la *liberté grande*, comme on dit à Brives-la-Gaillarde, tint conseil avec ma veuve, et selon nos conventions, j'écoutai sans avoir la licence d'émettre mon avis.

« Que vais-je devenir! dit Annette en se lamentant; après mon infortune, je ne reparaîtrai jamais dans ma boutique!

— Je sais trop la répugnance que vous avez pour votre mari, et je ne vous engagerai pas à vivre avec lui.

—Tenez, Monseigneur, interrompis-je, vous ne sauriez donner à une dame un meilleur conseil.

— Monseigneur! » dit-elle avec étonnement. Je m'aperçus de mon étourderie lorsqu'il était

trop tard pour la réparer, et j'évitai de m'y appesantir.

« Madame, continua le duc d'Orléans, vous plairait-il de vous retirer à la campagne?

— Sans doute, ajoutai-je, à deux ou trois cents lieues de Paris.

— Qui vous parle, M. Dutrot? dit sévèrement le Prince.

— Hélas! partout où je ne verrai pas ce monstre, je serai aussi heureuse qu'on peut l'être quand on n'a plus qu'à mourir. »

Mon amour augmentait en raison de sa haine, et ce fut avec un sensible déplaisir que je me vis forcé de renoncer à la voir. Le duc d'Orléans me remboursa tous les frais du prétendu mariage et au-delà. Par ses ordres j'achetai à Surênes une maison que je meublai somptueusement; c'est là que ma veuve se cloîtra pour expier une faute qui n'était pas la sienne; la mélancolie n'eut qu'un temps; elle finit par pardonner au Prince pour m'oublier tout-à-fait. Je n'avais pas la philosophie qu'il me fallait pour l'imiter, lorsqu'un funeste incident porta à sa sensibilité un coup mortel.

Depuis que Samuel Bernard était devenu créancier du Roi, son orgueil croissait et sa fortune décroissait. Il ne parlait que de Sa Majesté, de millions et de femmes. Ces dernières, qu'il estimait à proportion du prix où elles s'estimaient elles-mêmes, rivalisaient avec Louis XIV pour engloutir son or. Samuel avait des pourvoyeurs en campagne été comme hiver, et la dépense qu'il faisait surpassait ses besoins, et les conquêtes qu'il devait à l'avarice des grandes dames, lui donnaient de sa personne une opinion qu'il eût bien voulu voir à tout le monde. Il en était au point de croire à sa beauté. De là ses sacrifices pour enlever les maîtresses des plus huppés de la cour. Il y avait réussi souvent en faisant un pont d'or à ces infidèles.

La disparition de la veuve du Palais-Marchand avait chagriné son amour propre; un refus de la part d'une grisette lui semblait un outrage, et pour en avoir satisfaction il eût dépensé des sommes énormes. Ses agens ne purent découvrir ce qu'était devenue Annette. Il s'adressa à M. d'Argenson, qui se fit payer cher et comptant l'oracle de la police. Samuel Bernard

apprit avec autant de surprise que de colère que le duc d'Orléans l'avait emporté sur lui : il jura de supplanter le Prince à son tour, dût-il pénétrer en pluie d'or chez la Danaé de Surênes. Il n'eut pas de gardes à endormir ni de verroux à briser pour arriver dans ce sanctuaire, il trouva Annette plus belle encore; elle aussi le trouva plus laid : comparaison encore à l'avantage du Prince.

« Ma Vénus, lui dit-il, depuis que le Roi m'a promené dans son parc de Marly, je n'avais pas eu le plaisir que je sens à vous revoir.

— Qui vous amène, monsieur? reprit-elle. Etes-vous dépêché par l'infâme abbé Dutrot?

— Fi donc! ma chère : pensez-vous que Samuel Bernard fraie avec des abbés, petites gens bons pour l'antichambre ou la cuisine.

— Enfin, monsieur, que voulez-vous?

— Que puis-je vouloir, si ce n'est vous, morceau digne d'un roi ou de Samuel Bernard?

— Laissez-moi, monsieur, et gardez qu'on ne vous voie...

— Le Prince? n'est-ce pas, petite?

— La plaisante question! Tudieu! quel in-

fâme vous faites! Je ne sais qui vous porte à venir m'insulter dans ma maison.

— Venez avec moi, je vous en donnerai une plus belle, plus richement ornée, mieux fournie en domestiques... Monseigneur n'est pas banquier, il fait les choses mesquinement.

— Monseigneur!

— C'est ce fourbe d'abbé Dubois qui vous a déterrée; je sais tout, je lui ferai un mauvais parti auprès du Roi et des ministres.

— L'abbé Dubois! grand Dieu!

— Le duc d'Orléans peut se vanter d'avoir le plus hardi fripon à son service!... »

Cette révélation fut un coup de foudre pour Annette, qui tomba sans connaissance; Samuel Bernard se sauva au bruit qui se fit dans la maison; c'était moi que le Prince envoyait en courrier extraordinaire, sous prétexte d'annoncer à la veuve une indisposition qui l'empêchait de la venir voir. Il commençait à s'en lasser, et j'aspirais à lui succéder. Annette fut portée dans son lit, et les premiers mots qu'elle prononça m'apprirent la cause de cet événement. « L'abbé Dubois! le duc d'Orléans, » répétait-elle dans

un affreux délire. Je compris que Samuel Bernard avait trahi notre secret. J'essayai toutes les consolations qui furent en mon pouvoir ; le duc d'Orléans ne fut pas plus heureux : Annette avait perdu sa raison : une fièvre chaude l'emporta après quinze jours de souffrances. La tendresse du Prince s'était ranimée à côté de ce lit de mort, et plusieurs fois mes larmes se mêlèrent aux siennes.

Quand Annette eut cessé de vivre, je ramenai au Palais-Royal le Prince, qui voulait mourir avec elle. La comtesse d'Argenton tirait parti de ces circonstances, où le duc d'Orléans avait besoin d'une amitié consolatrice, pour s'emparer de nouveau de ce cœur faible et fait pour aimer. Le Prince lui était attaché d'habitude, et il la traitait comme sa maîtresse jusqu'à ce qu'il eût porté ailleurs son inconstance. Ces retours amoureux ne duraient pas long-temps, et celui-ci fut, je crois, le dernier. Mme d'Argenton ne se cacha plus pour payer au Prince le centuple de ses infidélités.

J'allai rendre les devoirs suprêmes à la pauvre veuve, qui nous avait aidés à la tromper elle-

même; je ne revendiquai pas le titre d'époux, qui avait été pour moi sans résultat pendant les deux mois qu'elle vécut sous le nom de Mme Dutrot. Les regrets dont j'honorai sa mémoire étaient plus réels que mon mariage. J'aurais volontiers transporté sa mort à une autre qui se porte bien malgré tous mes souhaits du contraire.

Le lendemain de l'enterrement, je reçus de ma première femme cette lettre laconique :

« Monsieur mon mari, j'ai tant à cœur de vous » contrarier que je ne suis pas morte encore; cer- » tainement je suis moins enragée que vous ne le » serez en recevant cette nouvelle. »

J'envoyai aux diables cette carogne dont les diables ne voulaient pas, et je lui fis savoir sous main que si elle s'avisait de rompre notre traité, en laissant transpirer notre condition respective, je lui retirerais sa pension et la mettrais dans un cul de basse-fosse. Ma menace eut son effet.

Le duc d'Orléans fut si frappé de la mort subite de la veuve de Surênes, qu'il m'en accusai pour tranquilliser sa conscience. Il ne la nommait que *ma victime* : cela le soulageait, et je l laissais dire. Il rencontra un jour Samuel Ber

nard à la cour, et ne fut pas maître de son ressentiment :

« Monsieur, lui dit-il, si j'étais roi de France je vous ferais pendre sur la tombe d'une dame que vous avez tuée.

— Monseigneur, reprit le banquier, vous vous méprenez sans doute; me prenez-vous pour un médecin? Je suis Samuel Bernard, qui a trente-huit millions de fortune et prête de l'argent à toute l'Europe. Sa Majesté m'estime assez pour m'avoir montré elle-même ses jardins de Marly.

CHAPITRE IV.

Les valets. — Le guet-à-pens. — Sanlecque. — Chef, cuisinier. — Manet et Forceville, valets de chambre de Dubois. — Le coup de pied. — La bulle *Unigenitus*. — Les Chartreux. — Dufresny. — La jardinière d'Anet. — Dancourt, sa fille et sa femme. — La prison. — La blanchisseuse et les deux cents ducats. — François Pieron et Mlle Haran. — L'esprit de Mlle Testard. — Mme de Cursé et Mlle Mangis. — Les laquais. — Le jugement de Pâris. — Les trois déesses. — Cupidon. — Le satyre. — La pomme d'or.

Manet et Forceville, qui me servirent l'un de notaire, l'autre de chapelain, remplacent encore aujourd'hui Purel, en deux volumes. Ces fidèles serviteurs me furent envoyés par ma bonne étoile lorsque je fis maison nette peu de temps après la mort des Princes. Le coquin de Levasseur faisait conspirer mes gens contre moi.

J'avais pris du Prince l'utile habitude d'écou-

ter aux portes, et cela m'a toujours bien réussi. Je logeais alors à l'hôtel de Melusine. Selon la nature de ma charge, je rentrais et sortais à toute heure du jour et de la nuit par une porte dérobée. Un soir que Levasseur ne me croyait pas au logis, je revins reprendre ma bourse que j'avais oubliée; je me glissai doucement dans ma chambre, et j'entendis dans le vestibule des voix et des éclats de rire qui attirèrent toute mon attention; je m'approchai de la serrure, et j'aperçus Levasseur pérorant devant trois valets qui l'écoutaient bouche béante.

« Mes amis, leur disait-il, notre maître est un scélérat, et je mettrais ma main au feu qu'il a empoisonné au moins un Prince, fût-ce le plus petit.

— Peste! dis-je en moi-même, voici un coquin qui s'intéresse à mon élévation; il me souhaite la potence, si ce n'est mieux. »

Je me souvins que j'avais succédé à mon valet en affaire amoureuse, et je compris que le drôle voulait tâter de la vengeance, plaisir des dieux que les valets ne se refusent pas. J'attendais la fin de ce mystérieux conseil.

— Tête bleu! disait un autre fripon, m'est avis de l'aller dénoncer au lieutenant de police; j'y trouverai honneur et profit.

— Telle est bien mon intention, répondit Levasseur; mais je lui réserve auparavant un châtiment de ma main.

— L'effronté coquin! murmurai-je entre mes dents.

— La première fois, continua Levasseur, que cet enragé d'abbé me mènera dans des lieux qu'il connaît bien, car il est de la nature des chats, qui voient la nuit et cherchent les gouttières, je choisirai le temps qu'il descendra d'un cinquième étage plus las qu'un honnête homme, et je le jetterai en bas de l'escalier assez rudement pour qu'il s'en ressente.

— Bien dit, s'écrièrent ces oiseaux de proie, et quand il sera tout brisé et dans son lit, nous ferons notre rapport.

— Surtout, reprit Levasseur, tâchons que ce chien d'abbé n'en sache rien; c'est un furieux que notre maître, et il serait capable de nous tuer tous. »

Dans le fait, j'en avais bonne envie, et j'aurais

donné beaucoup pour rosser du moins à mon aise ces quatre assassins. On venait à l'instant m'appeler de la part du duc d'Orléans; je me renfermai dans un arrière-cabinet, où Levasseur m'alla quérir, après avoir long-temps prétendu que j'étais absent.

« Levasseur, lui dis-je, nous allons en bonne fortune; suis-moi, mon fils.» Je remarquai le signe d'intelligence qu'il fit à ses complices; ceux-ci y répondirent par un geste d'encouragement. Je me présentai chez le Prince, à qui je racontai les belles choses que j'avais apprises. « Concevez-vous, Monseigneur, répétais-je en colère, que ces marauds m'appellent scélérat?

— Ils te connaissent donc bien?» reprit Son Altesse en riant.

Au reste, il n'en pensait pas un mot, ni moi non plus. Il approuva les représailles que j'avais imaginées, et, après m'avoir dit ce qu'il voulait, me congédia en me disant : « Bon courage! » Levasseur m'accompagna dans ma tournée galante, que je commençai par un sixième étage. Par précaution je fis monter Levasseur devant moi, sous prétexte de me laisser conduire à tâtons.

Après une pause d'une heure, le même prétexte me fit rester derrière. Je recommandai son âme à Dieu, et d'un vigoureux coup je l'aidai à descendre plus vite qu'il n'était monté. Il ne fut pas tué dans la chute, mais il en resta boiteux toute sa vie, qui a fini haut et court. « Coquin, lui dis-je en lui portant secours, j'ai bien fait de prendre l'avance sur toi. » Je l'envoyai se rétablir à l'hôpital. Ce châtiment effraya les autres, qui, chassés à coups de pied au cul, se gardèrent bien de m'accuser en aucune manière.

Je renouvelai ainsi ma maison; Sanlecque, poète et chanoine de Sainte-Geneviève, me donna comme un legs (car il mourut la même année) son admirable cuisinier, nommé Chef, qui me faisait une chère de chanoine, quand je la voulais bien payer. Ce Chef, qui m'a rendu d'éclatans services dans plusieurs dîners diplomatiques, semblait le modèle du prédicateur que Sanlecque a peint dans son poème *du Geste*. Il ne parlait pas d'une sauce ou d'un mets sans exprimer par une pantomime originale et animée les opérations culinaires qu'il fallait; le tout avec une abondance indigeste de paroles. Petit Ésope de figure

et de taille, toujours en tablier, le coutelas au côté, même quand son fourneau n'était pas allumé. Manet et Forceville, dont je fis mes valets de chambre intimes, s'attachèrent à moi comme moi à eux. Manet, aussi bon Limousin que je l'étais, espèce de grison à face d'eunuque, avec la malice d'un singe, a justifié ma confiance par le dévoûment avec lequel il m'a tiré de plusieurs pas difficiles; les rares galanteries que je me permets encore passent par ses mains; il me rend, tout vieux qu'il est, ce que j'ai fait pour le duc d'Orléans, quand j'avais un dos propre à recevoir les inconvéniens du métier. Forceville m'est venu de première main, frais débarqué du coche de Toulouse, sa ville natale; c'est moi qui l'ai formé, quoique je désespérasse de lui, tant il avait l'air modeste et innocent avec ses yeux bleus, ses grands cheveux blonds et sa voix d'Italien. Il n'était entré chez moi qu'en tremblant, parce qu'un de ses prédécesseurs lui avait fait un tableau terrible de mes emportemens. Ces frénésies tout-à-fait accidentelles devenaient plus rares chaque jour, grâce au régime que j'avais adopté; mais Forceville apprit à ses dépens qu'une simple contra-

diction suffisait pour faire bouillir mon sang. Manet avait subi de mes fureurs comme un homme préparé à tout. Forceville, qui pendant huit jours ne me vit pas de mauvaise humeur, se flatta qu'il en serait toujours ainsi ; Manet lui dit seulement : « Patience, votre tour viendra bientôt. » Le lendemain, en effet, que ma rétention d'urine me tourmentait plus qu'à l'ordinaire, je m'habillai de bonne heure pour aller consulter Castel, le chirurgien de toutes les galanteries du monde. Forceville, encore tout endormi, vint me chausser avec une lenteur et une maladresse insupportable ; je n'y tins pas plus longtemps, je lui lançai dans l'estomac un coup de pied qui l'étendit par terre ; le reste de ma colère se soulagea en juremens. Cette privauté ne dégoûta pas de mon service Forceville, qui s'accoutuma de vive force à mes manières.

A cette époque, Paris et la France étaient troublés par la Constitution ou la bulle *Unigenitus*, que Quesnel nommait une bulle de savon. Le père Le Tellier s'occupait si brutalement de l'œuvre de Clément XI, que je partageais, sinon le schisme, du moins l'indignation des Jansénis-

tes que l'on mettait à la Bastille de tous côtés. Je ne me mêlai point cependant à ces querelles religieuses, que je suis parvenu à assoupir au profit des Jésuites et au mien; je n'en parlerai donc pas ici; il est plus curieux de consigner une grave sottise qui causa presque une guerre civile parmi les Chartreux de la rue d'Enfer. Paris s'en amusa d'abord et l'oublia ensuite. Ainsi des autres.

Un ancien du couvent des Chartreux, vieillard à barbe blanche, plus superstitieux que dévot, marmottant des prières nuit et jour, jeûnant depuis soixante ans, et ne vivant que de légumes et de fruits secs, commit un péché de Chartreux. Il arriva que, méditant assis au soleil, il avala, sans y penser, une de ces parcelles de peaux qui se déchirent autour des ongles de la main, et que les femmes nomment des *envies*. Grand remords, grande pénitence de la part du Chartreux, qui se confessa d'avoir mangé de la viande contre son vœu. Son confesseur n'osa pas lui donner l'absolution sans assembler le chapitre; le pauvre mangeur d'*envies* tomba malade et mourut de chagrin; moi qui suis sobre, j'ai-

merais pourtant mieux mourir d'indigestion. Les Chartreux délibèrent sur cette importante question : « les *envies* sont-elles grasses ou maigres? » Les pères de l'Eglise gardaient le silence à ce sujet, et la controverse en fait d'*envies* s'agita comme sur les bancs de la Sorbonne. Enfin, après un mûr examen, on déclara que le Chartreux n'avait pas enfreint le jeûne, puisque, s'étant nourri soixante ans de végétaux, son corps avait dû contracter la même nature. Ce beau raisonnement fait grand honneur à la logique des Chartreux.

Dufresny, qui n'était pas Chartreux, avait une logique de même force, c'est pourquoi il épousa sa blanchisseuse en troisièmes noces. Ce Dufresny, que j'avais entrevu à la cour, mendiant autour de Louis XIV, n'est pas plus rangé à quatre-vingts ans qu'autrefois. Je ne l'ai vu que tendre la main avec une grâce et un esprit, il est vrai, qui délient les cordons de la bourse la plus serrée. Le célèbre Pécoil, qui expira sur son or en se rongeant les bras, n'aurait pas su lui refuser un écu. Henri IV, bon roi, assez peu regardant quand il s'agissait d'une femme, fût-elle vachère

ou duchesse, coucha tout rustiquement avec une jardinière d'Anet : voilà comment Dufresny se trouva petit-fils de Henri IV, et Louis XIV ne doutait pas de cette origine : « Mon beau cousin, lui disait-il en sa jeunesse, vous aimez le jeu, le vin et les femmes, ventre saint gris ! » Dufresny portait sur sa face de véritables armoiries, c'est-à-dire le grand nez bourbonien de Henri IV ; ses yeux et son sourire étaient de famille, et il ne lui manquait que la barbe pour compléter la ressemblance. Maintenant qu'il est usé plus encore par ses excès que par l'âge, ces deux causes réunies l'ont fait méconnaissable. Du reste, il joue comme il jouait, il boit comme il buvait, et je ne jurerais pas qu'il soit fidèle à sa blanchisseuse.

C'est lui qui paya pour tous en certaine occasion. La femme de Dancourt, le comédien-auteur, ne valait pas mieux que sa réputation, quoiqu'elle jouât la prude au naturel mieux que ses rôles au théâtre. Son mari, qui ne faisait pas alors des tragédies sacrées et des traductions de psaumes, vendait sa femme et sa fille Mimie au plus offrant. Le duc d'Aumont s'accommoda de

toutes les deux pendant un temps. Le faste vertueux de la Dancourt souffrit de ce commerce public; car les grands seigneurs

Sont bruyans dans leurs faits et vains dans leurs paroles.

Dancourt ne voyait pas et ne voulait pas voir, tant que l'intérêt lui fermait les yeux. Dufresny, qui n'avait pas moins de soixante-dix ans, ne s'en souvenait pas auprès des femmes, et surtout des comédiennes. Un soir, dans les coulisses de la Comédie-Française, il se prit à folâtrer avec la Dancourt, qui ne s'en fâchait pas; il s'émancipait en jeux de mains. Dancourt, jaloux de Dufresny à cause de ses comédies, le surprit dans ces dispositions familières, et le fit coucher en prison, sur une plainte de mari offensé. La Dancourt se crut par là réhabilitée; mais on assure que, par acquit de conscience, elle accorda des dédommagemens à Dufresny. Mme la duchesse de Brouillon, si connue par ses vers sur les *Vitriers*, composa ceux-ci, plus honnêtes et plus spirituels :

Si pour avoir tantôt *vécu*
Avec la femme d'un cocu,

Dufresny le faiseur de rime
Est prisonnier avec raison,
Tous les coupables de ce crime
Ne tiendraient pas dans la prison.

Dufresny, de son côté, n'était jaloux en aucune manière de ce poltron de Dancourt; il avait trop de politesse d'esprit pour se plaire à de grosses paysanneries assaisonnées de *ma fi* et de *jarnibleu.* Je reviens à la blanchisseuse.

Encore jeune, encore jolie, et ayant fait quelques économies, elle était en tout point un parti sortable pour un valet de bonne maison : Manet, assez peu séduisant de sa personne, s'offrit à l'épouser en meilleure forme qu'on n'en avait usé jusqu'alors avec elle. Sa réponse fut un *avec plaisir.* Elle y allait comme Manet, à la bonne franquette et sans barguigner. La voilà courant de pratique en pratique pour ramasser de vieilles dettes. Elle arrive chez Dufresny, qui lui devait trente pistoles, et qui aurait préféré, comme le marquis de la comédie, les lui devoir toute sa vie, plutôt que de les nier un seul instant. Il la payait d'ordinaire en belles promesses.

« Monsieur, lui dit-elle, vous ne pouvez faire

autrement que de me payer en argent; car je me marie dans huit jours avec un valet de chambre de M. l'abbé Dubois.

— Tu as donc d'autre argent? répond-il; car on n'a pas même un mari valet de chambre pour trente pistoles.

— Vraiment, M. Dufresny, ce n'est pas une fortune; mais j'ai gagné deux cents ducats à la sueur de mon front.

— Deux cents! ma chère, et sans erreur de compte?

— Tout autant, outre de petites dettes comme la vôtre...

— Diable! tu n'as qu'à me donner tes ducats, et moi, qui suis valet de chambre du Roi, je t'épouse, et nous sommes quitte à quitte, partant, bons amis.

— Volontiers. Valet de chambre pour valet de chambre, j'aime mieux celui du Roi. »

Le mariage se fit à la barbe de Manet, et, deux jours après, Dufresny avait joué et perdu la dot. Sa femme se désespéra : « N'aie pas peur, dit Dufresny, Sa Majesté m'aime comme un père, et je m'en vais lui demander mon cadeau de no-

ces. » Il se présenta à Versailles, devant le Roi, qui s'enquit des causes de sa longue absence. « Sire, répondit Dufresny, pendant ce temps j'ai mis en action *le Joueur*, que Regnard s'attribue comme si je lui avais vendu à beaux deniers comptans. J'ai eu des revers et des retours de fortune merveilleux. Enfin, pour la troisième fois, j'ai pris femme.

— Ah! mon pauvre Dufresny, s'écria le Roi, cela t'a dû coûter beaucoup!

— Non, Sire ; trente pistoles. »

Là-dessus, il raconta si gaîment l'histoire de la blanchisseuse, que tous les assistans éclatèrent de rire.

« Tu es un grand fou, dit le Roi.

— Sire, reprit Dufresny, je suis tout au plus un petit fou. »

Louis XIV fronça le sourcil, et Dufresny se souvint du mariage du Roi avec la Maintenon : « Avouez, Sire, ajoutait-il, que Sa Majesté mon grand-père me pardonnerait ma blanchisseuse en faveur de sa jardinière d'Anet. » Louis XIV, qui disait du prodigue Dufresny : « Je ne suis pas assez puissant pour l'enrichir, »

le pensionna encore, et les dames de la cour se piquèrent de faire blanchir leur linge chez Mme Dufresny : le mari n'en fut pas plus riche pour cela. Dernièrement un poète aussi gueux que lui disait, en manière de consolation : « Pauvreté n'est pas vice. — C'est bien pis ! » soupira Dufresny.

Dans le temps que Dufresny fut emprisonné pour avoir échangé quelques politesses avec la Dancourt, on mit au Fort-l'Evêque le jeune Pierron, qui avait injurié une comédienne. Ce François Pierron, qui depuis est mort aux Iles, était fils d'un entrepreneur des fourrages pour l'armée à Metz. Il vint à Paris, où il menait un train de prince, ayant des chevaux, des équipages, des maîtresses et des dettes. En somme, pas de plus aimable débauché. Il s'amouracha de Mlle Haran, danseuse de l'Opéra, qui avait plus de retenue que ses pareilles. Il la poursuivit de lettres et de cadeaux; elle ne tint compte de rien, et l'on pensa qu'elle l'attendait à la demande en mariage. Pierron était violent et hardi; il jura d'avoir vengeance, puisque c'était tout ce qu'il pouvait avoir. Il se plaça dès trois

heures au balcon de l'Opéra, impatient de se signaler. Ce soir-là, le duc d'Orléans vint au spectacle en loge grillée, et j'eus l'honneur de l'accompagner. A l'air dont il me parla de la demoiselle Haran, je compris qu'elle lui tenait au cœur. Celle-ci, sans doute instruite des intentions du Prince à son égard, leva la toile de notre côté, avant qu'on eût commencé. Aussitôt Pierron, qui, l'apercevant, se douta peut-être d'une intrigue, se leva de son banc avec des gestes furieux, et l'accabla des injures les plus grossières. Mlle Haran s'évanouit, et le duc d'Orléans, indigné de cette scène scandaleuse, fit arrêter Pierron, malgré sa résistance et ses invectives. La fin de son procès, intenté par ordre du Roi, fut son exil de France. Le duc d'Orléans avait pris fait et cause contre lui : certes l'inoui de l'offense le touchait vivement, mais il s'intéressait davantage à l'offensée.

Une autre aventure vint exciter en même temps la curiosité publique. Mlle Testard, fille d'un payeur de la cour des comptes, remarquable par sa beauté de dix-huit ans, non contente d'avoir un amant, s'avisa d'avoir un lutin. Son père, en-

tiché des robes noires, la destinait à l'état de religieuse, malgré sa jolie figure, son esprit et la fougue de ses penchans. Il la croyait aussi vierge que possible, et inhabile au mariage, qui, pour elle, devenait urgent. On l'avait fait sortir du couvent pour la guérir d'une maladie de langueur, et un jeune conseiller au parlement s'était chargé du régime. Il habitait la maison voisine de celle de sa maîtresse, et, de concert avec elle, il avait fait percer le mur de sa chambre, où il se rendait toutes les nuits par une porte secrète à ressort. Mlle Testard se retirait de bonne heure dans son appartement, où elle n'était pas long-temps seule. Le père s'étonnait d'entendre chaque soir, dans l'endroit où couchait sa fille, un bruit étrange et suspect. Il en parla avec ménagement à Mlle Testard, qui lui répondit de même, et finit par lui avouer qu'il venait un lutin dans sa chambre.

« Un esprit! s'écria le père, crédule comme les dévots.

— Hélas! oui, je n'osais vous le dire.

— Cet esprit ne t'a point fait de mal?

— Non pas positivement, mais il signale sa

présence en agitant mes rideaux, mon lit et mes draps.

— Voilà qui est singulier. Te parle-t-il quelquefois?

— Sans doute; il me répète avec la voix la plus douce: *Mariez-moi! Mariez-moi!*

— Cet esprit-là n'a pas le sens commun: pourtant je consulterai mes amis, et nous verrons à l'exorciser. »

Le soir même les amis sont rassemblés et aux aguets; la porte de la chambre fermée, le lutin, en lutin bien appris, recommence son sabbat, et les écoutans de crier au miracle. *Mariez-moi!* disait une voix flûtée qui n'était pas celle de M[lle] Testard. On entre, on cherche, on jette de l'eau bénite, on fait des prières, et le lutin continuait à dire: *Mariez-moi!*

« Ce fait n'est pas si rare que vous pensez, dit un esprit-fort de la compagnie; chaque fille a son bon ange qui s'occupe spécialement de ses affaires temporelles; m'est avis qu'il est de bon conseil.

—Essayez-en, » dit un autre au père branlant la tête.

La farce de l'esprit se renouvelle tous les jours; tout Paris y court; ceux-ci s'en retournent convaincus, d'autres plus incrédules que jamais. Enfin le payeur de la cour des comptes, las de résister à un esprit, consent à ne pas faire épouser un couvent à sa fille, et le conseiller prend la place du lutin, qui ne veut rien davantage. On fait mille couplets sur l'esprit de Mlle Testard.

Mon papa, pendant la nuit,
Je sens mon lit qui brandille;
Je crois que c'est un esprit,
De la façon qu'il frétille.
Mariez! mariez-moi!
Ce lutin n'en veut qu'aux filles,
Mariez-moi!
Pour dissiper mon effroi!

Je me souviens encore d'une scène assez plaisante qui eut lieu entre une grande dame et une ex-actrice de l'Opéra à la promenade du Rempart. Mme de Cursé, dont la conduite n'était pas aussi noble que le nom, avait enlevé à la Mangis les généreuses tendresses du riche banquier Hoguers, Suisse, laid, vieux et sot. Pour chagriner sa rivale, elle affichait un luxe impertinent. Mangis,

de colère, quitta l'Opéra pour s'aller jeter dans les bras du duc d'Ossonne, qui ne trouva aucune de ses fantaisies assez exorbitante. Elle commanda donc un équipage et une livrée en tout point semblables à ceux de Mme de Cursé, et s'empressa de briller comme elle à la promenade. Mme de Cursé, rouge de colère, ne lui voulut pas ceder le haut du pavé. Mlle Mangis, riant de ce grand dépit, ordonna à son cocher de ne point reculer ; les deux carrosses restèrent en présence. Alors les laquais des deux rivales, quoique portant les mêmes couleurs, se mêlèrent de l'altercation, et une rixe commença entre eux, tandis que la foule s'amassait à l'entour ; le guet s'empara des combattans; mais les carrosses ne bougèrent pas jusqu'au soir ; pendant tout ce temps les deux princesses ne cessèrent de s'accabler d'injures. La demoiselle Mangis répondit plaisamment à son adversaire qui lui disait :

« Impudente, de quel droit les laquais de la Mangis, fille de l'Opéra, sont-ils habillés de même que ceux de Mme de Cursé?

— Madame, pourquoi vous scandaliser si nos amans ont les mêmes goûts, sinon la même no-

blesse; c'est un duc qui habille mes laquais; un Suisse a soin des vôtres. »

Cette mordante épigramme fut tournée en vers; on tenta d'intéresser le Roi à cette dispute; mais il fit taire d'un regard ceux qui lui en parlaient: c'eût été dégrader la majesté royale.

Toutes ces bagatelles amusaient l'inaction du duc d'Orléans, qui consacrait aux plaisirs le temps qu'il eût donné à la cour en d'autres circonstances. Il me dit un matin:

« Dubois, j'ai rêvé toute la nuit aux délicieuses orgies qu'inventait en Espagne la belle comtesse de Sancta Maria, et bien qu'elle ne soit plus là pour y présider, je veux en ordonner une intitulée; *le jugement de Pâris.*

—Vous devenez mythologique, Monseigneur; il est vrai que nous sommes en carnaval.

— Bon, crois-tu que je veuille des déguisemens? pas le moins du monde; je te fais grand-maître des cérémonies.

— C'est le seul rôle qui me convienne à présent que je suis vieux.

—Voici mes ordres : n'épargne pas l'argent; fais peindre et décorer le Salon de Vénus, de ma-

nière qu'il représente, tant bien que mal, le lieu de la scène, une vallée du mont Ida; prépare les costumes nécessaires, selon la plus rigoureuse vérité; à savoir, une Vénus, une Minerve, une Junon, un Pâris, un Cupidon, un Faune et un Satyre.

— Quel sera mon rôle, Monseigneur?

— Pas celui de Minerve apparemment; le Satyre est ton fait; Ravannes fera le Faune; le reste me regarde. »

Son Altesse royale fit une pirouette, et me laissa épuiser mon imaginative pour cette grande cérémonie renouvelée des Grecs.

Mon ministère était de suppléer aux ordres du Prince; je dépensai beaucoup en peintures, meubles et costumes; le salon était devenu une grotte mystérieuse, tapissée de feuillage et de fleurs; des torches parfumées éclairaient une table rustique. Tout dans ce lieu respirait la volupté, et moi-même je la ressentais. Nous aurions été bien ridiculement embarrassés de nos figures si je n'avais songé à remplacer le service des valets; un tour caché par des arbustes verts nous permettait de recevoir les plats sans être vus; une porte déro-

bée conduisait aux appartemens secrets où mortel, demi-dieux et déesses avisèrent à leur toilette. L'ordonnance et les costumes de la fête avaient un caractère antique admirable que je décrirais difficilement. Quand nous fûmes réunis dans la grotte du berger Pâris, un éclat de rire unanime prouva que nous nous étions regardés.

Les trois déesses avaient chacune un air bien distinct; la dignité superbe de Junon, la beauté froide de Pallas, la grâce enivrante de Vénus, partageaient les suffrages et les désirs. J'ai oublié tout-à-fait les noms de ces déesses. Cupidon était représenté par une femme que je n'ai pu reconnaître ni aux pieds ni au mains; car son visage était masqué par un bandeau de gaze qui laissait la curiosité s'égarer en conjectures. Le duc d'Orléans était aussi beau avec le sayon du berger Pâris que sous ses habits de prince; la vue y gagnait d'autant, et ce fut à qui des trois déesses aurait la pomme d'or qui se trouva d'elle-même sur la table; car la Discorde n'était pas admise dans cet Olympe. Ravannes était un pauvre petit Faune, maigre et tousseux. Pour moi, avec ma figure sèche, mes yeux allumés, mon nez

saillant et mon menton crochu, j'étais un bon diable de Satyre.

« Comment le trouvez-vous? dit Pâris aux déesses.

—Parlant, reprirent-elles.

— C'est un Satyre tout craché, répéta le berger en jouant avec la pomme d'or, et je ne doute plus que les Satyres n'aient existé autrefois.»

Cupidon m'agaça par mille plaisanteries. Je ne restai pas muet.

Le souper fut servi par le Faune et moi; les mets arrivèrent dans des plats de vermeil; on buvait des vins de Chypre, de Tokai; je quittais souvent ma charge de serviteur pour devenir convive. Le prince Pâris ne savait en quelles mains remettre la pomme, et il lui vint une idée de la diviser en trois parts; mais les chansons en l'honneur de Vénus que nous entonnâmes, le verre en main, décidèrent son choix; Cupidon prit son arc et son carquois; deux flèches, qu'il lança comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie, fu-adressées à Vénus et au berger phrygien; la pomme d'or fut donnée; Pâris fit un geste, et la grotte merveilleuse rentra dans les ténèbres.

CHAPITRE V.

La charge de secrétaire des commandemens du duc de Berri. — Dubois solliciteur. — Longepierre. — Bruits infâmes et couplets sur la duchesse de Berri. — LaHaye, son amant. — Griefs d'un mari. — Le coup de pied au cul. — Projet d'enlèvement. — La chasse. — Mort du duc de Berri. — La cassette de la duchesse de Bourgogne. — Intrigues du duc du Maine. — Le duc de Saint-Simon. — La généalogie. — Un Saint-Simon, écuyer; *Le Bossu et Dubois*. — Portrait du duc de Saint-Simon. — Sa femme et sa fille. — Ses ambitions. — La confidence. — Le testament de Louis XIV. — Projets du duc d'Orléans. — Le testament et l'anti-testament. — Voyages de Dubois en Angleterre. — Le lit du cardinal. — Retour en France.

La charge de secrétaire des commandemens de M. le duc de Berri avait vaqué en 1709. Je n'aurais pas été fâché de l'obtenir; mais un autre mieux en cour me devança : M. Pothon acheta cette charge plus honorable que lucrative. Pothon

mourut, et je m'acharnai à lui succéder ; tous mes protecteurs s'y employèrent. Le duc d'Orléans me promit monts et merveilles, et il avait à cœur de me tenir parole. Massillon m'offrit ses services auprès de Mme de Maintenon, que j'avais cessé de voir ; il parvint à la persuader de s'intéresser à moi. La Maintenon demanda l'agrément du Roi pour me faire avoir la charge ; elle en eut cette réponse : « Au nom de Dieu, Madame, ne me parlez plus de ce coquin d'abbé : je le connais si bien, que je le crois digne seulement de la potence. » Il est possible que Mme de Maintenon ait prêté à Sa Majesté ces paroles un peu dures : elle se débarrassait par là de mes importunités, dont vingt personnes se faisaient complices. Je ne me rebutai pas, et je tentai d'être admis auprès de la vieille, espérant la gagner par quelques menues flatteries de courtisan ; elle refusa obstinément de me voir. Ce fut une mortification dont j'eus à rougir devant des valets : le mépris que la Maintenon faisait tout haut de ma personne me chagrina plus que le reste.

« Voyez, dis-je à Massillon, la Maintenon m'a traité comme un abbé crotté, et des cuistres de

valets se croient en droit de me manquer de respect.

— Le beau sujet de peine! me répondit Massillon; si vous êtes si friand de considération, montrez-vous seulement dans l'antichambre de Mme de Maintenon, informez-vous de sa santé; faites sonner bien haut le nom du duc d'Orléans, et les gens de la livrée vous regarderont comme un personnage.

— Diable! si je remettais les pieds chez cette intrigante, ce serait pour lui jeter ses vérités au visage.

— Vous n'avez donc aucune chance pour arriver à la charge en question?

— J'en ai mille, au contraire, et vous verrez que je ne l'aurai pas. »

J'imaginai d'utiliser l'empire que le duc d'Orléans avait pris de force sur le père Le Tellier, et une lettre qu'il écrivit à ce bourru de jésuite aurait eu le succès que j'en attendais, sans les préventions du Roi, qui répondit à ses pressantes sollicitations : « Mon père, je n'aime ni l'inquiétude ni les fâcheux : qu'on me laisse en repos. » Il se radoucit cependant sur un regard sévère que lui

adressa son confesseur. « Mon père, ajouta-t-il en souriant, il est mal séant que le ciel plaide la cause de l'enfer. Ce Dubois est un homme à pendre. » Je ne perdis pas tout-à-fait courage; le duc d'Orléans, malgré le mauvais renom qu'il avait à Versailles, consentit à s'y présenter en ma faveur. « Au moins, Monseigneur, lui avais-je dit à son départ, je vous prie de n'en rien faire, si vous n'êtes résolu à parler avec énergie et hardiesse. » Louis XIV ne l'écouta jusqu'au bout que pour le déconcerter, comme les autres, par un refus sec, décisif et dédaigneux. Je devinai à l'air mécontent du Prince que sa démarche n'avait pas réussi.

« Hé bien! Monseigneur, lui criai-je, les nouvelles sont-elles bonnes?....

— Aussi mauvaises que ta réputation, mon cher Dubois; ton nom seul est ton plus grand ennemi..

— Bah! Monseigneur, repris-je effrontément, ce n'est pas comme cela que les grâces s'obtiennent. Vous m'avez recommandé avec mollesse et par manière d'acquit; le Roi a pensé que vous n'étiez pas très-jaloux d'obtenir ce que vous demandiez.

— Qui t'a donné ces détails?

— Une personne bien instruite assurément. J'en conclus avec La Fontaine que mieux vaut cent ennemis qu'un imprudent ami. »

Ce petit accès de vivacité ne dura pas, et je renonçai à la place, qu'on accorda le lendemain au baron de Longepierre, qui avait été précepteur du comte de Toulouse, et l'était du duc de Chartres. Sa noblesse était son seul mérite; si toutefois c'en est un. Il savait un peu de grec et de latin, s'admirait beaucoup lui-même à défaut des autres, rimait des traductions françaises plates et verbeuses, amplifiait des tragédies antiques, et faisait un tout fort vain, fort sot et fort ennuyeux. On était tenté de s'endormir dès qu'il ouvrait la bouche. Néanmoins je ne lui enviai pas long-temps sa charge de secrétaire des commandemens du duc de Berri. Ce prince mourut assez subitement pour réveiller des soupçons sinistres qu'on n'osa plus arrêter sur le duc d'Orléans, son beau-père.

La duchesse de Berri n'avait gardé aucune retenue dans ses galanteries avec les jeunes seigneurs; la méchanceté, si assidue autour des princes, envenimait ses plus innoçentes folies.

Le scandale même était si public que je me souviens d'avoir entendu chanter, par un savetier de la rue Richelieu, ce couplet composé par un cocher de la duchesse de Berri; elle même est censée parler :

> Quel plaisir d'avoir à mon âge
> Eu tous les bergers du village !
> C'est un pur abus
> Que la constance,
> Les derniers venus
> Sont ceux qui dansent !

Sans doute sa conduite avec son père était souvent audacieusement légère, et Louis XIV en fit de graves réprimandes à ce dernier, qui aurait dû avoir autant de raison que sa fille en avait peu; mais ni l'un ni l'autre ne méritait cette horrible épigramme du petit Arouet, qui n'avoue jamais le mal qu'il fait.

> Ce n'est pas le fils, c'est le père ;
> C'est la fille et non pas la mère ;
> A cela près tout est au mieux.
> Ils ont déjà fait Etéocle,
> Et s'il vient à perdre les yeux,
> C'est le vrai sujet de Sophocle.

Voilà ce que l'on disait ouvertement, et la cabale de Sceaux encourageait, payait et répandait ces infamies. Mme de Berri ne faisait qu'en rire, et le duc d'Orléans n'y prenait pas garde.

« Veux-tu, me disait-il, que j'augmente la joie de mes ennemis en me désolant de leurs attaques? Ils ne veulent que me désespérer, et ils enragent de n'y pas réussir.

— Non, Monseigneur, répondais-je, leur but est plus perfide; ils espèrent, par ces bruits infâmes, vous aliéner l'estime et l'amour de tous.

— En ce cas, ils échoueront encore; car ceux qui me connaissent ne tomberont pas dans ces piéges grossiers; peu m'importe l'opinion de ceux qui ne me connaissent pas.

— Vous avez tort, Monseigneur; il n'est pas d'opinion que l'on doive mépriser; l'opinion publique se forme du faisceau de toutes les opinions particulières.

— Jamais un père n'ajoutera foi à ces atrocités. »

Pour ma part, que je sois père ou non, je n'y croirais pas quand bien même je l'aurais vu.

Le caprice le plus inexplicable avait part aux liaisons que nouait et rompait la duchesse de Berri avec la même facilité. Ses amans d'aujourd'hui ne ressemblaient pas à ceux de la veille; elle lorgnait de préférence des figures plus laides que belles, plus communes que nobles. Le brun succédait au blond, le sot à l'homme d'esprit, et toujours l'amour s'en allait aussi vite qu'il était venu. La seule passion qu'elle conduisit trois années environ à travers mille infidélités, a l'air encore d'un caprice. Ce fut un page du Roi qui l'inspira, non pas un page galant, mignon comme on en voit, mais un malotru, sec, long, fat, et de la plus déplaisante mine. Cet Adonis à visage pourpré se nommait La Haye; quelque fils de paysan ou d'apothicaire comme moi, et rien pour racheter cette défaveur. La Duchesse le distingua entre vingt plus jeunes, plus beaux et mieux expérimentés en amour. Elle s'alla mettre à sa merci sans qu'il fît un pas vers elle, et pourtant sa froideur ne réussit qu'à enflammer de plus belle la Princesse. Elle lui écrivait des lettres brûlantes et des vers amoureux, qu'il lisait à peine, s'il les lisait. Ce La Haye, qui avait

toute la fatuité de la sottise, disait un jour devant Ravannes :

« J'ai passé deux heures devant le miroir à me répéter que la Duchesse n'avait pas le goût si gâté.

— Je parie, lui rétorqua Ravannes, que pendant ce temps-là vous avez rougi comme à l'ordinaire. »

Mme de Berri s'occupa de sa fortune, et l'établit écuyer de son mari; elle l'attacha de plus en plus à sa personne en l'intitulant son chambellan; elle le faisait coucher dans un cabinet voisin de sa chambre, tant elle était jalouse de ce museau écarlate. De son côté, le duc de Berri avait sous la main sa chère femme de chambre : partant bon accord dans le ménage.

Le duc de Berri s'inquiétait peu que la duchesse jouît de toute la liberté d'une veuve; il lui aurait même permis le scandale, s'il n'en avait pas souffert; mais le ridicule pénètre l'écorce la plus épaisse; une raillerie a souvent plus de force que la raison. Le duc de Berri entendit un valet dire à son camarade :

« M. de Berri ne sera jamais roi.

— Pourquoi ? demanda le butor.

— Parce que sa femme a mis ordre à ce que la couronne ne puisse tenir sur sa tête. »

C'était une boutade d'antichambre qu'il ne fallait pas relever. Une autre fois La Haye, par distraction ou par insolence, n'ôta pas son chapeau en passant devant lui : « Monsieur, lui dit le Prince, qui de nous est le duc de Berri ? » Enfin, pour mettre le comble à ces griefs, il sentit une nuit quelque velléité conjugale ; mais sa femme l'accueillit avec des griffes dont il garda les marques moins long-temps que sa rancune.

C'est dans ces dispositions qu'il trouva une lettre écrite par sa femme à La Haye pour le décider à d'incroyables projets de folie. Le duc de Saint-Simon, son confident intime et son familier de tous les instans, le voyant outré contre la Duchesse, qu'il desservait de son mieux (je n'ose pas soupçonner pourquoi), lui montra d'autres lettres et des vers dont la cour s'amusait à ses dépens. Le duc de Berri, si facile à émouvoir et tournant au moindre vent, sortit brusquement de son indifférence, et jura de cloître sa femme,

comme font les pères de comédie. Plein de cette idée qu'il pensait devoir réussir, il partit pour Rambouillet, où était le Roi. La Haye l'accompagna, selon les devoirs de sa charge, et la duchesse de Berri, qui ne s'accommodait pas de l'absence de son favori, arriva presque aussitôt que lui à Rambouillet. M. de Berri avait mis bas son caractère contraint, silencieux, et timidement niais. Son plus pressé était de voir le Roi, qu'il rencontra dans les jardins avec la Maintenon. Il venait de leur conter ses griefs et de déployer les lettres accusatrices, lorsque Mme de Berri accourut en *batifolant*.

« Monsieur, disait le Roi à son petit-fils, il faut que jeunesse se passe ; madame votre femme ne se conduira pas toujours ainsi, et selon moi le plus funeste serait un éclat auquel je ne prêterais pas les mains.

— Sire, Sire, s'écriait Mme de Berri, vous qui êtes si poli, daignez gourmander M. mon époux, qui s'en va de Paris, avec toute sa maison, sans m'avertir.

— Madame, reprit le duc de Berri, qu'auriez-vous dit de cette lettre?

— Qu'elle ne vous était pas adressée sans doute, répliqua-t-elle.

— Vous mériteriez, madame...

— Mon Dieu! laissons là nos mérites, et ne songeons qu'à nous divertir. »

Le duc de Berri, suffoquant de colère, saisit le moment où la Duchesse pirouettait autour du Roi, pour lui donner brutalement un coup de pied qui l'envoya tomber dans les bras de Mme de Maintenon.

« Monsieur, cria le Roi en levant sa canne, vous êtes un indigne, et c'est moi seul que je respecte en ne vous traitant pas comme il convient.

— Berri, dit la Duchesse en pleurant, si j'étais homme vous n'auriez pas agi avec une telle lâcheté.

— Madame, reprit le Roi, il me suppliait tout-à-l'heure de vous enfermer dans un couvent; mais lui seul ira dans une prison d'État.

— Sire, répliqua le Prince, je suis confus d'un emportement si blâmable, et je vous prie de me pardonner.

— Faites cette prière à madame, ajouta le Roi

d'une voix brève, et soumettez-vous d'avance à la réparation qu'elle exigera.

— Sire, dit en souriant la Duchesse, n'est-il pas juste que j'exécute ici la loi du talion? » Sans attendre de réponse, elle effectuá des représailles, bien douces, eu égard à l'affront. « Embrassez-moi, M. de Berri, dit-elle, et cette fois ne craignez rien de mes ongles : je fais patte de velours tant que le jour dure. »

Ainsi fut plâtrée la réconciliation; mais le duc de Berri, excité par la Maintenon contre sa femme et le duc d'Orléans, se promettait sa revanche, lorsqu'il mourut, bien confessé pour toute consolation.

Mme de Berri fut avertie sous main qu'il lui ménageait des obstacles dans ses amours, et peut-être pis (car on ne sait pas jusqu'où peut aller la vengeance d'un prince). Elle était assez déterminée de son naturel pour ne rien craindre de ses entreprises contre elle; mais elle s'effraya des dangers que courait La Haye. Elle le savait d'une trempe si timide qu'elle lui cacha son plan jusqu'au dernier moment. Elle le fit venir une nuit dans sa chambre toute pleine de caisses

et de préparatifs de voyage : elle était habillée de pied en cap, et lui non.

« La Haye, lui dit-elle, dépêchez et partons.

— Il est bien question de partir, reprit-il d'un air hébété; couchez-vous plutôt.

— Nous allons en Hollande.

— Moi!

— Vous m'enlevez.

— Je vous enlève! et pourquoi faire?

— Si vous l'aimez mieux, c'est moi qui vous enlève!

— A quoi bon! s'il vous plaît?

— Je suis inquiète de notre avenir : le duc de Berri veut se venger de vous et de moi; il est sournois dans ses desseins : j'ai prévu à tout; un carrosse nous attend; dans deux jours nous serons hors de France.

— Bon Dieu! Madame, quelque chose qui arrive, je serai plus sage que vous. »

Il s'enfuit à ces mots, et se renferma dans sa chambre, de peur d'être enlevé de force : trois jours après, la duchesse de Berri ne songea plus à son voyage.

Le Prince son mari ne vivait pas plus mal avec

conde dauphine m'a toujours paru mal placé.

— Encore une fois que voulez-vous dire ?

— Que l'on est trompé dans ses tendresses comme dans ses haines, et je vous engage à ne plus tant regretter la duchesse de Bourgogne.

—Voilà un singulier langage en votre bouche.

— C'est celui de la vérité, Sire, et ces lettres vous prouveront que la mauvaise foi peut avoir de bien charmans dehors. »

Elle remit au Roi une cassette de lettres, toutes de la main de la Dauphine et renfermant la preuve de ses trahisons avec son père, le duc de Savoie. Louis XIV les lut avec une douleur muette, puis les anéantit, afin que personne autre ne pénétrât jamais dans ces tristes secrets de famille. Mme de Maintenon ne se contenta pas de si peu; elle avoua au Rói tout ce qu'elle lui avait caché jusqu'alors de la vie débordée de la Dauphine. « Hélas! s'écria Sa Majesté en pleurant, je vois bien qu'il n'est de certain ici-bas que l'amour de Dieu! » Ces révélations, loin de détruire son grand chagrin, y ajoutèrent un souverain mépris de tous les hommes.

La mort du duc de Berri faillit profiter au

duc du Maine qui en savait peut-être les causes. Il ne restait plus qu'un Dauphin de la famille royale, et si faible, si chétif, si environné de complots, qu'il ne semblait pas en état de régner. Il avait déjà été empoisonné une fois, et le contre-poison qui le sauva lui avait laissé une tache noire au côté, qui ne s'est jamais effacée. On comptait si peu sur cette jeune tête, que la cour commençait à revenir au duc d'Orléans comme à l'héritier présomptif de la couronne. Le Roi avait marié le duc de Bourbon avec Mlle de Conti, et le prince de Conti avec Mlle de Bourbon; il cherchait à renouveler ainsi sa cour moissonnée si rapidement; mais ces deux couples, encore jeunes, contrastaient tristement avec la vieillesse du monarque survivant seul à ses enfans et à ses petits-enfans. Le duc du Maine, aidé de la Maintenon et du père Le Tellier, triompha aisément de la faiblesse et de l'insouciance du Roi, qui, déjà, en 1710, avait étendu aux enfans des bâtards les prérogatives attribuées à ceux-ci, en les élevant au-dessus de tous les ducs et pairs. Cette nouveauté avait fait grandement murmurer; ce fut bien pis quand on sut les avantages que

faisait aux bâtards un testament secret du Roi. Le duc d'Orléans fût instruit d'avance par le chancelier Voisin et par le duc de Saint-Simon de l'existence de ce testament et de ce qu'il contenait.

Le duc de Saint-Simon est un courtisan délié dans la circonstance; il prend tous les tons, tous les airs, tous les masques, toutes les allures : ainsi le même jour il sera doux et colère, flatteur et brutal, franc et menteur : du reste, toujours à cheval sur la généalogie, qui fait toute sa science. En fait de péchés mortels, il ne connaît que les fausses noblesses ou, ce qui pour lui est tout un, les noblesses d'hier. Parlez-lui blason, armoirie, alliances, et vous le verrez déployer sa science en fait de dates, d'anecdotes et d'observations sur ce chapitre. C'est son bonheur, c'est sa vie : il faut le voir éplucher une généalogie, la poursuivre dans ses plus obscurs commencemens, connaître les rameaux étrangers, ce qu'il nomme le gui d'un arbre généalogique : il se dit tout haut plus noble de deux quartiers que le roi de France, et c'est merveille de l'entendre discuter les degrés de parenté entre les premières maisons. A

propos de l'objet le plus indifférent, il arbore quelque écusson en champ de gueule ou d'azur. Nomme-t-on devant lui une ville, un château, une bicoque, il a toujours en réserve un Saint-Simon d'autrefois à y placer comme une enseigne. Il s'était complètement brouillé avec Madame, non moins enragée de sa généalogie, et cela pour lui avoir prouvé que les Palatins s'étaient *encanaillés* plusieurs fois avec des filles de comtes de l'Empire. « M. de Saint-Simon, disait-elle, est jaloux de toutes les noblesses; à l'en croire il serait seul d'un sang pur et sans mélange; le petit orgueilleux ne se souvient donc pas qu'un de ses cousins était écuyer de Mme de Schomberg? » Madame aurait pu ajouter que cet écuyer avait un frère dans une fortune plus basse encore. Quant à Saint-Simon, il ne s'embourbe pas dans les explications: d'un *Le Bossu*, bourgeois et juge de Mayence, qui a épousé l'héritière de la branche aînée de sa maison, il fait d'un coup de plume un très-haut et très-puissant personnage de la maison de Bossu. Il n'est pas jusqu'à mon nom de *Dubois*, dont avec un peu de bonne volonté il ne pût faire quelque chose. Au reste, voici l'ori-

gine de la haine dont il m'honore. J'osai lui demander en plaisantant :

«Pensez-vous, M. le duc, que nos aïeux n'aient pu se trouver parens par alliance, il y a de cela mille ans?

— Impossible, monsieur, reprit-il sèchement.

— Pourquoi pas? mon nom a pu changer en route comme tant d'autres.» Il rougit et ne répondit plus. «Au reste, ajoutai-je, s'il était permis à un cardinal d'avoir des enfans légitimes, je crois que vous ne refuseriez pas d'allier nos deux maisons.

— Je consentirais à tout plutôt que de consentir à ce déshonneur.

— Peste! un déshonneur qui vaut plus de cent mille livres de rente; n'en a pas qui veut, M. le duc.»

Depuis cette discussion, il me traite avec autant de mépris qu'un écuyer de Mme de Schomberg.

Le duc de Saint-Simon n'a pas cru faire une mésalliance en épousant une fille du maréchal de Lorges, laide, et en revanche très-fière; elle se vante de ce que personne n'a formé de complot

contre sa vertu inabordable. Je le crois bien. De ses deux enfans, sa fille est monstrueusement laide et sotte ; ce qui ne l'empêche pas d'avoir une généalogie remontant à 980. Le duc a du moins une figure humaine. On remarque en lui une roideur de corps qui se retrouve dans ses manières et dans son esprit ; des yeux vifs et enfoncés ; une physionomie de marbre ; la parole brève et la voix dure. Son style, au contraire, est un modèle de prolixité, d'obscurité ; lorsqu'il écrit quelque rapport, le Régent lui dit constamment : « M. de Saint-Simon, de grâce un point.

— Tout ce que je puis faire, Monseigneur, c'est de mettre un point et virgule ou deux points.

— Vos phrases, lui dis-je un jour, ressemblent à votre généalogie, elles n'ont ni commencement ni fin. » Cependant il y a dans sa manière d'écrire d'admirables qualités, des expressions neuves et spontanées, des mots qui peignent. On sait qu'il fait des mémoires, et lui-même ne s'en cache pas ; mais on ne les connaît que par ouï dire. « C'est la vérité toute nue que je fais sortir de son puits, me disait-il un jour.

— Prenez-garde, repris-je, que la vérité ne vous

envoie à la Bastille, dont vous ne sortirez pas.

— Je ne crains rien. Ces mémoires ne seront publiés qu'après ma mort; ce sera un prodigieux tumulte.

— Parmi les généalogistes surtout. »

Saint-Simon, très-ambitieux, n'était pas encore parvenu à jouer un rôle : son ambassade en Espagne n'avait pas eu l'éclat qu'il souhaitait ; ses campagnes en Flandre ne l'avaient pas distingué comme habile capitaine. Louis XIV faisait assez peu de cas de ses talens ; il le regardait comme le premier homme à parchemins de France. Saint-Simon, qui avait été élevé avec le duc d'Orléans et le duc du Maine, restait indécis entre ces deux princes, ne sachant à la destinée duquel s'attacher. Il lui fallait beaucoup d'adresse pour aller de l'un à l'autre sans se brouiller avec tous les deux. La prééminence sur les ducs et pairs accordée aux enfans et descendans du duc du Maine lui fit prendre ce prince en aversion. Cependant, lorsque le duc d'Orléans se vit accusé calomnieusement et abandonné même de ses créatures, il fluctua plus que jamais, faisant un pas en avant, un pas en arrière. Il s'arma enfin d'une résolution tardive,

et se déclara en faveur du duc d'Orléans, dont il proclama l'innocence aux dépens du duc du Maine. Lors de la mort du duc de Berri, il hésita de nouveau, demeura neutre quelque temps, et revint, plus chaud que jamais, vers le duc d'Orléans, qu'il pressentait devoir être régent ou roi. Je gage qu'il se serait voulu du mal si le duc du Maine avait eu la Régence à la mort de Louis XIV.

Un soir Saint-Simon accourut tout essoufflé au Palais-Royal, fit éloigner tout le monde, et s'enferma seul à seul avec le duc d'Orléans, qui ne se tourmenta pas de ces grandes démonstrations de mystère, connaissant l'homme fort coutumier du fait. Cette fois le mystère n'était pas une comédie; le soir même Son Altesse royale me raconta les détails de l'entrevue. « Monseigneur, dit Saint-Simon, je vous viens apprendre une nouvelle fraîche d'aujourd'hui et qui vous surprendra fort.

—Laquelle, Monsieur, s'il vous plaît?

—Le Roi a fait un testament.

—Un testament! et d'où le tenez-vous?

—Du premier président, aux mains de qui est la clef d'une cachette faite dans le mur d'une tour

du Palais, fermée par deux portes de fer, en laquelle a été inclus le testament.....

— Des points! M. de Saint-Simon, et nous nous comprendrons mieux.

— Certainement Sa Majesté aura testé, le poignard ou le crucifix sur la gorge, car elle a dit chez Mme de Maintenon: «On m'a tourmenté pour faire mon testament: j'ai acheté le repos à ce prix; j'en connais l'impuissance et partant l'inutilité: nous pouvons tout ce que nous voulons en vie; morts, nous sommes moins que le dernier de nos sujets. Qu'a fait le testament du roi mon père après sa mort? Je le savais; mais ils l'ont voulu. On ne m'a donné ni paix ni trève qu'il ne fût fait. Or donc, Madame, il deviendra ce qu'il pourra; ce n'est plus mon affaire; il ne m'en reste que des regrets.» Le Roi a dit à peu près la même chose en le remettant à MM. de Mesmes et d'Aguesseau.

— Ceci n'annonce rien de bon: mais on ignore la teneur du testament?

— C'est un serpent prêt à changer de peau; il faudra le mettre en pièces, ayant soin que la tête ne se rejoigne pas avec la queue. Ce testament regarde M. du Maine, à qui le Roi a dit sévère-

ment : « Vous l'avez voulu, Monsieur ; mais si, quelque grand que je vous fasse et que vous soyez de mon vivant, vous n'êtes rien après moi, c'est à vous, à faire valoir si vous pouvez, ce que j'ai fait pour vous ; et Dieu vous soit en aide ! Après tout, je n'y compte pas. »

— Pas de doute que M. du Maine ne soit élevé à mon détriment....

— Au détriment de la grande noblesse de France !

— Enfin, que me conseillez-vous ?

— Si mes avis ont quelque poids, Monseigneur, je vous conseille de vous assurer des principales maisons nobles, de gagner les troupes et le parlement, et de vous tenir prêt comme si le Roi dût mourir demain.

— Son terme approche ; je le sais par l'expérience des verres d'eau !

— Loin la chimie ou la magie, Monseigneur ! nos messieurs du parlement n'entendent point raillerie sur ces matières.

— Monsieur, reposez-vous sur ma reconnaissance, qui se fera jour tôt ou tard ; en attendant, jouissez de toute mon amitié. »

Le bruit du testament se répandit bientôt dans le public avec une consternation indicible; toutes les calomnies auxquelles le duc d'Orléans avait été en butte disparurent pour faire place à l'intérêt le plus vif; l'injustice qu'on lui faisait révolta tous les cœurs: on murmura contre Louis XIV; on méprisa le duc du Maine; on s'emporta contre la Maintenon, ce mauvais génie du père Le Tellier. Le duc d'Orléans, pour s'encourager à tout entreprendre à la conservation de ses droits, se répéta souvent à lui-même, comme à ses plus intimes: « J'ai la cause de mes enfans à défendre! » Madame, qu'il instruisit de ses projets, loin de l'en détourner, l'anima contre la *vieille*, le *petit boiteux*, et le *petit pape*. C'est ainsi qu'elle intitulait la favorite, le bâtard et le confesseur.

Suivant le conseil de Saint-Simon, les *arcs-boutans* de la Constitution furent appelés à soutenir la maison d'Orléans; le cardinal de Noailles entra avec joie dans une ligue contre les cardinaux de Bissy et de Rohan; les Jansénistes firent une levée de boucliers contre les Jésuites. Ces derniers étaient mal en cour de parlement, parce

que le père Le Tellier avait exclu des grands bénéfices les enfans de magistrats; il se vengeait contre eux de certaine condamnation.... Le parlement se précipita dans la ligue de Son Altesse royale; le duc de Guiche, colonel aux gardes françaises, gagna tous les officiers de ce corps, présent à Paris; d'autres régimens furent entraînés dans la même défection. Saint-Simon fit son affaire des ducs et pairs.

Il fallut négocier et dresser un traité en formes. Des conférences furent ouvertes au Palais-Royal et à l'Archevêché. Le lieutenant de police d'Argenson, entièrement dévoué à Son Altesse, ferma les yeux sur ces assemblées secrètes et nocturnes, dont faisaient partie le cardinal de Noailles, le président de Maisons, M. d'Aguesseau, procureur général, M. Joly de Fleury, avocat général, les abbés de Fortia, Pucelles, Gaumont; les ducs de Saint-Simon et de Guiche. Lord Stanhope, qui se trouvait de passage à Paris, n'était pas sans motif admis à ces conciliabules, où chacun se rendait de nuit par quelqu'une des maisons attenantes au jardin du Palais-Royal. Il devait nous faire un allié du nouveau roi d'Angleterre,

en cas que Son Altesse royale fût forcée de recourir à la voie des armes. On connut bientôt les dispositions du testament.

Louis XIV y réglait la forme de gouvernement qu'il prétendait être suivie après sa mort : il établissait un conseil de régence, dont il nommait les membres, et devant lequel les affaires devaient se décider à la pluralité des voix ; le duc d'Orléans était déclaré chef de ce conseil, sans autre prérogative que celle de la présidence. Ce conseil était composé du duc de Bourbon, quand il aurait vingt-quatre ans accomplis ; du duc du Maine, du comte de Toulouse, du chancelier, des maréchaux de Villeroi, de Tallard, de Villars, d'Harcourt ; des quatre secrétaires d'état et du contrôleur-général. Le jeune Roi était mis sous la tutelle et garde du conseil de régence, et le duc du Maine, chef et commandant absolu de la maison du Roi, avait la charge de veiller à sa conservation. Oh ! le beau gardien ! Enfin, le duc de Villeroi était nommé gouverneur du Prince ; le père Le Tellier, son confesseur, et Fleury, son précepteur.

L'anti-testament, qui fut dressé au Palais-

Royal, comprenait mieux nos intérêts. Il fut convenu, après ample délibération, que le duc d'Orléans serait déclaré régent du royaume, et que la personne du Roi lui serait confiée avec le commandement général des troupes et la distribution de toutes les grâces. Cette clause fut imaginée à mon avantage. Nous décidâmes que le cardinal de Noailles serait chef du conseil de conscience; que le président de Maisons, et, à son défaut, M. d'Aguesseau, aurait la charge de chancelier; que M. Joli de Fleury succèderait à M. d'Aguesseau en sa charge de procureur général; que les abbés Fortia, Pucelles, Gaumont seraient employés honorablement et lucrativement; qu'en toutes choses le parlement serait écouté, consulté et rétabli dans ses anciens priviléges; enfin nos Jansénistes demandèrent que le père Le Tellier et ses âmes damnées, le père Doucin et Germon, fussent chassés ignominieusement et exilés; qu'il ne fût plus parlé de la Constitution, et que Port-Royal fût réédifié. On accorda tout, quitte à tout refuser en temps et lieu. Je me gardai bien de me réserver une petite part dans la régence: j'en voulais une grande, que je n'ai pas lâchée, Dieu

merci ! Les autres, pour la plupart, ont dû se contenter de promesses.

Stanhope retournait à Londres. Le duc d'Orléans, qui me savait négociateur d'instinct, me donna ordre de l'accompagner avec une mission secrète auprès du roi Georges Ier. Le duc du Maine était si assuré de l'effet du testament, qu'il s'endormait dans sa confiance, et ne voulait pas croire les avis qu'on lui faisait passer. Cependant, comme bien des yeux étaient ouverts sur la conduite du duc d'Orléans et de ses agens, j'eus la prudence de déguiser mon voyage, dont quelqu'un avertit le Roi.

« Bon! dit-il, l'abbé va voir ses amis d'Angleterre.

— Ses amis ne sont pas les vôtres, Sire, » reprit Tallard, qui avait toujours à cœur notre ambassade.

J'avais pourtant dépisté les soupçons en prenant la route d'Orléans, où j'arrivai à minuit chez le chevalier de Longueville, gentilhomme du duc d'Orléans; il me reçut avec distinction, et me donna ce qu'un voyageur fatigué préfère à tout, bon souper et bon lit. Je me levai avant

le jour, et je remerciai Longueville de son hospitalité.

« J'aime ta maison, lui dis-je, parce qu'on y fait de beaux rêves : moi, qui te parle, je me suis vu cardinal en songe.

— Ne t'endors pas là-dessus, l'abbé, » me cria-t-il pendant que je montais en voiture.

Mon séjour en Angleterre fut court et mystérieux : je vins à bout de servir mon maître mieux que je n'espérais. Le roi Georges m'accueillit favorablement, et comme plénipotentiaire du Régent. Je ne veux pas répéter ici ce que je dis de cette négociation dans mon Journal (1), où j'ai réuni les pièces et les lettres. Enfin, dans ce voyage, je touchai pour la dernière fois la pension que je devais à la munificence anglaise. Je cessai depuis toute relation particulière avec ce gouvernement. Mais j'avoue que tant qu'a régné Louis XIV, ou plutôt la Maintenon, j'ai regardé cet argent comme de

(1) Il semble, d'après ce passage et plusieurs autres, que Dubois avait écrit des Mémoires politiques, dont personne ne paraît avoir eu connaissance. C'est encore une restitution qu'on nous fera tôt ou tard. (*Note de l'Editeur.*)

bonne prise. Foin des scrupules ! Le secret de mon retour en France ne fut pas éventé, et lorsque je descendis au Palais-Royal, je rencontrai Maréchal, pâle, égaré, qui me dit tout bas cria en hochant la tête : « Le Roi est perdu ! »

CHAPITRE VI.

État désespérant du Roi. — Ses pressentimens. — Le comte de Stairs. — Le verre d'eau. — Pari de douze cents guinées. — Les cartes. — L'ambassadeur de Perse Mehemed Riga Beyg. — Audience du Roi. — Mme d'Epinay. — La caisse. — Les prières de Dubois. — Situation de la cour pendant la maladie du Roi. — Fagon et le duc du Maine. — La gangrène. — Encore la centurie. — Entrevue du Roi et du duc d'Orléans. — Le scapulaire. — Le masque de fer. — L'élixir. — Le *De Profundis*. — Derniers momens de Louis XIV. — Sa mort.

Malgré le sinistre pronostic de Maréchal, rien encore ne transpirait de l'état désespérant du Roi. Cependant sa tristesse semblait un pressentiment de sa fin prochaine, et l'on voyait, à l'air de Fagon, que la médecine, n'ayant plus rien à faire auprès de Louis XIV, pouvait déjà se dispenser de le flatter d'une vaine espérance. Ce vieux coquin, qui se faisait honneur d'être le

premier valet de Mme de Maintenon, semblait payé pour tuer Louis XIV. Il fallait le voir, courbé sur sa canne, présider, avec son sourire moqueur, aux frictions sudorifiques données à l'auguste malade. Des bains et des saignées achevaient l'œuvre. Un vieillard dut succomber à ce régime, qu'un jeune homme n'aurait pas supporté impunément. Le père Le Tellier n'épargnait pas davantage la pauvre âme du Roi, mise depuis si long-temps au régime des messes et des actes de contrition. La Maintenon semblait douloureusement affectée, non qu'elle regrettât beaucoup Louis XIV ; mais c'était le Roi, et avec lui que ne perdait-elle pas ?

Le mois d'août commençait, et le Roi n'allait pas mieux. Il ne s'aveuglait pas sur son état ; car il avait dit à Villeroi, qui lui parlait de ses projets pour la nouvelle année :

« Monsieur, adressez-vous à mon successeur.

— Sire, quittez ces sombres idées, répondit le maréchal.

— Ce n'est pas ce qui m'afflige ; mais je tremble de penser à ce qui arrivera après moi. »

La cour était dans une attente silencieuse des

événemens : plus de fêtes magnifiques à Versailles, mais de vieilles figures, sévères, soucieuses et glacées. On s'abordait en se demandant l'heure de la messe, du sermon, de la procession ; on s'occupait aussi de la Constitution : personne ne songeait au danger que courait la vie de Louis XIV.

Le duc d'Orléans invita le comte de Stairs, ambassadeur d'Angleterre, à ses petits soupers du Palais-Royal. Il me présenta comme son confident intime à cet ambassadeur, qui depuis lors est resté mon ami, malgré la différence de nation. Le comte de Stairs, commandant général des troupes écossaises, avait été envoyé comme ambassadeur en France par le roi Georges Ier. C'est un homme d'Etat, un homme d'esprit, et qui n'est déplacé nulle part ; il réussit à tout ce qu'il entreprend. Il a mérité sa réputation dans les armes, et le célèbre ingénieur hollandais Cohorn fut son premier maître. Sa physionomie douce est peu caractérisée. Je lui crois tout juste la franchise écossaise, c'est-à-dire celle de ne jamais dissimuler mal à propos. Il fait une belle figure à la table d'un prince ; son abandon est gracieux, son entretien varié et son tact exquis. Les An-

glais estiment surtout son éloquence, je dirai plutôt son aisance à parler. Il doit à ce talent naturel de s'être tiré à son honneur de plusieurs pas difficiles. Il est de plus habile diplomate; mais de meilleur convive, je n'en sais pas. Stanhope l'avait déjà mis sur mon chapitre, et il me trouva encore au-dessus du bien et du mal qu'on lui avait dit de moi. Nous nous entretînmes longuement de l'Angleterre, lui en français, moi en anglais. Je lui fis les honneurs de son pays. Les femmes se retirèrent au dessert, et, retardant l'instant de les suivre, nous continuâmes la conversation plus confidentiellement. Les intentions du duc d'Orléans contre le testament du Roi lui furent révélées, ainsi que ma mission à Londres. Il entra chaudement dans tous nos plans.

« Milord, lui dis-je légèrement, lord Stanhope m'a vanté votre science à lire dans l'avenir : vous plairait-il de nous en donner un échantillon?

— Quoi! Milord, interrompit le Prince, vous êtes des nôtres?

— Je suis flatté, Monseigneur, reprit-il, d'avoir quelque rapport avec vous. Nous avons dans notre Ecosse des devins qui savent toujours la

veille ce qui doit arriver le lendemain (1). Je ne suis pas très-écossais en cela; mais, à vrai dire, je ne me trompe jamais à l'épreuve du verre d'eau.

— Sauriez-vous, répliquai-je, nous apprendre au juste quand le Roi mourra ? »

Sans répondre, il remplit d'eau le plus grand verre qu'il trouva aux armes de la maison d'Orléans, et, l'élevant entre la lumière et lui, il s'écria d'un air prophétique :

« Sa Majesté ne passera pas le mois de septembre.

— Vous avez raison, ajouta froidement Son Altesse.

— Comment, Monseigneur ! m'écriai-je à mon tour, me voilà seul à parier contre Monsieur?

— Parier ! continua lord Stairs. Bien volontiers : tout ce qu'il vous plaira.

— Deux cents guinées.

—Vous perdrez infailliblement, dit le Prince en m'arrêtant. Mes expériences ont amené le même résultat, et certainement le Roi n'a pas quinze jours à vivre.

(1) Lord Stairs voulait sans doute parler de la *seconde vue* des devins d'Ecosse. (*Note des Editeurs.*)

— N'importe, repartis-je, le pari tient; il est singulier de jouer sur la vie d'un roi de France.

— Je dirai plus, ajouta le comte de Stairs en examinant de nouveau son verre; j'affirme que dans un mois, à pareil jour, Sa Majesté ne sera plus. » Nous étions au 3 août.

« Puisque vous êtes en train de faire le sorcier, dis-je en riant, instruisez-moi de l'époque de ma mort, afin que je me précautionne de quelque absolution.

— Çà, l'abbé, tu as tort de t'inquiéter de ces sortes de choses, répondit le Prince en hochant la tête; tu vas t'imposer un supplice quotidien tout le reste de ta vie. Crois-moi, une fois instruit de ce qu'il vaut mieux ignorer, tu n'en mourras ni plus tôt ni plus tard. »

Le comte de Stairs avait demandé des cartes, qu'il tirait au hasard sans se mettre en peine de combattre mon incrédulité avec des paroles. Quand il eut bien interrogé son démon familier, il me fit part de ma destinée en ces termes :

« Vous mourrez cardinal et ministre.

— S'il en est ainsi, reprit le duc d'Orléans, il court risque de ne jamais mourir.

— Mais, répliquai-je, sans paraître surpris de la prédiction, combien me donnez-vous à vivre?

— Un an de moins qu'à Son Altesse Royale, » dit-il en comptant sur ses doigts.

Un coup-d'œil du Prince arrêta mes questions indiscrètes, et nous nous contentâmes du pari de deux cents guinées. La manière dont je l'ai perdu me fait souvent appréhender la fin de la prophétie qui me regarde. Me voilà cardinal et ministre : il ne me reste plus qu'à mourir une année avant mon élève : quel est le mieux partagé de nous deux?

On savait que le 4 d'août le Roi devait recevoir en audience publique l'ambassadeur de Perse, Méhemet-Riga-Beyg, qui résidait à Paris depuis quelques mois. Je ne l'avais vu qu'en passant à l'Opéra, et j'étais curieux de juger par moi-même si, comme on le disait, ce faux ambassadeur était un piége tendu par Ponchartrain à l'orgueil du Roi. Sans doute il ne craignait pas qu'on allât s'en assurer à Ispahan. Mais d'après ma conviction et des notes du ministère des affaires étrangères, je répondrai que Méhemet

était réellement plus Persan que vous et moi; du reste, aventurier de son état, et jouant l'ambassade à son profit. Toute la cour a été dupe comme le Roi, qui a, je crois, fait frapper une médaille pour conserver le souvenir de l'hommage que lui rendait le roi de Perse. La curiosité fut chez moi plus forte que l'ordre du Roi, et je me hasardai à reparaître à Versailles avec la suite du duc d'Orléans. Cette imprudence me pouvait coûter cher, et j'avoue que Son Altesse s'y était opposée.

Le jour de l'audience Versailles semblait être dans son ancienne splendeur; les jardins et les appartemens étaient remplis d'un bruit de gens qui allaient et venaient; la jeune et la vieille cour étalaient un luxe extraordinaire, et les dames manifestaient des intentions coquettes contre le cœur de l'ambassadeur, qui devait s'embarquer au Havre le mois suivant, après avoir dépensé tout ce qu'il avait apporté, et de plus dix mille louis que lui donna le roi de France. Sa Majesté était assise sur un trône au fond de la grande galerie. L'éclat des pierreries de la couronne dont son habit était couvert faisait ressortir l'air souffrant

et la pâleur de ses traits. Méhemet était grand et bel homme, parlant peu, et souriant toujours au Roi comme aux moindres domestiques. Sa peau légèrement cuivrée, ses grands yeux noirs, ses cheveux et sa barbe d'un noir luisant, ses formes athlétiques et pourtant élégantes, attiraient les regards empressés des plus orgueilleuses duchesses. Il s'avança assez gauchement vers l'estrade, suivi de son interprète, et baisa le plancher, selon l'usage de sa nation. Le Roi le pria de se relever en disant : « On ne se met à genoux que devant Dieu. » L'interprète répondit, au nom de l'ambassadeur, que les rois étaient les fils de Dieu, et que Sa Majesté était son image la plus parfaite. Je me doutai à ces flatteries que le pauvre ambassadeur venait demander de l'argent pour retourner en Perse. Il n'y manqua pas, et n'essuya point de refus. Le père Le Tellier saisit l'occasion de signaler son zèle :

« Méhemet-Riga-Beyd, dit-il hardiment, il serait agréable à Dieu et à Sa Majesté que vous vous fissiez chrétien.

— Non, répondit l'ambassadeur, à qui l'in-

terprète soumit cette demande incongrue, Dieu seul est Dieu, et Mahomet est son prophète.

— Il n'entend rien à la Constitution, » murmura Mme de Maintenon.

Le confesseur, se penchant à l'oreille du Roi, lui parla bas et vivement.

« Méhemet, dit Louis XIV d'un visage sévère, savez-vous de quoi l'on vous accuse ?

— Sublime Sophi, fit-il répondre, si je suis coupable, je consens à recevoir cent coups de bâton sur la plante des pieds.

— On m'assure, reprit le Roi, que vous avez fait abjurer le christianisme à une femme mariée pour la conduire en Perse.

— Maître, fermez votre cœur et vos oreilles aux serpens du mensonge, et servez-moi de bouclier contre mes ennemis.

— Cependant pour faire taire ces bruits qui m'affligent, je vous défends d'emmener avec vous aucun de mes sujets ou sujettes, de gré ou de force.

— Vos désirs sont le gouvernail de ma conduite. »

J'aurais mauvaise grâce à imiter le langage

fleuri et symbolique de l'ambassadeur, dont les faussetés se déguisaient sous de brillans dehors. Le fait de l'apostasie n'était pas, comme je l'ai pensé d'abord, un artifice du père Le Tellier. J'ai connu particulièrement cette Mme d'Epinay, qui s'en est allée au sérail mourir en Perse. C'était une fille naturelle du petit abbé de Grancey; coquine comme sa mère, et plus délibérée que son père. Je l'avais mariée plus honnêtement qu'elle ne méritait, et M. l'ambassadeur, séduit par son embonpoint naturel, l'augmenta encore. Elle est accouchée d'un demi-Persan. Méhemet, avec ses airs de lourdaud, avait l'esprit de son fait. Il éluda fort ingénieusement l'ordre du Roi qui lui avait défendu de partir avec aucun compagnon de voyage. Il fit emballer Mme d'Epinay dans une caisse percée de trous, et quand on voulut visiter cette caisse, il pria de n'y pas toucher, attendu qu'elle renfermait des livres sacrés, écrits par Mahomet lui-même, et qui seraient profanés par le souffle d'un chrétien. On n'eut garde de le chagriner dans sa religion, et la femme grosse put ainsi sortir de France. On m'a dit qu'elle est devenue sultane favorite du

sophi, après que Méhemet se fut étranglé, de crainte de l'être à son retour en Perse.

L'audience terminée, Louis XIV vint à passer dans l'endroit où j'étais; il ne parut pas aise de me voir.

« Sire, lui dis-je, j'ai prié Dieu pour la conservation de votre précieuse santé.

— Gardez-vous-en bien, M. l'abbé, reprit-il, les prières d'un impie portent malheur, et je craindrais l'effet des vôtres.

— Sire, on m'a calomnié auprès de Votre Majesté; cela seul m'a pu donner l'audace de me présenter ici sans votre permission.

— Notre Seigneur Jésus-Christ pardonna sur la croix à ses bourreaux; je vous pardonne aussi, monsieur, et vous souhaite la vie éternelle. M. d'Orléans, ajouta-t-il en se tournant du côté de ce prince, je vous plains d'avoir cet homme à votre service. »

A ces mots, prononcés durement, il se traîna dans ses appartemens, où il perdit connaissance. On le mit au lit avec la fièvre, et j'augurai dès lors que j'avais perdu le pari. Quant aux prières, je laissai à d'autres le soin d'y penser.

J'avais remis le pied à Versailles avec la secrète résolution de m'y maintenir, et pendant la maladie du Roi j'y fis de fréquentes apparitions pour tenir le Prince au courant de ce qui se passait. A mesure que le moment fatal approchait, il y avait d'étranges diversions parmi les courtisans; les uns se ralliaient au duc du Maine et au testament; les autres s'attachaient au duc d'Orléans; quelques-uns au père Le Tellier, qui ne se croyait pas si près d'une disgrâce. La duchesse du Maine était venue coucher dans le château de Versailles; le duc d'Orléans tenait sa cour au Palais-Royal, car la foule se portait vers lui de préférence; la Maintenon, à tout événement, déménageait à Saint-Cyr; je m'allais placer en observation au haut du grand escalier, et je prêtais l'oreille à ce qui se disait pour et contre; les valets politiquaient comme d'autres plus grands seigneurs; la livrée s'inquiétait de savoir qui serait roi. On semait des craintes sur la santé du Dauphin, qui ne s'en portait pas plus mal; des doutes sur l'existence du testament; des soupçons sur les causes de la maladie du Roi, et les espérances les plus contradictoires.

Enfin, chacun écoutait, passait, disait son mot, pleurait, riait, selon son intérêt et son degré d'attachement pour le Roi. L'aspect de Paris, au contraire, n'était pas changé, et si l'on ne souhaitait pas la mort de Louis XIV, on ne la redoutait pas. Un règne de soixante-douze ans est un peu long pour des Français!

Un jour qu'assis dans un coin retiré des jardins je méditais ce que j'avais à gagner à cette mort inévitable, je vis s'acheminer de mon côté le duc du Maine et le vieux béquillard de Fagon. Je ne soufflai ni ne bougeai.

« Cela sera-t-il long? demandait le duc du Maine.

— Un mois au plus, reprenait Fagon.

— Vous ne pensez pas qu'il en réchappe?

— A moins d'un miracle, et si vous y croyez, je n'y crois guère; la gangrène est déjà aux jambes.

— Êtes-vous sûr que ce soit la gangrène? interrompit le boiteux.

— Il faudrait pour le sauver en faire un cul-de-jatte comme Scarron.

— Mme de Maintenon ne s'en arrangerait pas. »

Ils s'éloignèrent en continuant leurs indécentes

plaisanteries. Ce n'étaient que deux ingrats de plus.

Le 26, une gangrène mortelle, comme l'avait prévu Fagon, se déclara en même temps aux deux jambes; ce jour-là les plus courtisans se montrèrent au Palais-Royal. Le Roi ignorait que ce fût la gangrène; Maréchal, son chirurgien d'affection, le lui dit, et le résigna à des incisions profondes et douloureuses. Maréchal s'aperçut de l'inutilité de ce martyre, et s'arrêta les yeux pleins de larmes.

« Qu'avez-vous? demanda le Roi; je n'aime pas qu'on se cache de moi pour pleurer. Le mal est sans remède, je le vois; à quoi bon ces souffrances? Qu'on me laisse mourir en repos. Combien de jours pensez-vous que j'aie encore à vivre?

— Jusqu'à mercredi prochain, Sire, dit Maréchal, qui ne put cacher plus long-temps au Roi la vérité.

— Hé bien! donc, je vais me tenir prêt pour mercredi. De ce moment je ne suis plus roi. »

Ces détails, répétés aussitôt, m'arrivèrent de tous côtés; je les portai au duc d'Orléans, qui me

demanda d'un air distrait comment j'expliquais ce vers :

Quand par Ormus viendront gens de passage.

— Il est tout expliqué, et ainsi du reste, répondis-je.

— Ces *gens de passage* me semblent désigner l'ambassadeur de Perse qui, en effet, vient d'Ormus.

— Cela est clair autant que possible. »

On vint avertir Son Altesse Royale que le Roi la faisait appeler. C'était pour la seconde fois : la première entrevue s'était passée froidement de part et d'autre : Louis XIV, forcé de parler du testament, avait dit en l'air au duc d'Orléans qu'il y était traité selon les droits de sa naissance. Ils se séparèrent avec cette continence de paroles, qui prouve un mutuel embarras. Cette seconde entrevue, que je rapporte fidèlement telle que me l'a contée le Prince, n'est pas d'un médiocre intérêt.

Le duc d'Orléans trouva le Roi seul, demi-couché et rangeant des papiers dans un coffre : Mme de Maintenon même était absente.

« Sire, dit le Prince, Votre Majesté se trouve-t-elle mieux ?

—Je vais paraître devant Dieu; c'est pourquoi je vous ai fait appeler.

– Sire.....

– Prenez un siége et écoutez-moi. Quand j'étais roi, j'ai eu le malheur de vous soupçonner de plusieurs crimes inouis....

– Si vous avez pu douter de mon innocence, Sire, que ne me faisiez-vous juger!

– Le temps et des avis tardifs sont venus m'éclairer; je vous sais innocent, et vous prie, par les mérites du divin Sauveur, d'excuser ma déplorable erreur....

– Sire, je suis trop heureux, puisque justice m'est rendue.

– Les véritables coupables en porteront la peine en cette vie ou dans l'autre. Je suis fâché d'avoir fait un testament que je ne récrirais pas à cette heure; mais il en arrivera de ce testament comme de celui de mon très-honoré père.

– Sire, oserai-je m'enquérir de ses dispositions?

– Je vous dis qu'elles ne seront point exécu-

tées; ainsi ne vous en chagrinez pas. Vous seul serez régent de France, et je vous recommande le petit Dauphin devant Dieu et devant les hommes.»

A un geste que fit le Roi, sa chemise s'ouvrit sur la poitrine, et le duc d'Orléans aperçut un scapulaire.

« Je le porte, dit le Roi, pour l'amour d'eux; ils m'ont dit que ce simple signe écartait le tentateur et calmait les douleurs du corps: en effet, je me sens tranquille; avant-hier M. le cardinal de Rohan m'a porté la communion et l'extrême-onction; cela donne du courage; Mme de Montespan avait grand tort de craindre la mort; mais, surtout, ne parlez pas du scapulaire des jésuites.

— Sire, les jésuites ont fait bien du mal à votre royaume.

— Le père Le Tellier a trop de zèle; je le lui ai bien dit à propos de la bulle; faites en sorte qu'il ne soit pas confesseur du Roi.

— Sire, j'obéirai en tout point.

— Êtes-vous dans l'idée d'employer un de vos domestiques, l'abbé Dubois, le plus pervers des hommes?

— Je n'en ferai que ce que vous voudrez;

cependant ce Dubois est d'une habileté qu'on peut rendre utile.

— Réformez d'abord ses mœurs et envoyez-le alors à l'étranger, dans une négociation où il faille de l'intrigue et de l'adresse. Je vous conseille de tout sacrifier au maintien de la paix d'Utrecht.

— Je suivrai, Sire, les erremens que vous m'avez tracés.

— Aimez le duc du Maine et le comte de Toulouse comme vos frères; ayez des égards pour tous les princes : votre folle Mme de Berri serait sage d'entrer dans un monastère; non pas chez les Carmélites, ce sont des pestes que vous ferez bien de chasser; conservez pour Mme de Maintenon le respect que vous me portiez quand j'étais roi : elle perdra plus que vous ne pensez en me perdant.

— Sire, tout espoir n'est pas éteint, la main de Dieu peut ce que ne peuvent les hommes; vous vivrez encore.

— J'ai un mal que rien ne saurait guérir, la vieillesse. Il me resterait à vous confier un secret que trois personnes connaissent seules après Dieu :

je vais le déposer dans votre sein, afin que, s'il arrivait à la connaissance d'un être vivant, vous lui fermiez la bouche à jamais.

— Sire, vous me parlez du masque de fer !....

— Oui, mon fils, c'est là le plus grand de mes péchés! J'ai abusé de mon pouvoir de roi pour affliger un homme, peut-être innocent! d'une torture de quarante années.

— Cette homme, Sire ?...

— La jalousie, un perfide flatteur m'aveuglèrent : je crus la Reine coupable; la Reine, cet ange sur la terre, qui me payait de mes injustices par des vertus.... M. d'Orléans, ne répétez jamais cela...

— Sire, ne me dites pas....

— Il le faut : un secret partagé entre trois n'est plus un secret, et il importe assez à l'honneur de votre famille pour que vous le fassiez respecter.

— Ces trois personnes, Sire ?

— Mme de Maintenon, Lauzun et le père Le Tellier. Je l'avais fait juger, condamner; il était destiné à une prison perpétuelle. La Reine parvint à le mettre en liberté; il s'enfuit, mais pas

assez vite pour échapper à ma vengeance. Je voulais son sang ; on m'encourageait à le répandre. La Reine pria tant, que je lui accordai la vie. Un masque de fer, qui ne le quittait pas, cachait cette victime infortunée ! Fouquet passait pour mort....

— Fouquet, Sire !...

— Il mourut enfin à la Bastille en 1706 ; sa mort ne m'a pas soulagé. »

Louis XIV versa des torrens de larmes ; mais tous les efforts que fit le duc d'Orléans pour en savoir davantage demeurèrent inutiles ; Louis XIV répondit à tout par ce refus : « Monsieur, j'offenserais Dieu en vous en disant davantage. Il suffit que vous connaissiez le vrai nom de l'homme pour faire taire quiconque divulguerait ce secret d'État. » Le duc d'Orléans ne m'aurait jamais confié ces aveux faits au lit de mort, si le hasard ne m'eût pas rendu maître du même secret. Je n'en suis pas encore là de mes Mémoires. Enfin je ne doute pas que Son Altesse royale, dans ses derniers entretiens avec le Roi, n'ait été initié à une foule de mystères aussi ténébreux que celui du masque de fer.

L'espoir d'une rapide fortune allécha quelques charlatans qui se présentèrent pour sauver le Roi, déjà presque à l'agonie. Le premier était une vieille figure d'ermite avec des sandales, une longue barbe et un air à faire peur aux gens dans les bois. Il prétendit arriver de la Terre-Sainte exprès pour faire un miracle; il s'obstinait à ne vouloir déclarer ses moyens de guérison qu'en présence du Roi. Tout son pouvoir, disait-il, était dans une fiole contenant deux gouttes de sang recueillies sous la croix du Sauveur. Il ne montrait à personne sa précieuse relique, dont il devait faire usage après l'imposition des mains. Il fut envoyé à Fagon, qui ne croyait pas plus aux reliques qu'aux miracles.

« Certainement, mon père, dit-il à l'anachorète, il vous sera permis de faire l'épreuve que vous désirez; mais auparavant permettez que je constate que votre fiole n'est pas empoisonnée...

— Seigneur Dieu! quelle idée! Je vous jure qu'à moins que le moribond ne soit en péché mortel....

— Je vous crois; mais encore une fois, prêtez-moi votre remède... »

L'homme de Dieu, se promettant de mettre sa ruse à profit, remit aux mains de Fagon sa bouteille cachetée et ficelée aux armes de saint Pierre. « Diable! dit le médecin, voilà un sang terriblement noir!

— N'oubliez pas que ce divin sang est dans ce flacon depuis seize siècles?

— Le flacon sans doute n'est pas aussi vieux, car il ressemble à une burette d'église. » Fagon, avec un sang-froid moqueur, cassa la fiole, aux cris du faux ermite. « Mon père, lui dit-il en ramassant les morceaux, ceci n'est pas du sang de Dieu, mais d'écritoire. » C'était en effet de l'encre desséchée. Le père Le Tellier s'indigna le premier de cette innocente supercherie, et le faiseur de Saint Gréal (1) passa deux ans dans les prisons de Saint-Pierre-en-Scize.

Un autre empirique s'intitulant docteur allemand de la faculté de Leipsick, un peu chimiste, et qui avait opéré avec le duc d'Orléans, s'en vint recommandé par Madame. On l'envoya de Mme de

(1) C'est un mot bien connu des lecteurs de romans de chevalerie; on donnait autrefois ce nom aux reliques du sang de Jésus-Christ. (*Note de l'Editeur.*)

Maintenon au père Le Tellier, puis à Fagon, puis au cardinal de Rohan et à Maréchal. Il n'avait reçu partout que des injures et des rebuffades. L'un l'avait traité de vendeur d'orviétan, l'autre de sorcier; celui-ci de fou, celui-là de voleur. Maréchal, quoique persuadé que le Roi n'avait plus qu'un jour à vivre, demanda à cet Allemand ce qu'il espérait. « Je possède deux élixirs, répondit celui-ci. Le premier donnera de l'appétit au Roi, qui depuis une semaine n'a pris aucune nourriture; le second ralentira les progrès de la gangrène et l'arrêtera peut-être tout-à-fait.

— Je n'ai aucune foi en ce que vous ferez, reprit Maréchal; mais il n'y a point de risque à tout tenter. »

Le Roi consentit à essayer le premier élixir, dont l'effet parut merveilleux. L'appétit lui revint, et il mangea comme s'il eût été en bonne santé. On alla jusqu'à le croire hors de danger, et la tristesse du duc du Maine semblait confirmer cette nouvelle. « Attendons à demain! » dit Maréchal avec un signe de doute. Cependant le bruit de ce mieux momentané s'accréditait tellement, que les poètes suivant la cour rimèrent

des actions de grâces, et que la cour retourna en hâte au château. Le duc d'Orléans, qui s'était vu obsédé de visites et de félicitations prématurées, se trouva presque seul ce jour-là et le jour suivant; cet abandon le blessa, et il promit de s'en souvenir. « Si le Roi mange encore une fois, lui dis-je, vous serez abandonné sans retour. Mme de Maintenon, qui s'était déjà retirée à Saint-Cyr, est revenue de même que l'espérance; et Massillon m'a dit avec beaucoup d'humeur : «Quelle magnifique oraison funèbre je perds-là! — Nous perdons bien plus que vous, » lui ai-je répondu.

Le lendemain, quand l'Allemand parut avec son élixir pour la gangrène, on lui ferma la porte au nez avec mille injures et autant de menaces. Le Roi, après une nuit fort agitée, avait envoyé chercher sa famille, qui accourut toute en larmes à son chevet. Les princes et Princesses étaient tous rassemblés, à l'exception de Mlle la douairière de Conti, de Madame la Princesse, et de Mme de Vendôme, qui se faisaient malades pour ne point paraître aux derniers momens de Louis XIV. Mme de Maintenon remuait bruyamment un chapelet à gros grains. Le Roi avait donné ses instruc-

tions au Dauphin et au duc d'Orléans : il aperçut le duc du Maine se tenant à l'écart et riant sous cape. « Celui à qui est commise la garde du jeune Roi, dit-il d'une voix grave, devra compte de sa charge aux hommes et à Dieu ! Je vous prie de veiller tous sur cet enfant orphelin ; » et ses yeux se mouillèrent : « Ma fille, dit-il à la duchesse d'Orléans, n'abusez pas de votre position pour chagriner vos sœurs, qui ont besoin d'un appui après ma mort.

— Madame, reprit-il en s'adressant à la duchesse du Maine, soyez soumise à votre mari, qui a besoin plus que tout de bons et loyaux conseils. »

En ce moment, Madame et la Maintenon se querellaient des yeux, comme prêtes à se mordre ; Louis XIV, continuant ses avis à ses bâtardes, leur dit :

« Mesdames, je vous recommande surtout d'être unies.

— Oui, Sire, je vous obéirai, reprit Madame, s'imaginant que l'allocution était pour elle et la Maintenon.

— Madame, répliqua le Roi, vous croyez que

je dis cela à vous; non, non, je vous sais raisonnable; c'est à ces princesses que je parle, et qui ne le sont pas tant que vous.

— Ah! Sire, s'écria Madame, épargnez-moi!

— Dieu a pardonné, continua-t-il, et le père Le Tellier, à qui je me suis confessé, m'a donné deux fois l'absolution; je suis bien sûr au moins que vous ne m'oublierez pas, vous, Madame, car lorsque j'étais roi, je vous aimais tendrement, et vous avez autant de vertus que les autres de vices.

— Madame, interrompit la Maintenon, rouge et boursoufflée de colère, allez-vous-en, le Roi s'attendrit trop avec vous; allez-vous-en; cette émotion lui ferait du mal. »

Elle l'entraîna dehors et lui dit en pâtelinant :

« Ne croyez pas, Madame, que ce soit moi qui vous aie desservie auprès du Roi.

— Madame, répondit-elle en sanglotant, il n'est plus question de cela! » Et elle s'en alla si brusquement qu'elle tomba sur Fagon, qui sortait de l'appartement.

« Eh! eh! Madame, dit ce méchant homme, ne m'envoyez pas en terre.

— Que se passe-t-il là-dedans? demanda-t-elle.

— On y meurt! » Et le voilà parti!

Le 1er septembre, la gangrène ayant gagné le cœur, l'agonie du Roi commença par d'horribles douleurs.

« Il me semble, disait-il, qu'il s'opère en moi une grande révolution.

— Sire, répondit Fagon, cette crise sera peut-être heureuse.

— Non, mes nerfs se contractent et se retirent. C'est aujourd'hui mercredi, M. Maréchal?

— Oui, Sire.

— Mon père, dit Louis XIV, un *De Profundis*, s'il vous plaît. »

Le confesseur s'agenouilla devant le lit, et tout le monde en fit autant; le Roi, les mains jointes, s'unit à eux de bouche et de pensée. Tout-à-coup on entendit de violens éclats de rire dont l'assistance fut indignée au point de discontinuer les prières. « Achevez, je vous prie, dit le Roi, réprimant un mouvement de colère qui ne produisit que deux larmes ruisselant sur ses joues. » Quand le *De Profundis* fut dit, il envoya M. de Villeroi savoir qui riait de si bon cœur. Celui-ci revint consterné : « Hé bien! lui

dit Sa Majesté, avez-vous prié M. du Maine d'attendre que je sois mort pour se livrer à toute sa joie? » Madame de Maintenon, qui entra, mit fin à cette douce réprimande; elle remarqua les yeux éteints du royal moribond; pour la première fois elle sentit des regrets qui n'étaient pas feints. « Madame, lui dit le Roi, j'avais cru qu'il était plus difficile de mourir. » Les éclats de rire recommencèrent; la Maintenon pâlit; quelqu'un se leva pour imposer silence à une gaîté si intempestive; alors Louis XIV, faisant un effort, ordonna faiblement de n'y pas faire attention. « C'est M. du Maine, dit-il, bien que M. de Villeroi n'ose pas l'avouer; mais comme je vais mourir, je lui pardonne; si je ne mourais pas, je lui pardonnerais encore. » La douleur des domestiques s'échappa en sanglots et en gémissemens, les prêtres ne cessaient pas de psalmodier. « Pourquoi pleurez-vous? dit encore le Roi, m'avez-vous cru immortel? » Ce furent ses dernières paroles. On éloigna Mme de Maintenon de ce spectacle lugubre, et elle en sut gré à son ami Fagon. Une angoisse convulsive termina l'agonie; Maréchal posa la main sur le

cœur de Louis XIV; les prières s'arrêtèrent un moment, et le cri de *le Roi est mort!* retentit dans tout Versailles.

Je me promenais alors dans la galerie qui conduit aux appartemens, quêtant des nouvelles, étudiant les visages. J'avais été témoin de la scandaleuse hilarité du duc du Maine, qui causait bas avec d'Antin. Massillon, qui n'était pas moins impatient que moi, ne quittait pas les alentours de la chambre royale; il cherchait des inspirations d'oraison funèbre.

« Le Roi, me disait-il, voit approcher sa fin avec une fermeté et un calme admirables.

— La mort n'est rien, répondis-je, pour qui meurt en public, c'est presque encore un acte de royauté. »

Le bruit soudain de la mort du Roi nous poussa dans la chambre où il venait d'expirer; elle était remplie de prêtres en oraison, de domestiques se lamentant; Fagon et Maréchal examinaient le cadavre, dont les traits étaient méconnaissables, et qui me parut rapetissé.

« Voyez, disait Fagon; l'élixir qu'on a donné à Sa Majesté était un poison.

— Ne valait-il pas mieux laisser faire la maladie? reprit Maréchal.

— Cependant, répliqua Fagon, vous n'expliquerez pas autrement ces ravages terribles : le corps est diminué de la hauteur de la tête..... »

Il y eut un instant de silence, dont profita Massillon pour s'avancer majestueusement vers ce qui restait de Louis le Grand; tous les regards s'étaient portés sur lui; il leva les bras au ciel, fixa ses regards sur le défunt dans une profonde méditation, et dit d'une voix tonnante : «Dieu seul est grand, mes frères! » Il est impossible de décrire l'effroi que produisirent ces sublimes paroles; je sentis comme un souffle glacé courir dans la moelle de mes os; plusieurs des assistans tombèrent la face contre terre. Massillon a commencé ainsi son Oraison funèbre de Louis XIV; mais il y avait loin d'un catafalque resplendissant d'or et de lumière à ce corps inanimé et défiguré, alors ces mots : *Dieu seul est grand!* étaient plus que de l'éloquence.

CHAPITRE VII.

Physionomie de la cour à la mort de Louis XIV. — Le duc du Maine et le duc d'Orléans. — Billet d'enterrement. — — Les poètes. — L'antichambre. — Discours original du Régent. — Dubois-Démosthène. — Séance du parlement. — La Ligue et la Fronde. — Discours prononcé par le duc d'Orléans. — Interruption. — Ouverture du testament. — A-propos du fou Maranzac. — Testament abrogé. — Continuation de la séance. — Réception du duc du Maine à Sceaux. — Le jeune prince de Conti. — La Morival. — Funérailles du Roi. — Premiers effets de la Régence.

La mort de Louis XIV répandit parmi les courtisans un esprit de vertige et d'indécision qui dura toute la journée. Partout des consolations et des félicitations. La Maintenon fut assaillie de pleureuses jusqu'à ce qu'elle partît pour Saint-Cyr, faisant des vœux pour son cher duc du Maine; le père Le Tellier tenait conseil avec le

révérend père Doucin, son premier ministre; la famille royale était affligée, ou le paraissait par décence; le jeune Roi restait abandonné à Mme de Ventadour, qui n'en laissait approcher personne; les ducs d'Orléans et du Maine rassemblaient tous leurs partisans: gens de robe et d'épée, haute et basse noblesse, tout était en rumeur à Versailles. A Paris, au contraire, là où il n'y eut pas indifférence, la joie éclata de diverses sortes. Si Louis XIV était mort vingt ans plus tôt, on aurait dit de lui ce que disait de la Maintenon ce bossu de Fagon : « Ce qui me déplaît dans le christianisme, c'est de ne pouvoir lui élever un temple et un autel pour l'adorer. »

Il fallait voir la courtisannerie allant du duc du Maine au duc d'Orléans. On s'abordait en se demandant : Qui donc sera régent? Les bruits les plus absurdes, les plus différens, se croisaient, se détruisaient l'un l'autre. Tous ceux que l'on pensait devoir jouer un rôle dans la régence étaient baisés, caressés et festoyés. M. de Villeroi se cachait pour échapper aux requêtes et aux importunités. Moi-même je ne rencontrais que des visages agréables, des saluts respectueux et

des serremens de mains; j'eus ce jour-là plus de trois cents amis. C'est une étrange arlequinade qu'un changement de règne. Le duc d'Orléans vit bientôt les plus déterminés partisans du duc du Maine passer de son côté; car on disait tout haut que le parlement n'accepterait pas le testament du Roi, et que M. de Guiche avait touché six cent mille francs pour gagner les troupes au duc d'Orléans. Vers le soir, ces bruits prirent une consistance de manière à alarmer les partisans du duc du Maine qui fut forcé de s'apercevoir de leur défection.

M. du Maine, inquiet et déjà l'oreille basse, s'alla jeter au-devant du duc d'Orléans, avec un redoublement de politesses :

« Donc, mon cousin, dit-il, qu'est-ce que l'on dit de nouveau par-ci par-là ?

— Peu m'importe ce que l'on dit; je ne m'en embarrasse guère.

— Sans doute; mais il semble que l'on ait flairé le testament du défunt Roi.

— Je ne le sais ni ne veux le savoir; il sera temps demain.

— Certes; mais comme il n'est pas impossible

que Sa Majesté se soit souvenue que j'étais son fils...

— J'ignore, vous dis-je, ce qui s'est fait et se fera. »

Il le laissa brusquement dévorer sa mortification. Mme du Maine, à laquelle on raconta cette demi-explication, n'en fut pas moins irritée que son mari. Elle lui dit même : « Monsieur, je ne sais qu'un imbécile au monde capable d'une telle ânerie. C'était le cas d'obliger le duc d'Orléans à parler franc, eussiez-vous dû lui donner exemple. Je ne connais pas tous ces petits déguisemens : vous feriez une jolie femme, pour peu que vous fussiez joli. » Le duc d'Orléans était revenu à Paris. Le soir, la nuit s'écoulèrent en préparatifs et conférences, auxquelles assista le comte de Stairs au nom de son gouvernement. Pour moi, je jouais le rôle de la Mouche du coche, mais un peu plus utilement, car je me voyais déjà un personnage. Le Prince ne prenait pourtant pas garde à mes démarches empressées.

Le lendemain était attendu avec une impatience générale. Le parlement devait se réunir pour l'ouverture du testament. Dès le matin, on

« M. Dubois, me dit-il, je vous félicite de votre nouvelle fortune.

— J'accepte vos félicitations, mon cher monsieur, en qualité de premier ministre.

— En ce cas, vous me verrez aux pieds de Votre Excellence.

— Je ne vous y laisserai pas. »

Après un salut en forme de péroraison, j'entrai chez le Régent, qui me sembla plus compassé qu'à l'ordinaire. Il venait de préparer ce qu'il devait dire au parlement. Je fis cette fois toutes les avances, et je le priai de me communiquer son travail : il me lut ce singulier discours, dont je conserve l'original comme un monument du défaut de tact le plus complet. Le voici :

« Messieurs,

» Louis XIV est mort; son arrière-petit-fils
» Louis XV lui succède comme le plus proche
» héritier de la couronne; moi seul, premier
» prince du sang, ai le droit de régence pleine
» et entière : je vous prie de le sanctionner; tout
» testament contradictoire est annulé par ce fait.

— Le domestique de M. de Fontenelle, M. l'abbé.

— Diable ! les poètes sont comme les corbeaux qui se jettent sur les morts. »

Je m'habillai le plus galamment possible, et je courus au Palais-Royal. En traversant les antichambres, je fus assassiné par les poètes du café Laurent, qui faillirent mettre mon habit en pièces : « M. l'abbé, parlez pour moi.

— Protégez-moi.

— Mon poème.

— Mes odes.

— Faites que je conserve ma pension. »

J'échappai à ces grenouilles du Parnasse en disant : « Messieurs, le Régent a bien affaire de poètes et de rimes aujourd'hui ; envoyez vos ouvrages et vos demandes, on les examinera. » De là cette grande colère des muses contre moi ; de là chansons, épigrammes dont je me vois assailli. Au reste, je m'en moque. Fontenelle, qui se faisait distinguer de cette tourbe rimante, avait, de plus que les courtisans de métier, un esprit à toute occasion. Il m'aborda moins cavalièrement qu'à l'ordinaire :

Je pris la plume et j'écrivis d'inspiration le discours que prononça de mémoire le duc d'Orléans. Il convint, après l'avoir lu, que j'étais toujours son maître, et me donna rendez-vous à la séance du parlement.

On était sûr de l'issue qu'elle devait avoir. D'Argenson, pensionnaire du duc d'Orléans, avait mis la police à ses ordres; des officiers et des soldats du guet parcouraient les rues de Paris dès le matin. Le duc de Guiche, payé comme je l'ai dit, faisait occuper toutes les avenues du Palais par le régiment des gardes; Renold, colonel des Suisses, vendu au Régent, avait posté son régiment autour du lieu de la séance; Philaire, colonel de l'artillerie, avait, pendant la nuit, caché des canons dans les maisons voisines. Dans la salle, des officiers déguisés et armés sous leurs habits, se tenaient prêts au premier signal. Le ple était refoulé loin des abords du palais.

Les ducs et pairs, toutes les chambres, la maison du duc d'Orléans, et celle du duc du Maine, se rassemblèrent à midi dans un profond silence, qui peignait l'incertitude de tous les esprits. Son Altesse royale arriva à cheval jusqu'au grand es-

calier; il souriait à tout le monde, et ses gracieuses manières, son air noble et ouvert, prévenaient en sa faveur. Le duc du Maine feignait une satisfaction qu'il était loin d'avoir. Monsieur le Duc et M. de Toulouse se rapprochaient de Son Altesse royale avec une sorte d'affectation. Dans l'assemblée, on remarquait des évêques, des prêtres, des ambassadeurs, et celui d'Angleterre occupant une des lanternes. Sa présence étonna et causa quelques murmures autour du duc du Maine.

« Qu'est-ce donc, M. d'Orléans? demanda tout haut le bâtard un peu déconcerté; à voir tant d'épées briller, on se croirait au temps de la Ligue ou de la Fronde.

— Monsieur, reprit Son Altesse royale, j'ai commandé quelques troupes pour le maintien de l'ordre et de la liberté du parlement.

— J'allais vous reprocher le contraire, mais puisque vous l'avez voulu, il suffit. »

Il se fit une sourde rumeur parmi les ducs et pairs, parce que le duc du Maine avait passé devant eux sans les saluer. On prétendit même que M. de Saint-Simon avait été entendu disant:

« Pourtant, pas-un de nous n'est bâtard. » Cette saillie me surprendrait d'autant moins, qu'il tenait pour le duc d'Orléans et pour les priviléges. M. d'Orléans se leva fort ému, et commença en ces termes, sauf quelques suppressions volontaires ou non :

« Messieurs,

» Après les malheurs qui ont accablé la France, » et la perte que nous venons de faire d'un grand » Roi, notre unique espérance est celui que Dieu » nous a donné; c'est à lui, Messieurs, que nous » devons à présent nos hommages et une fidèle » obéissance; c'est moi, le premier de ses sujets, » qui dois donner l'exemple de cette fidélité in- » violable pour sa personne, et d'un attachement » encore plus particulier que les autres, aux inté- » rêts de son état.

» Ces sentimens, connus du feu Roi, m'ont » attiré sans doute un discours plein de bonté, » qu'il m'a tenu dans les derniers instans de sa » vie, et dont je crois vous devoir rendre compte.

» Après avoir reçu le viatique, il m'appela et

» me dit : *Mon neveu, j'ai fait un testament où je*
» *vous ai conservé tous les droits que vous donne*
» *votre naissance : je vous recommande le Dau-*
» *phin...* — Pour qu'il meure empoisonné comme les autres princes! » cria une voix partie des hauts de la salle. Ces paroles produisirent un moment de stupeur, au point que le duc d'Orléans pâlit et s'arrêta. L'indignation faillit éclater parmi la noblesse : le premier président la contint d'un geste. On fit vainement des recherches pour découvrir l'insolent interrupteur. Son Altesse royale continua d'une voix plus ferme : « *Servez-le aussi*
» *fidèlement que vous m'avez servi, et travaillez*
» *à lui conserver son royaume ; s'il vient à vous*
» *manquer, vous serez le maître, et la couronne*
» *vous appartient.* »

On entendit encore une exclamation très-énergique, avec un éclat de rire : on ne sut encore quel était l'auteur de cette indécence. Son Altesse royale fit semblant de ne point s'en apercevoir.

« A ces paroles, le Roi mon oncle en ajouta
» d'autres qui me sont trop avantageuses pour
» pouvoir les rappeler. Il finit en me disant :
» *J'ai fait les dispositions que j'ai crues les plus*

» *sages; mais comme on ne saurait tout prévoir,*
» *s'il y a quelque chose qui ne soit pas bien*, *on*
» *le changera*. Ce sont ses propres mots. »

— Monsieur, interrompit le duc du Maine, vous fûtes sans doute seul témoin de cet entretien.

— Personne n'ignore, Monsieur, répondit le duc d'Orléans, que le feu Roi me fit appeler plusieurs fois dans sa maladie, et me parla en particulier. J'ai répété religieusement ce qu'il m'a dit. Messieurs, je continue :

» Je suis donc persuadé que, suivant les lois
» du royaume, et suivant les exemples de ce qui
» s'est fait en pareilles conjonctures, et la desti-
» nation même du feu Roi, la régence m'appar-
» tient; mais je ne serais pas satisfait si, à tant de
» titres qui se réunissent en ma faveur, vous ne
» joigniez vos suffrages et votre approbation,
» dont je ne serai pas moins flatté que de la ré-
» gence même.

» Je vous demande donc, lorsque vous aurez
» lu le testament que le feu Roi a déposé entre
» vos mains, et le codicile que je vous apporte,
» de ne point confondre mes différens titres, et
» de délibérer également sur l'un et sur l'autre,

» c'est-à-dire sur le droit que ma naissance me
» donne, et sur celui que le testament pourra y
» ajouter. Je suis même persuadé que vous juge-
» rez à propos de commencer par délibérer sur
» le premier.

— Messieurs, interrompit encore le duc du Maine, vous consulterez mieux votre devoir. Le testament du feu Roi a une autre autorité que celle qu'on lui veut donner. L'intérêt de l'État l'a dicté à mon très-honoré père. Je ne doute pas que vous ne l'acceptiez dans son intégrité.

—Monsieur, vous parlerez à votre tour, » s'écria Son Altesse royale d'un ton impératif. Il reprit le cours de sa harangue avec un mécontentement bien marqué :

« Mais, à quelque titre que j'aie droit d'espé-
» rer la régence, j'ose vous assurer, Messieurs,
» que je la mériterai par mon zèle pour le ser-
» vice du Roi et par mon amour pour le bien
» public, surtout étant aidé par vos conseils et
» par vos sages remontrances.

» Je vous les demande par avance, en protes-
» tant dans cette auguste assemblée que je n'au-
» rai d'autres desseins que de soulager les peu-

» ples, de rétablir le bon ordre dans les finances,
» de retrancher les dépenses superflues, d'en-
» tretenir la paix au dedans et au dehors du
» royaume, de rétablir surtout l'union et la tran-
» quillité de l'Église, de travailler enfin avec
» toute l'application qui me sera possible à tout
» ce qui peut rendre un Etat heureux.

» Ce que je demande à présent, Messieurs,
» c'est que les gens du Roi donnent leurs conclu-
» sions sur la proposition que je viens de faire,
» et que vous délibériez, aussitôt que le testa-
» ment aura été lu, sur les titres que j'ai pour
» parvenir à la régence, en commençant par le
» premier, c'est-à-dire celui que je tire de ma
» naissance et des lois du royaume. »

M. du Maine, le rouge au visage, dit en balbutiant : « A cela, Messieurs, je répondrai par le testament que je vous prie d'ouvrir. » Une députation fut envoyée pour tirer le testament de sa cachette. Le duc d'Orléans paraissait le plus calme de tous les assistans.

« Monseigneur, lui dis-je, voici l'instant décisif; n'avez-vous pas d'ordre à me donner ?

— Si fait, reprit-il. Tâche d'opérer une diversion qui rende nulles les réclamations du duc du Maine. »

Incertain sur ce que je ferais, je me levai de ma place, et j'allai rejoindre le duc de Guiche, que je voyais dans la lanterne-basse de la cheminée. Je lui fis part de l'idée du Régent, et nous songeâmes à l'exécuter. Pendant qu'un conseiller lisait le testament d'une voix si faible et si embrouillée, que les plus attentifs ne l'entendirent qu'à demi; les bâtards, la Maintenon, le père Le Tellier, la maison de Saint-Cyr, le conseil de régence troublèrent le silence, que les huissiers ne purent rétablir lorsqu'il fut avéré que le duc d'Orléans était sacrifié à la grandeur du duc du Maine; Saint-Simon échauffa si à propos les ducs et pairs, qu'ils éclatèrent en murmures; le tumulte fut au comble jusqu'à la fin de la lecture, après laquelle le bruit s'apaisant, M. du Maine voulut parler : « Messieurs, dit-il, ce n'est pas sans raisons que le feu Roi a nommé un conseil de régence dont M. d'Orléans est chef; il n'a pas dédaigné de choisir lui-même ses plus fidèles serviteurs. Loin de moi de disputer la régence au

premier prince du sang... » Le duc de Guiche m'avait montré Maranzac, le fou de Monseigneur, gravement assis dans la lanterne où se trouvait le comte de Stairs; j'aurais désiré l'avoir sous la main pour l'employer à faire un incident ridicule : Maranzac me servit au-delà de mon espoir. Je le vis se lever avec mille singeries, et crier en s'adressant aux robes rouges : « Messieurs, votre embarras me touche avec la main; s'il vous faut un Régent comme il n'y en a pas, me voici : je me laisserai faire ce qui me plaira. » Ce bouffon n'eût pas mieux agi si je lui avais fait la leçon. On se mit à rire à cette boutade, qui semblait une critique du duc du Maine; on regarda d'où elle partait, on rit encore plus universellement. M. du Maine seul se mordit les lèvres et se tut. Maranzac fut mené en prison, et réclamé l'instant d'après par sa protectrice Mme la Duchesse douairière.

Aussitôt, par une acclamation générale, bruyante et spontanée, le duc d'Orléans fut déclaré Régent et le testament abrogé. Il restait à débattre un codicile qui faisait le duc du Maine maître de la maison du Roi, civile et militaire.

« Monseigneur, dis-je tout bas au duc d'Orléans, ils n'oseront donner tous les soufflets à la fois à M. du Maine; remettez la séance pour mieux préparer vos amis et partisans.

— Messieurs, dit Son Altesse royale, qui saisit mon conseil, je demande que la séance soit levée pour être continuée dans l'après-dîner. »

Le parlement y consentit; l'assemblée se sépara, mais les troupes demeurèrent à leur poste.

Le parlement se rassembla encore dans l'après-dîner; les partisans du Régent étaient encouragés par un premier succès, ceux du duc du Maine étaient abattus. Ce prince, pâle et furieux, écouta toute la délibération sans y prendre part. Il ne mit pas d'obstacle au triomphe de son rival, et sortit avant la fin de la séance. Tous les avantages que lui avait faits le Roi mort se réduisirent à la charge de surintendant de l'éducation du jeune roi; le souverain pouvoir demeura au duc d'Orléans, qui fut chargé de choisir un conseil de conscience et un confesseur à son pupille royal. Il manifesta aussi le projet de plusieurs conseils particuliers qui l'aidassent à supporter le poids de la régence. Il fut ramené au Palais-

Royal au milieu des applaudissemens unanimes.

On dit que le duc du Maine, à son retour à Sceaux, reçut de sa femme un tout autre accueil: la duchesse, entourée de sa cour habituelle, attendait dans une fière tranquillité l'issue de la séance du parlement; on l'enivrait de flatterie jusqu'à la nommer *Mme la Régente*. En voyant arriver le duc du Maine tout soupirant, tout silencieux, elle se douta de l'aventure.

« Hé bien! M. du Maine, lui dit-elle sévèrement, que s'est-il passé?

— Le testament du Roi est cassé, abrogé, annulé.....

— Et vous l'avez souffert, monsieur?

— Que vouliez-vous que je fisse, madame? j'étais entouré d'épées, de pistolets et même de canons.

— Il valait mieux ne jamais revenir que de revenir déshonoré.

— A quoi bon, je vous prie, me faire tuer par la faction d'Orléans?

— Vous êtes un lâche, monsieur; si j'avais été à votre place, je n'aurais pas cédé la régence à si bon marché. Sortez de ma présence, ou mon

indignation pourrait se porter à des excès honteux pour tous deux.

Elle prononça ces derniers mots d'une voix si altérée et avec un geste si décisif, que le duc du Maine s'en alla en boitant, assez embarrassé de sa contenance.

« Madame, dit le jeune Arouet, qui se trouvait présent à cette scène conjugale, n'avez-vous pas la régence absolue dans les états de mariage ?

— Madame, continua Vergier, le faiseur de contes, tout serait au mieux si le duc du Maine vous donnait un peu de ce qu'il a, ou bien si vous lui donniez un peu de ce que vous avez.

— Vous verrez, reprit la duchesse, qu'il faudra que je conspire pour lui. »

Cependant depuis la mort de Louis XIV, qui n'était pas encore inhumé, l'indifférence se changeait en joie ; toutes les espérances s'étaient tournées vers la régence, qui promettait des merveilles, et, selon l'usage, on décriait le temps passé au profit du temps présent ; les chansons les plus grossières diffamaient la mémoire du grand Roi ; la Maintenon cherchait à se faire oublier à Saint-Cyr ; le père Le Tellier venait d'être

exilé à Amiens; le duc du Maine se tenait coi dans les délices de Sceaux; toute l'ancienne cour s'était presque renouvelée; elle donna l'exemple de l'ingratitude pendant que le corps du Roi défunt régnait encore à Versailles; le peuple ne se montra pas plus retenu lorsque le bruit courut que le Régent retranchait plus de soixante millions de dépenses inutiles. Pour moi, n'ayant pas à me louer des bontés de Louis XIV, ce ne fut pas une perte dont je m'affligeais beaucoup. La famille royale, excepté Madame, ne se désespéra pas non plus, et même le prince de Conti, la veille des funérailles, scandalisa Paris, tant sa conduite fut inconsidérée.

Louis Armand, prince de Conti, est contrefait comme presque tous les princes de la famille royale. On dirait Scarron, à la figure près qu'il a moins laide que le corps: son rire moqueur, ses mines de singe me semblent parfaitement désagréables; il n'a pas d'équilibre sur les jambes, à cause de sa bosse, qui grossit tous les jours en même temps que son ventre; il lui arrive souvent de tomber le nez sur sa canne; on y était tellement accoutumé chez le feu Roi, qu'au

moindre bruit on disait : « Ce n'est rien, c'est le prince de Conti qui tombe. » Je lui crois de l'esprit, outre sa méchanceté; cependant ses prodigieuses distractions lui donnent l'air d'un fou. Le lendemain de la mort du Roi, il demanda à tous ceux qu'il rencontrait : « Le Roi recevra-t-il aujourd'hui? » On ne répondait pas, pensant qu'il raillait; enfin quelqu'un se hasarda à lui dire que le Roi était mort et embaumé : « C'est vrai, répliqua-t-il, il ira demain à la chasse. » Ses lubies sont quelquefois dangereuses, son plaisir étant de faire du mal; il aime au fond sa femme, qu'il tourmente de mille façons. Il a toujours dans sa ruelle des pistolets chargés, et la nuit il réveille la princesse de Conti en disant : « Madame, il faut que je vous tue! » et il la menace de ses armes, au grand effroi de la pauvre dame; le lendemain elle jure de faire lit à part, mais, le soir venu, il la force, l'épée à la main, de coucher auprès de lui. La princesse douairière de Conti aime pourtant ce petit monstre au point d'être jalouse de sa propre bru, avec qui elle est toujours en guerre, jetant feu et flamme à la moindre occasion de querelle. Voilà dix ans que la

princesse douairière fait bâtir une maison qui ne sera pas finie dans cent ans. Est-elle d'accord avec son fils les travaux de la maison sont interrompus; ils recommencent, et le nombre des ouvriers est souvent doublé aussitôt que la brouille se déclare entre eux : « Je vous abandonnerai, dit-elle, et j'irai loger loin de vous. » Je ne sais qui a dit que par l'inspection du bâtiment on pouvait savoir comment le prince de Conti et sa mère vivaient ensemble.

Le prince de Conti hantait volontiers la plus mauvaise compagnie, non par libertinage, mais pour avoir de pauvres créatures à martyriser. Il allait de préférence chez la Morival, pourvoyeuse fort connue, qui lui livrait des victimes résignées à souffrir des coups de pied, des piqûres d'épingle, et mille inventions diaboliques. Une pauvre fille sortit de ses mains sanglante et estropiée : la Morival prit fait et cause pour cette malheureuse, et sa vengeance fut un vilain cadeau que le prince de Conti prit dans sa maison. Quand le chirurgien Castel lui eut dit ce qu'il en était, il éclata en ressentimens, et jura le diable, son patron, qu'il ferait justice de cette impolitesse.

Ses difformités s'augmentèrent encore, et longue fut sa guérison. Il avait si bien dissimulé, que la Morival s'étonnait de ne point recevoir de ses nouvelles, quelque lettre de cachet pour le Fort-l'Évêque. Enfin, la veille de l'enterrement du feu Roi, le Prince, se sentant refait et dispos, exécuta ce qu'il avait projeté. La Morival fut de grand matin arrêtée dans son lit, garottée en chemise, à rebours, sur un âne galeux, et menée à son de trompe dans les rues de Paris. La foule s'amassait avec des huées, des éclats de rire; et un coquin de valet, tenant la bride de l'âne, criait comme un héraut d'armes : « Ceci est le triomphe de la Morival, fameuse appareilleuse de la bonne ville de Paris ! » Le Régent fut instruit de cette brutalité; il en réprimanda fortement le prince de Conti, qui lui répondit, en faisant le gros dos : « J'aurais voulu vous y voir, Monseigneur (1)! »

Le corps du Roi était embaumé, le cœur et les entrailles à part; on le transporta dans les sépul-

(1) On fit de l'aventure du prince de Conti un sommaire de chapitre à la Rabelais, qui disait : Comment le prince Gobo attrapa dans la ville Morivalienne un clou de Saint-Côme, etc. (*Note de l'Editeur.*)

tures de Saint-Denis. Cette cérémonie fut accompagnée des plus odieuses profanations; on aurait cru que des misérables étaient soudoyés pour insulter le cercueil d'un roi de France. Le convoi avait été commandé avec une demi-magnificence; les prêtres manquaient presque absolument, soit qu'ils n'eussent pas été convoqués, soit que le cardinal de Noailles les eût dispensés de rendre les derniers devoirs au pénitent du père Le Tellier. Une partie de la cour s'était absentée sous les plus frivoles prétextes; ceux qui devaient le plus au feu Roi ne vinrent pas. Il faisait ce jour-là une chaleur étouffante, et le plus beau temps du monde. La foule accourait de loin pour voir la pompe des obsèques; mais les derniers venus, entraînés par l'exemple des autres, manifestèrent, au lieu d'un recueillement silencieux, la plus bruyante gaîté. Toute la route de Paris à Saint-Denis était bordée de tentes, de boutiques et de cabarets. On buvait, mangeait et riait. Les troupes qui composaient le cortége avaient bel à faire pour ouvrir un chemin au char funèbre, qui s'avançait lentement à travers un tumulte de voix, d'injures, de chansons et de cris. Il y eut

un moment, avant d'arriver à Saint-Denis, où des furieux voulurent mettre en pièces les restes mortels d'un roi qui avait régné soixante-douze ans, et plus de quarante avec gloire, grâce à ses ministres. Pour disperser ces flots de peuple, on dépêcha les offices et prières. Le Régent avait l'air mal à son aise parmi ces indécences : « Monseigneur, lui dis-je, le peuple est une bête sauvage et lâche ; il s'acharne sur des cadavres. » Le lendemain on trouva ces deux vers écrits sur le caveau où repose Louis XIV :

ÉPITAPHE DE LOUIS.

A Saint-Denis comme à Versailles
Il est sans cœur et sans entrailles.

M. de Saint-Simon dit, en s'indignant de ces outrages à la cendre des morts : « Je ne savais pas que le carnaval fût en septembre. » La fureur du peuple ne se borna pas à si peu ; plusieurs statues de Louis XIV furent mutilées pendant la nuit, d'autres insultées ; on afficha dans la place des Victoires :

Tyran de bronze, il fut toujours ainsi.

Les satiriques et les libellistes se précipitèrent sur la renommée de ce roi, qu'ils avaient tous flatté, et pendant un mois ce fut à qui en dirait le plus de mal. « Hé bien, me dit le duc d'Orléans, aujourd'hui je suis adoré, exalté par ceux-là mêmes qui me haïront et m'insulteront après ma mort. »

Les débuts de la régence furent éclatans. Il me semble pourtant que j'y contribuai peu, car le duc d'Orléans m'écarta subitement de ses conseils, sans que je pusse deviner le motif de cette disgrâce, qui dura jusqu'à la fin de l'année. Je me vis éconduit du Palais-Royal, négligé du Prince et de tous : la pluie des faveurs tombait sur tous, excepté sur moi, et je m'aperçus que ma présence devenait insupportable au Régent. Je supposai que l'on m'attribuait malignement les Adresses satiriques de la cour : ainsi le duc d'Orléans se trouvait logé à *l'Enseigne du bonhomme Loth, rue Jean-Pain-Mollet* ; Mme de Berry, *au Puits d'amour, rue de la Truanderie* ; Mme de Nesle, *à la Grivoise, rue du Hasard*. Enfin je me désespérais de voir la régence profiter à de moins habiles que moi. Je ne me rebutais point cepen-

ami. J'allais toujours faire ma cour au Régent, je fréquentais le Palais-Royal, observant, écoutant, et tenant mes ennemis en respect. Le Parlement était investi des plus grands pouvoirs, l'Église gallicane avait gain de cause contre la Constitution, les princes, les grands seigneurs étaient contens; moi seul je ne l'étais pas. Je ne faisais pas seulement partie d'un des différens conseils qui avaient été formés, et dont les chefs communiquaient avec le conseil de régence, composé du duc de Bourbon, du comte de Toulouse, du duc du Maine, du chancelier, du duc de Saint-Simon, des maréchaux de Villeroy, d'Harcourt, de Bezons et du marquis de Torcy. Le maréchal de Villars fut fait président du conseil de guerre; M. de Villeroy, du conseil des finances; les maréchaux d'Estrées et de Tessé dirigeaient le conseil de marine; le maréchal d'Huxelles, l'abbé d'Estrées, le marquis de Canillac, et MM. de Cheverny et de Torcy furent chargés des affaires étrangères; celles du royaume furent confiées au duc d'Antin, au marquis de Brancas, à Beringhen, à Goussault et à d'Argenson; le cardinal de Noailles, l'archevêque de

Bordeaux, M. d'Aguesseau et l'abbé Pucelles disposèrent du conseil de conscience; mais l'abbé Dubois fut oublié. « Que les princes sont ingrats! » répétais-je à qui voulait m'entendre.

CHAPITRE VIII.

Lettre de Madame. — L'archi-Dubois. — Mme de Hautefort. — Origine de son nom. — Explication entre Dubois et le Régent. — Les fripons. — Dubois nommé conseiller d'Etat. — Félicitations de l'abbé Bignon; de l'avocat Godefroy; de Madame. — Madame à Saint-Cyr. — Les traitans. — Bourvalais. — Le maître de poste de Verdun. — Confiscations. — Origine du système de Law. — Law; ses commencemens; sa femme; son portrait. — Etablissement de la banque de France. — Projets de Law. — Dubois se brouille avec le maréchal de Villars. — Portrait de ce maréchal. — Baudelot, antiquaire de Madame. — Cornificius et M. de Villars.

Une découverte que je fis le 31 décembre me révéla les causes de l'oubli où le Régent me laissait. Je m'étais glissé le matin dans le cabinet de Son Altesse royale avant qu'elle y entrât. Je me mis à remuer les papiers pour savoir ce qui se passait : une lettre me tomba sous la main; je re-

connus l'écriture de Madame, et mon nom plusieurs fois répété me frappa. Je m'emparai de la lettre, que j'emportai pour la lire ailleurs plus en sûreté. Je la conserve encore précieusement; elle était datée des premiers jours de la régence. En voici quelques extraits qui ne sont pas à mon éloge. Il fallait que Madame fût bien engouée de la manie des correspondances, pour écrire, en français, contre son habitude, cinq ou six pages à son fils, qu'elle voyait tous les jours:

« Mon cher fils, je n'ai qu'une grâce à vous » demander pour votre bienvenue à la régence: » c'est de ne jamais employer ce scélérat d'abbé » Dubois, qui mériterait la potence d'Aman, sans » préjudice de l'enfer. Cet homme, dont j'ai tant » à me plaindre pour l'éducation qu'il vous a » donnée, sacrifierait l'État et vous au plus léger » intérêt. Il ne sait ce que c'est que la vertu, ou » du moins il la pèse au poids de l'argent. Je vou- » drais que vous eussiez aussi peu de confiance » en cet abbé que j'en ai moi-même. Je m'étonne » que vous, qui le connaissez, osiez vous fier à » lui; mieux vaudrait à votre plus grand ennemi.

» Mais vous êtes bien de votre famille : on ne » saurait vous détacher des gens auxquels vous » êtes accoutumé. Si le mensonge pouvait l'é- » touffer, il serait mort il y a long-temps. Sou- » venez-vous que Mme de Hautefort a dit de lui : « La première vérité qui sortira de sa bouche je » la ferai enchâsser en guise de relique.» En vé- » rité, mentir est un art où il excelle : la liste de » ses impostures irait de Paris à Rome, où il n'est » pas assez d'indulgences pour l'absoudre. Je crois » que le mot *archi* convient à toutes ses qualités. » Il est archi-fripon, archi-menteur, archi-hypo- » crite, archi-flatteur, archi-libertin, et en un » mot, archi-coquin... »

Je ne fis que rire de ce beau panégyrique soutenu jusqu'au bout sur le même ton, et je me promis de tenter sur-le-champ une rentrée en grâce. C'est ici le lieu d'expliquer le mot de Mme de Hautefort, que l'on a cité avec complaisance, et qui n'est que l'expression de l'amour propre piqué. J'avais logé quelque temps chez Mme de Hautefort, qui se plaisait singulièrement à mon esprit et en supportait fort bien les écarts.

Un soir que l'assemblée était nombreuse chez elle, la conversation tourna vers l'origine des noms : ce fut alors à qui se ferait noble. Nous n'avions pas une famille moins ancienne que les croisades. Mme de Hautefort prétendit descendre en ligne directe d'un héros de Jérusalem. C'était fort beau, mais ce n'était pas vrai. « Madame, lui dis-je, usant de ma liberté ordinaire, permettez-moi de raconter l'étymologie de votre nom comme je l'ai lue dans un vieux livre. » Mme de Hautefort, qui s'attendait à remonter jusqu'à Pharamond, sur ma parole, promit d'écouter sans interrompre. « Madame, lui dis-je, un de vos aïeux, qui portait un fort vilain nom, que je tais par respect pour les dames, seigneur d'ailleurs fort distingué, se présenta un jour à l'audience du roi Henri II.

— Henri II ! s'écria-t-elle en colère ; pensez-vous que je m'accommode d'une si médiocre noblesse ?

— Patience, madame, je fournirai mes preuves quand j'aurai dit. Ce seigneur arrivé à la porte de la salle d'audience, l'huissier lui demanda son nom ; il eut honte d'en prononcer un si vilain, et

le mâcha entre ses dents. Monsieur, lui dit l'huissier, je ne vous entends pas; parlez haut et fort.

—Haut et fort?» répliqua votre aïeul, madame. L'huissier, sans l'interroger davantage, annonça *M. Hautefort*. Le roi s'informa du quiproquo, en rit beaucoup, et conseilla à ce seigneur de garder le nom qu'il devait au hasard. Voilà pourquoi depuis il s'est nommé Hautefort.

— Vous êtes un impertinent menteur!» m'apostropha la dame outragée dans sa généalogie; elle continua plus doucement, voyant que les rieurs n'étaient pas pour elle.» Messieurs, avertissez-moi lorsque l'abbé Dubois dira une seule petite vérité, je veux la faire encadrer.» Ce bon mot, assez mal habillé, fit fortune, passa de bouche en bouche, et Fontenelle se chargea de le réparer tel qu'il est resté. C'est l'histoire de presque toutes les saillies qui se perfectionnent en s'éloignant de leur source.

La lettre de Madame lue et méditée, je me présentai chez le Régent, qui me reçut froidement et d'un air constipé. J'avais pris une figure tellement désolée, qu'il me demanda, avec sa bonté ordinaire, si j'étais malade.

—Oui, Monseigneur, répondis-je, je me meurs tous les jours; car la disgrâce tue.

—Tu railles, l'abbé, ou tu es devenu fou; va-t'en dans une de tes abbayes te rétablir de tes fatigues, te remettre un peu en embonpoint et santé.

—Moi, Monseigneur, je suis un homme enterré dès que je vous aurai dit adieu.

—Hé bien! que veux-tu? l'absolution ou l'extrême-onction?

—Monseigneur, vous voilà tout puissant. Laisserez-vous dans l'inaction un homme qui vous a élevé?

—Ce n'est pas le plus beau de ta vie; mais il m'est impossible de satisfaire maintenant ton ambition.

—Songez, je vous en prie, que si vous ne me mettez pas en œuvre, je ne puis rester auprès de vous avec honneur.

—N'y reste pas, mon cher. Eh! que puis-je faire pour toi? Ne sait-on pas dans toute la France que tu es un fripon? ne le sais-tu pas toi-même?

—Cela est vrai, Monseigneur; mais ne savez-vous pas bien aussi que tous les hommes sont fri-

ions et qu'il n'y a entre eux que la différence du plus au moins.

— Comment, coquin, oublies-tu qu'un prince est un homme?

— Jamais, Monseigneur, je ne comprends les princes et les présens dans les généralités de ce genre. Mais parmi les fripons, vous devez choisir ceux qui ont le plus d'esprit, et je prétends être de cette classe.

— J'aime à voir que tu te rendes justice toi-même.

— Aimez-vous mieux, Monseigneur, avoir affaire à ces esprits inflexibles, tout fiers de leur probité, qui mettent sans cesse les points sur les *i*? Ce sont des gens comme moi qu'il vous faut; ils prennent le pli que vous voulez.

» Menteurs, fripons, coquins,

Au demeurant les meilleurs fils du monde.

» Vous serez heureux, dans une négociation, de trouver quelqu'un qui me vaille. Tenez, Madame entend mal vos intérêts...

— Qui t'a dit que Madame s'occupait de toi, l'abbé?

— On ne me l'a pas dit, mais je vous le dis. Enfin, Monseigneur, ce n'est pas là ce que vous m'avez promis avant la régence : je vous ai servi fidèlement, et je mériterais une autre récompense. »

Là-dessus, je fis semblant de m'essuyer les yeux, et sortis précipitamment sans répondre au Prince qui me rappelait.

Le lendemain, premier jour de l'année 1716, j'allai de bonne heure faire mon compliment et présenter mes vœux à Son Altesse royale, que je trouvai encore couchée. Mme de Parabère, sa nouvelle maîtresse, était au chevet de son lit. Je me retirais, croyant le Prince occupé au plus urgent ; il me cria d'entrer, et me fit asseoir en face de la Parabère, que je reconnus.

« Dubois, me dit-il, remercie cette belle dame qui s'intéresse à toi, et me prie de te donner tes étrennes.

— Madame, m'écriai-je, je me repose sur Monseigneur de l'acquittement de ma dette ; je ne puis vous souhaiter rien de mieux que l'amour d'un si grand Prince.

— L'abbé, interrompit le Régent, on m'est

venu annoncer la mort de l'archevêque de Sens...

— Vous me faites archevêque ?

— Pas encore; mais te voilà secrétaire d'État à sa place.

— Quand il vous mourra quelque ministre, souvenez-vous que je suis Dubois dont on les fait.

— La grotesque figure que vous avez là, M. Dubois! dit en riant Mme de Parabère, qui m'examinait des pieds à la tête, et de la tête aux pieds.

— N'ayez pas peur, Madame, répliquai-je; quelque jour je ferai une belle figure.

— Dubois, repartit le duc d'Orléans, n'accuse plus Madame de s'opposer à tes honneurs; elle pense plus de bien de toi qu'elle n'en dit.

— Combien d'autres, Monseigneur, en disent plus qu'ils n'en pensent!

— Enfin, l'abbé, un peu de droiture, je t'en prie. »

Je me retirai fort satisfait, et sans me piquer des éclats de rire que me jetait au nez Mme de Parabère. Je me promenai tout le jour dans le jardin et la galerie du Palais-Royal, disant à tout le monde avec effusion de joie : « Vous voyez

un nouveau conseiller d'Etat. » Je rencontrai l'abbé Bignon, le plus envieux des envieux. Il me lança un coup d'œil de toute sa hauteur. Je me doutai que la charge de conseiller d'Etat lui aurait plu autant qu'à moi ; je perçai son orgueil d'outre en outre par ces mots :

« Vous savez, Monsieur, ce qu'on a fait de moi ?

— Je ne crois pas, reprit-il, qu'on en fasse jamais rien de bon.

—Ne me flattez pas, M. l'abbé, ou je perdrais contenance.

— Oui, le reproche est dur ; mais quand on n'est pas d'une certaine naissance, on devrait se faire violence pour refuser ces dignités éminentes du premier ordre de l'Etat. »

Je tournai le dos à ce malhonnête, et j'ai toujours regret de ne point châtier son insolence de sacristain. Godefroy, l'avocat au conseil, me complimenta plus poliment : « Mon cher abbé, me dit-il, je crois que vous seriez fort empêché de répondre si l'on vous demandait : *Quid est justitia ?*

— Ce que c'est que la justice ? C'est d'abord

de me faire conseiller d'Etat. Et si vous voulez continuer vos interrogations, vous verrez que je ne suis pas au bout de mon latin. »

Le 2 janvier, le Roi, qui habitait Vincennes depuis la mort de Louis XIV, vint à Paris loger aux Tuileries. Je me présentai chez Madame pour faire parade de ma charge, et jouir quelque peu de son mécontentement. Je lui tombai sur les bras dans l'escalier; elle allait rendre ses devoirs au jeune Roi.

« Voilà un oiseau de mauvais augure, dit-elle en s'arrêtant.

— Madame, répondis-je, je venais vous remercier de la grâce que Monseigneur le Régent a daigné m'accorder.

— A d'autres vos remercîmens, maître abbé, je ne sais seulement quelle est cette grâce, et si l'on m'eût demandé mon avis, vous n'auriez personne à remercier.

— Madame, Son Altesse royale vient de me nommer conseiller d'Etat.

— Vous, conseiller d'Etat! Le plaisant conseiller d'Etat! Mon fils est donc fou à lier? Je vous salue, M. le conseiller d'Etat. »

Elle me laissa riant sous cape de sa surprise et de sa colère.

Madame était une méchante Allemande, mordant avec un air de caresse. Toute sa vie elle s'est occupée de haïr les gens pour passer le temps. Elle ne se faisait pas faute d'une perfidie pour chagriner un ennemi. C'est par ce même motif que, peu de jours après la mort du Roi, elle fit une visite à Mme de Maintenon, retirée dans son couvent de Saint-Cyr. La Maintenon frissonna de la voir entrer dans la chambre où elle était.

« Madame, lui dit-elle, que venez-vous faire et chercher ici?

— Je viens mêler mes larmes à celles de la personne que le Roi aimait le plus.

— C'est vous, Madame, qu'il a le plus aimée, et non pas moi, qui ne le flattais pas.

Au reste, on a fait tout ce que l'on a pu pour me mettre mal avec lui; il me l'a dit lui-même, et en vérité, si je n'étais pas chrétienne, je ne pardonnerais pas à mes ennemis. »

Elle est partie après cette petite vengeance.

Le premier usage que je fis de mon crédit fut

de pousser le Régent à faire rendre gorge aux traitans. Ma haine contre Bourvalais, le plus riche des parvenus, se trouva ici d'accord avec la *justice*. Bourvalais avait commencé sa grande fortune sous Pontchartrain. C'était dans l'origine un petit drôle, sans père ni mère, vivant de ses vices; il devint laquais, puis commis, puis secrétaire du conseil et contrôleur des finances en Bourgogne. Tout lui réussissait comme s'il fût prédestiné; ses richesses s'augmentèrent si rapidement qu'il eut bientôt palais, maisons de ville et de plaisance, équipages et maîtresses; tout lui était bon, pourvu qu'il gagnât de l'argent. C'est de lui qu'est venu ce proverbe de thésauriseur : « Les petits ruisseaux font les grandes rivières. » Ses millions ne rachetaient pas son ignoble laideur, ses basses façons d'agir et de parler, et son insolence de valet. J'avais raison de lui vouloir plus de mal que de bien.

Un mien parent, maître de poste à Verdun, me sachant fort élevé dans les honneurs, vint à Paris en 1712 me proposer un nouveau projet de taxes pour que je le fisse accepter; ma position ne me permettait pas de vendre son idée;

je lui persuadai d'aller trouver Bourvalais comme de son propre mouvement, et de lui communiquer son projet. Je me réservai de droit une part dans les bénéfices. Bourvalais se chargea de faire adopter l'impôt par le conseil, et signa un billet de douze mille livres à mon pauvre parent, pour le payer de son avis. Je prélevai seulement deux mille livres sur cette somme. Il alla pour toucher son argent au terme convenu; mais il s'aperçut que le billet lui avait été pris; il réclama, attesta et ne put rien obtenir; on le mit à la porte. Désolé et n'osant pas m'avouer sa mésaventure, il s'adressa par occasion à un ancien officier, hardi fripon, qui s'engagea, sous condition de partage, à recouvrer toute la somme.

En effet, ayant prié le malheureux maître de poste de l'attendre dans un lieu qu'il lui désigna, il s'introduisit dans l'hôtel de Bourvalais, et, le pistolet sur la gorge, le força de rembourser le billet perdu. Bourvalais ne fit aucune résistance, pas même une objection, compta la somme entre les mains de l'homme au pistolet, et même le reconduisit avec politesse jusqu'au bas de la rampe. « Monsieur, lui dit le fourbe,

mon complice m'attend à tel endroit, bonsoir. » Bourvalais, qui se vit bien entouré, répondit en criant : « Au voleur ! » L'officier disparut, et jamais on n'a pu le reprendre ; mais l'avare traitant eut égard à son conseil, et le maître de poste, arrêté, jugé, condamné sur l'accusation de Bourvalais, fit une triste fin. C'est le seul de ma famille, jusqu'à présent, qui ait été pendu.

J'avais donc des représailles à exercer contre Bourvalais, qui était si généralement détesté qu'à la représentation de *Turcaret* de Lesage, le parterre se mit à crier : « Nommez le par son nom ? » Une autre fois qu'il assistait en loge à cette sanglante satire des financiers, l'acteur qui jouait le principal rôle s'interrompit pour dire tout haut : « Messieurs, il y a ici quelqu'un qui remplirait mieux mon personnage. » Ce fut donc avec une joie partagée de la cour et de la ville, que je parvins à faire établir une chambre de justice pour juger les sangsues du peuple. Fourquieux, qui en était président, savait l'art de découvrir les coupables ; cependant Bourvalais se défendit avec tant de constance qu'il sortit de prison après trois ans de jugement, et même une de ses

maîtresses, devenue celle du Régent, le fit rentrer dans une partie de ses biens. Beaucoup eurent plus ou moins de ses dépouilles : la duchesse de Berri s'empara de toute l'argenterie; le duc de Guiche, des équipages; je me contentai de plusieurs belles terres en Brie. M. Fourquieux, en mémoire de ce procès, conserva de grands vases d'argent dont Bourvalais se servait à table pour faire rafraîchir les vins et les liqueurs : de là son surnom de *garde des sceaux*. Un autre traitant, fils d'un gentilhomme de Lyon, avait une cave remplie de vin de Tokai pour une somme d'un million; on visita sa caisse, que l'on trouva vide, et on ne lui accorda point jusqu'au soir pour rassembler les soixante mille livres qui y manquaient. Il fut condamné à mort, et, par la clémence de Son Altesse royale, son arrêt fut commué en une prison perpétuelle. Ses biens confisqués passèrent en différentes mains. C'est à lui que je dois ma cave si bien fournie; le gendre de ce traitant se connaît assez en bonne chère pour regretter ces vins exquis, sinon son beau-père.

La guerre à mort faite aux traitans servit de

prélude à l'établissement d'une banque générale. L'argent devenait rare dans les coffres du Roi, quand l'arrivée de Law fit pleuvoir des millions pendant plus de quatre ans. Law est un homme de génie à sa manière, et le mal qu'il a fait ne vient pas de sa faute. Son Altesse royale a usé, ruiné son crédit en semant l'or à pleines mains. Ce fut lord Stairs qui établit Law en France; ils étaient écossais tous les deux, et l'on dit que ceux de cette nation se donnent volontiers un coup d'épaule. Ils se connaissaient aussi des tripots de Londres, où Law avait gagné des sommes énormes. Un jour que l'on parlait devant ce dernier de la pierre philosophale, il dit avec conviction qu'il l'avait trouvée.

« Vous vous moquez, lui dit-on.

— Je peux vous dire mon secret : avec du papier on peut faire de l'or.

— Avec du papier? c'est fort bien dit; et quand verrons nous ce beau chef-d'œuvre?

— Dans trois ans ou environ. »

Law confia quelques vues de son système au comte de Stairs, qui les approuva comme de bonnes folies: « En effet, dit-il, cela peut réussir

chez un peuple de fous, mais jamais en Angleterre. » — Hé bien! j'irai en France. » Stairs, qui depuis le commencement de la régence ne quittait pas le duc d'Orléans, le décida à fonder une banque en compagnie, et mit son Law sur le tapis.

Law était fils d'un orfèvre ou usurier d'Edimbourg, qui lui laissa un trésor, car les orfèvres de la Grande-Bretagne font assez généralement l'usure sur gage. Ce Law, qui ne tenait de sa naissance et de son éducation qu'une prodigieuse science de calcul, régla sa conduite et ses dépenses d'après les gens du grand monde; il gagna beaucoup d'argent, en perdit beaucoup : il fut plus complètement malheureux dans ses amours; car, s'étant épris d'une coquette nommée Mme Wilson, il fut appelé en duel par le mari, auquel il voulait démontrer par chiffres les nombreuses infidélités de sa femme. Le pauvre Wilson fut tué, attendu que les maris ont toujours tort contre les amans. Law se sauva, pour éviter les conséquences de la loi. La veuve le suivit pour se faire rendre l'époux que lui avait enlevé son amant. Law s'en empêtra si bien, qu'il n'a pu encore s'en

défaire et qu'elle a passé depuis pour sa femme. C'était une petite Anglaise, vive, pimpante et délibérée : blanche de peau, blonde de poil, et fidèle malgré tout à son Ecossais. Le duc d'Orléans, qui voulut prendre sur elle des actions comme à la banque, en fut pour ses frais et avances. Elle ne parlait de son mari qu'avec une admiration expansive. Law, embéguiné de cette femme et sous le poids d'une accusation capitale, imagina pour vivre un système financier qui était une belle chose avant qu'on l'eût gâté par des extravagances. Mais pendant vingt ans il l'offrit à tous les souverains de l'Europe sans obtenir autre chose que des refus et des mépris. L'Angleterre, l'Écosse, la Suisse, l'Italie, le traitèrent un peu moins bien qu'un charlatan. Le roi de Sicile, grand mathématicien, se fit expliquer toutes les chances de ce système, supputa, approuva, vérifia, et après mille éloges, dit à Law : « Monsieur, si j'étais assez puissant pour me ruiner, je ne balancerais pas un instant à vous donner la préférence. » Pendant ces voyages toujours infructueux, Law, pour prendre patience, jouait avec un bonheur qui ressemblait mal à du hasard.

Son industrie était plus productive que ses espérances; enfin il arriva en France dans les derniers temps de Louis XIV. Desmaretz, ministre à expédiens et fort besogneux, le reçut avec distinction et se fit partisan de son système; mais le vieux Roi recula devant une opération aussi vaste et aussi chanceuse; il préféra garder ses dettes plutôt que de risquer de les augmenter. Cependant Law, persuadé que la France était, plus que tout autre pays, propre à porter les fruits de son système, attendit patiemment la mort du Roi pour jeter aux yeux de la *poudre d'or*.

Law, quand je le vis en 1715, avait quarante ans ou du moins il paraissait les avoir. Je n'aime pas ces figures écossaises fortement caractérisées par des yeux fauves et des cheveux rouges. Les dames de la cour, sans doute par amour de la banque et du banquier, ont manqué de mettre les cheveux rouges à la mode. Law était d'une taille moyenne, bien prise, gracieuse et avenante; il était remarquable par un geste singulier, celui d'un homme qui compte de l'argent. Il parlait toutes les langues, et surtout le français avec un

désagréable accent ; poli dans ses manières, il souriait volontiers au lieu d'adresser la parole ou de répondre à quelqu'un. Un changement étrange s'opéra en lui par l'influence de sa fortune. Tant que le jeu fut son seul moyen d'existence, il se battait à toutes armes en forme de partie de plaisir, et n'était jamais blessé : une fois la banque établie, il se fit poltron au-delà de toute idée, «parce que, disait-il, je ressemble à la poule aux œufs d'or, qui morte ne vaudrait pas davantage qu'une poule ordinaire. «Enfin la haute prospérité le rendit insolemment orgueilleux, et je lui en fis reproche un jour : « Law, lui dis-je, je vous conseille de ne pas devenir roi de France, vous nous écraseriez comme des fourmis. »

Stairs se lia trop intimement avec Law pour ne pas se brouiller à mort avec lui après que ce dernier lui eut fait gagner plus de trois millions. Il poussa de son mieux à la roue pour la création d'une banque à l'instar de celles de Hollande et d'Angleterre. Law ne voulait que mettre un pied à l'étrier, et en effet ses commencemens furent si raisonnables que je fus séduit tout le premier. Stairs, qui ne sortait pas du Palais-Royal, monta

par degré l'enthousiasme du Régent pour la formation, avec les deniers de l'Etat, d'une banque confiée à Law, en qualité de directeur. Cependant le duc d'Orléans, tout de feu d'abord, se refroidit considérablement lorsqu'il fut question de dresser l'édit; c'est alors que Law fit jouer d'habiles manœuvres, répandant de l'argent et des promesses. On savait trop bien mon crédit auprès du Prince pour ne pas l'employer à tout prix. Stairs me manda en particulier, et Law, qu'il me présenta comme un génie, me battit sur son terrain en me prouvant les avantages de la banque, avantages bien clairs pour moi, puisque, outre une somme payable après l'exécution du système, on me donnait trente premières actions sur les douze mille établies. J'entrai chaleureusement dans ces plans magnifiques, et je ne laissai pas en repos le Régent qu'il n'eût consenti à tout.

«Diable, me dit-il, tu fais un chaud partisan, et je me réserve d'utiliser tes talens.

— Ordonnez, Monseigneur, il y a de mauvais avocats, mais il n'y a pas de mauvaises causes.»

J'en vins à mon honneur, et même je persua-

dai au Régent de ne pas exposer les finances publiques, Law offrant de faire tous les fonds avec sa compagnie. L'édit fut rendu au mois de mai. On sait que les promesses ne coûtent que la peine de les faire: Law en était prodigue; son but, selon l'édit, était d'augmenter la circulation de l'argent, de faire cesser l'usure, de suppléer aux voitures entre Paris et les provinces, de donner aux étrangers le moyen de faire des fonds avec sûreté dans le royaume, enfin de faciliter au peuple le débit des denrées et le paiement des impositions. Un privilége de vingt ans lui était accordé. Ces vingt ans se réduisirent à quatre. La banque, dans son origine, ne paraissait pas devoir ébranler toutes les fortunes, comme il arriva lors de la création de la compagnie de Mississipi. Law, en un mot, était un homme admirable pour les finances; mais le jeune roi, ayant ouï dire que Law était protestant, fit part de ses craintes au Régent, en ces mots: « Il n'est pas catholique, gardez-vous, Monsieur, de vous fier à lui. » Law renfermait en lui-même ses projets pour l'avenir, et sa finesse ressemblait à de la bonne foi; mais je le devinai lorsque, m'apportant la

somme dont j'ai parlé, il me dit à l'oreille :

« M. l'abbé, faites-vous mon associé, et dans trois ans vous serez en état d'acheter la ville de Paris.

— Non pas, répondis-je, j'ai trop à perdre. »

Je me brouillai à cette époque avec le maréchal de Villars, pour la plus sotte chose. Je m'étonne seulement que cette brouille n'ait pas eu lieu quelques années plus tôt. La cause, fort ridicule en apparence, a l'air d'une malice dont je me lave les mains. M. de Villars a beaucoup de mémoire, comme tous les petits esprits qui aiment à en faire parade. Sa manie, comme on sait, est de citer, à tout propos et tant bien que mal, des vers de comédie et d'opéra ; l'exactitude de ces citations en fait le seul mérite. Arouet disait, eu égard à la profusion des réminiscences poétiques de Villars : « M. le maréchal jette sa gourme. » Un jour qu'il racontait une escapade de son jeune fils, le même qui s'illustre aujourd'hui par son jeu effréné et ses débauches, quelqu'un lui débita ces vers de Molière :

Je dis que l'ascendant, monsieur, l'emportera
Sur toute la vertu que votre *fils* aura.

— Le texte dit *votre fille*, reprit-il gravement.

— Non, monsieur, répliquai-je, je crois que c'est *votre femme*. »

D'unanimes éclats de rire mal étouffés le forcèrent de relever ce qu'il prit pour une plaisanterie; le sang-froid avec lequel il le fit redoubla notre gaîté; il sortit fort irrité, en disant qu'il nous montrerait ce que c'était qu'un abbé sans oreilles. Depuis lors, il ne me regarda plus, ne me servit jamais, et me desservit souterrainement avec des vers d'opéra cités, ou autrement.

Villars est grand, gros homme, pourtant vif de mouvement et de physionomie. Il a si peu d'esprit que les sots seuls lui en trouvent : ambitieux et si vain, que le moi, dans sa bouche, est long d'une demi-lieue. Gascon à outrance, voleur en temps de paix, pillard en temps de guerre, il a la main à tout prendre; du reste, sans talent militaire ni autre, il doit ses beaux succès au hasard ou du moins à un certain bonheur dans le choix des moyens les plus exigus. Il ne voit que lui de célèbre général dans toute l'histoire, et ses faits d'armes reviennent sans cesse dans sa conversation bigarré de chansons

et de vers. Sa mère lui avait donné un conseil dont il usait amplement : « Mon fils, lui disait-elle, parlez toujours de vous, on finira par en croire quelque chose. » C'est un vrai flatteur avec les rois comme avec les valets : il se sert de tout le monde, en vrai charlatan politique. Je ne sais si la haine m'aveugle dans ces jugemens un peu hardis contre le vainqueur de Denain. Comme chacun sait, sa femme aurait autant de sujets d'être jalouse de lui que lui d'elle : sa livrée, formée de jeunes beaux garçons, a donné matière à des bruits étranges, dont il rit tout le premier. Madame, qui n'aimait pas ce vieux pécheur, m'a dit que le prince d'Eisenach, bien connu pour sa beauté, voulait faire bâtonner Villars à cause de quelque déclaration mal sonnante. Madame l'en empêcha, en lui disant : « Si M. de Villars recevait toujours le même traitement dans les mêmes circonstances, il n'y aurait point assez de bâtons dans Paris. » Mme de Villars, surnommée *notre bonne petite maréchale*, n'est pas avare de ses faveurs, et se moque de la tyrannie de son jaloux, qui l'emmenait souvent à la guerre. La dame ne se gênait pas plus au milieu des

camps. Oh! la jolie et appétissante figure! Mais le moyen de marcher sur les brisées du duc d'Orléans, du comte de Toulouse, du duc de Richelieu, et de tant d'autres grands seigneurs! Arouet, le rimeur, eut cette audace, et mit fin à l'aventure plus facilement qu'aux douze travaux d'Hercule; mais comme Mme de Villars ne faisait pas son ordinaire avec des madrigaux et des épîtres, elle remercia maître Arouet, qui avait trop d'esprit pour un amant de vingt ans. Au reste, il préférait à l'amour une amitié qui lui faisait perdre peu de temps.

Je me rappelle une plaisante allusion que je croirais faite à dessein si la naïveté de Baudelot n'était pas aussi connue qu'elle l'est au Palais-Royal. Baudelot de Dairval, qui vient de mourir à l'âge de soixante-dix ans, était depuis vingt ans garde du cabinet des médailles de Madame. C'était un honnête homme sur qui compter, démesurément bavard, profondément savant et innocent par boutades. Il avait fait une belle dissertation, qu'il lisait volontiers, même devant les dames. Il s'agissait de prouver que la tête à cornes qui sert d'effigie à certaines médailles n'est

pas, comme le pensent d'autres savans, la tête de Jupiter Ammon, mais bien celle de Pan. Ce n'est pas moi qui le contredirai là-dessus. Baudelot vivait au milieu de ses médailles, et comme il m'en montrait de fort curieuses des empereurs romains, j'allais quelquefois étudier avec lui l'amour chez les anciens. Madame avait dans sa collection des pierres gravées, que, pour son honneur, je ne crois pas qu'elle ait vues.

Un matin que j'étais avec Baudelot dans la chambre des médailles, Madame entra avec quelques dames et le maréchal de Villars, qui avait demandé à voir les antiques. Il s'annonça comme un connaisseur, et Baudelot n'eut rien de plus précieux que de chercher une médaille représentant une tête ornée de cornes de toutes grandeurs.

« Connaissez-vous ceci, M. le maréchal? dit Baudelot, qui n'était pas au courant de la chronique scandaleuse; examinez, je vous prie, toutes ces cornes.

— Voilà une plaisante coiffure! s'écria Villars, pour ne pas rester en défaut d'érudition.

— C'est le triomphe de Cornificius.

— Qu'est-ce que votre Cornificius? demanda Madame.

— Un habile général : ses cornes sont des attributs de force et de courage; il a les cornes de Jupiter, celles de Faune, celles de ......

— Passons, interrompit Madame; si vous vous arrêtez à chaque médaille, nous n'aurons pas le loisir de les voir toutes.

— Ah! Madame, celle-ci en vaut bien une autre! Cornificius est en vérité une des plus rares médailles de votre cabinet; M. le maréchal le sait bien.

— M. le maréchal s'embarrasse fort peu de Cornificius, dis-je à mon tour.

— Comment? d'un si grand capitaine que j'oserais presque le comparer à M. le maréchal....

— Ce bon Baudelot! interrompit encore Madame en riant, pour donner occasion de rire à tous ceux qui en avaient bonne envie, excepté M. de Villars; il est intarissable dans son érudition, et une médaille fournirait l'entretien de six jours.

— Monseigneur, reprit Baudelot mis en humeur par ces éloges, je vois que vous seriez mon-

maître; daignez me dire si vous partagez mon opinion sur cette autre tête à cornes qui me paraît celle de Faune, et non de Jupiter Ammon.

— Madame, s'écria M. de Villars, toutes ces cornes me feront perdre la tête.

— Monsieur, répondis-je, pardonnez à M. Baudelot, qui vous prenait pour un fameux connaisseur. »

Il partit fort en colère; sa sortie laissa le champ libre aux rieurs.

« Baudelot, dit Madame, M. de Villars croira que j'étais préparée à sa visite; il n'en avait jamais tant vu!

CHAPITRE IX.

Le chevalier de Saint-Georges. — Ses malheurs. — Son portrait. — Négociation avec l'Angleterre. — Lettres de Dubois à lord Stanhope. — Le maréchal d'Huxelles; son portrait. — Les deux lettres. — Voyages de Dubois à la Haye. — Les livres et les tableaux. — Conférences. — Retour à Paris. — Second voyage de Dubois. — Le courrier Marois. — Le banquier de Bruxelles. — L'interprète allemand. — Arrivée de Dubois à Hanovre. — Le marquis de Louville. — Calomnies sur milord Stairs. — Georges Ier, roi d'Angleterre. — La reine de Prusse. — Dîner du Roi. — Robert Walpole. — M. de Nesmond, évêque de Bayeux. — Georges boit à la santé du Prétendant. — Dubois à la Haye.

Le chevalier de Saint-Georges était encore à Avignon, où il prétendait rester, disait-il, jusqu'à ce qu'on le chassât. La destinée de ce prince est le résultat des dernières capucinades de son père, Jacques II, qui songeait bien moins à son royaume perdu qu'à ses dévotions, et

qui; sur son lit de mort, n'eut rien de mieux à dire à son fils que ces conseils de jésuite : « Quelque belle que soit une couronne, il vient un temps où elle est fort indifférente : respectez votre mère, aimez le roi de France comme votre bienfaiteur, et préférez votre religion à toutes les grandeurs humaines. » Le roi de France, son bienfaiteur, signa le traité d'Utrecht, qui annulait tous les droits de Jacques III, nom sous lequel il avait été reconnu roi par Louis XIV, à la prière de sa mère en larmes. A la mort de sa sœur la reine Anne, ses partisans lui proposèrent de se faire ou de se dire protestant pour remonter sur le trône. Le souvenir des dernières paroles de son père opéra sur cette âme timorée; comme le pauvre Jacques II, le fils perdit trois royaumes pour une messe. Il se retira d'abord à Bar, chez le duc de Lorraine, qui ranimait sans cesse son infructueuse persévérance, mais qui n'avait que des conseils à lui donner. Enfin le prince de Galles ou le roi Jacques III obtint de Louis XIV quelques secours secrets, et s'en alla débarquer en Ecosse, avec peu de ressources et beaucoup d'espoir. Il arriva juste à temps pour achever

d'y gâter ses affaires, et, après des succès divers, il fit une retraite qui eut l'air d'une fuite : c'était au moment de la mort de Louis XIV. L'ambassadeur d'Angleterre, le comte de Stairs, eut mission de son gouvernement pour empêcher le retour du Prétendant en France. Stairs reprocha donc au Régent d'avoir favorisé l'expédition en Écosse, contre tous les traités du feu Roi. Cela lui donna occasion de demander qu'on livrât Stuart au parlement anglais, qui l'avait jugé par contumace et condamné à mort pour crime de haute trahison. Le Régent repoussa cette perfidie: on s'y attendait; on lui demanda alors de ne point prêter asile en France au prince fugitif; il y consentit pour maintenir la paix, mais il fit avertir sous main le chevalier de Saint-Georges, qui rentra sur notre territoire, revint à Paris, reparut à Saint-Germain, et faillit être assassiné par des agens de la cour de Londres. Le Régent s'indigna de cette violation du droit des gens; mais, pour l'apaiser, je le saturai d'*utrum* et d'*ergo* politiques. Le chevalier de Saint-Georges ne faisait pas grand bruit à Avignon, où il attendait des jours meilleurs. Le cabinet anglais persistait à

exiger son extradition ou son renvoi. Je pense que Louis XIV étant mort et ses promesses aussi, c'eût été bien fait de livrer le Prétendant à Georges Ier, qui se fût contenté de le tenir en chartre privée. Par là eût été assurée la tranquillité de l'Angleterre, et l'intérêt de la France parlait plus haut que tous ces préjugés d'hospitalité. A présent que le chevalier de Saint-Georges a un fils, voilà la guerre de succession éternisée; mais puisque Albéroni a échoué dans cette entreprise, je doute qu'un autre y réussisse.

J'avoue que je fais peu de cas des ministres qui perdent leur place, des rois qui perdent leur couronne; ce sont d'ordinaire de pauvres sires, car le génie, si bas qu'il soit tombé, se relève toujours. Le chevalier de Saint-Georges est la preuve vivante de cette incapacité malheureuse: il a toutes les qualités d'un dameret propre à briller auprès des femmes, voilà tout; il jouera bien son rôle dans une église, dans une ruelle; mais il serait souverainement déplacé sur un trône. Sa figure est régulière et belle, mais toujours distraite ou mélancolique; ses manières sont nobles; il ne met aucun esprit dans ses pa-

roles, et retombe incessamment sur ses prétentions à la royauté. Je ne l'ai jamais aimé, et je ne crois pas qu'il me paie d'ingratitude. Il m'arriva de dire, en le voyant caresser celui-ci et celui-là, qu'il avait l'air de demander l'aumône; ce mot lui fut rapporté, et il m'en témoigna sa reconnaissance moins sottement qu'à l'ordinaire: « M. l'abbé, me dit-il avec douceur, êtes-vous jaloux de moi, et prenez-vous ma couronne d'Angleterre pour un bénéfice dont je vous fasse tort? » Certes dans mes négociations je ne l'ai pas servi comme je l'aurais pu; mais néanmoins j'ai refusé beaucoup d'argent plutôt que de contribuer à le mettre entre les mains de ses ennemis. Plus tard je l'ai fait servir à mes projets, et je lui dois au moins la moitié de mon chapeau rouge.

L'Angleterre poursuivait avec obstination par ambassadeur ses poursuites contre le chevalier de Saint-Georges: un canal que l'on avait commencé à Mardick près de Dunkerque lui faisait un prétexte de rupture avec la France; le Régent désirait la paix pour réparer les désastres de la fin du règne de Louis XIV. Malgré les chefs du con-

seil, qui ne voulaient pas que l'on parût attacher beaucoup de prix à l'alliance britannique, le Régent caressait le comte de Stairs, et par son entremise les ministres anglais. Ceux-ci ne savaient que répondre à toutes ses avances : «Que le chevalier de Saint-Georges sorte de France, que le canal de Mardick soit abandonné.» Les ouvertures de paix semblaient devoir finir par une guerre générale ; la Hollande et l'Empereur s'efforçaient de pousser l'Angleterre contre la France. Ce fut dans cette alternative que le Régent recourut à ma petite influence. Afin que mes démarches ne parussent pas dirigées par lui, je pris le ton diplomatique dans ma correspondance avec mon ami Stanhope, et je feignis de souhaiter la bonne intelligence entre nos deux maîtres pour qu'il ne bût que du meilleur vin de France et moi du cidre de Goldpepin, au lieu de notre gros cidre de Normandie. Mais lord Stanhope, qui défendait cette importante affaire, n'était pas disposé à la faire réussir ; je craignis même qu'il n'employât son crédit auprès de Georges Ier à l'en détourner.

Pendant ce temps-là la maison d'Autriche fit proposer à la Hollande et à l'Angleterre

une alliance offensive et défensive. Pour gagner du temps, le Régent écrivit à M. de Châteauneuf, notre ambassadeur à la Haye, qu'il déclarât aux Etats-Généraux ses projets d'alliance avec la République et l'Angleterre. Stanhope me donna avis qu'il allait accompagner le roi Georges à Hanover : c'était m'engager à l'y joindre. Le Régent me destinait de longue main à cette mission extraordinaire et secrète. Le maréchal d'Huxelles, qui me voyait avec envie prendre racine dans la régence, fit tout ce qu'il put pour empêcher mon voyage à la Haye. Il persuada presque au Prince que, dans une conversation particulière, on triompherait difficilement des préventions de lord Stanhope, entièrement opposé aux vues de Son Altesse royale. « D'ailleurs, dit-il, il est impossible que le voyage de l'abbé Dubois reste secret : on aura beau lui donner des motifs particuliers et frivoles, qui croira qu'un conseiller d'Etat, honoré de la confiance intime de Son Altesse royale, se soit dérangé sans ordre et sans but? Pas de doute alors qu'il ne faille renoncer à cette négociation, dont M. de Châteauneuf viendrait à bout en Hollande. » Mon

éloquence l'emporta cependant sur la jalousie du marquis d'Huxelles.

C'est un envieux, un égoïste, un rampant; quand il fut fait maréchal dans la grande fournée de 1703, tout le monde répéta qu'il méritait le bâton. Il arrivait où il voulait par la flatterie; mais il me prouva qu'il avait des griffes sous ses pattes de velours. N'ayant d'autre ami que lui-même, il ne se fait pas faute d'avoir des ennemis. Il a cent visages comme Protée, et ne rougit pas de les montrer à chaque instant. Il s'insinua d'abord dans l'amitié du Roi, qui le crut grand général parce qu'il parlait toujours guerre; il se prosterna devant la Maintenon, qui l'aimait, à cause de sa femme, jésuitesse fort dangereuse. Tout consiste en fausseté; il se fit chevalier de la Choin, dont il entretint la chienne de têtes de lapin rôties jusqu'à la mort de Monseigneur; il se traîna à la suite des du Maine, qui s'amusèrent de le voir valeter jusqu'à la régence; alors, comme de droit, tout ce luxe d'adulations fut transporté au duc d'Orléans, qui appela d'Huxelles l'*Orient*, parce qu'il adore toujours le soleil levant. Au physique, c'est un homme

gros et court, haut en couleur, renfrogné, et sentant mauvais de sa nature. Il est paresseux à marcher, à parler, mais non en galanteries. Sa femme place ses tendresses parmi les ecclésiastiques; lui est fort curieux des religieuses; aussi hante-t-il les couvens en tout bien tout honneur, me suis-je laissé dire. Cependant il a voulu travailler à la conversion du Régent et à la mienne; nous l'avons renvoyé à ses moutons : c'est ainsi qu'il a baptisé ses petits Bathylles.

Avant mon départ j'offris un échantillon de mon savoir-faire au Prince, qui savait combien je mettais de liberté dans ma correspondance. En effet, dans les choses les plus graves, je jette l'expression la plus bouffonne, pourvu qu'elle exprime bien mon idée. J'ai en horreur les discours de lit de justice; parler naturellement, vivement et droit au but, voilà ma manière. Son Altesse royale me persuada que je n'aurais pas la dignité convenable pour traiter plénipotentiairement avec les ministres, le grand-pensionnaire et peut-être le roi lui-même. « Je vous porte défi, Monseigneur, lui dis-je; Fontenelle ne vous semble-t-il pas, comme à moi, le plus habile à

manier le style? un autre, si vous préférez. Hé bien! donnez un sujet de lettre politique, que lui et moi nous traiterons chacun de notre côté. Je parie que la mienne est d'un diplomate, la sienne d'un académicien.» Il s'agissait d'écrire à M. de Châteauneuf; Fontenelle et moi nous prîmes la plume, et je portai nos deux lettres au Régent, le priant de choisir celle qui conviendrait le mieux; la première qu'il lut le fit rire de pitié :

« C'est toi, Dubois, me dit-il, qui as fait des pointes et des phrases si bien accommodées?

— Décidez, Monseigneur, laquelle des deux épîtres vous plaît davantage.

— Le moyen de balancer! celle-ci est aussi élégante, adroite et bien dite, que l'autre est platement recherchée, niaise et absurde.

— Merci des éloges, Monseigneur; n'en parlez pas à Fontenelle, je vous prie; je rougirais d'être plus habile que le plus habile de l'Académie.»

On a prétendu que j'avais fait mon profit de la lettre de Fontenelle, sur qui je me déchargeai des stupidités de la mienne. A en croire les gens de bonne foi qui me harcellent de lardons, satires et gravures, je serais un maître sot. Je voudrais

voir le plus grand esprit d'entre eux tenir ma place seulement pendant huit jours.

Je partis le 4 juillet, sans faire grand tapage, et comme pour aller acheter des tableaux et des livres en Hollande ; je n'étais accompagné que de Manet. J'arrivai à la Haye peu de temps avant Stanhope, et je disposai toutes mes petites ruses, cachant mon titre d'ambassadeur extraordinaire. J'allai, sous prétexte des chevaux que voulait vendre M. de Châteauneuf, m'entretenir avec lui dans son écurie, et le mettre au courant de ma mission. Nous convînmes de la marche à suivre, sans que je passasse pour autre chose que pour un amateur de chevaux. J'attendais de pied ferme mon ami Stanhope, lorsque je me fus entouré de piles de livres qui me donnaient l'apparence d'un savant et non d'un négociateur. Stanhope me vint trouver au milieu de mes bouquins et de mes vieilles toiles ; nous nous embrassâmes comme d'anciens amis, et je lui parlai d'abord de toute autre chose que de l'alliance projetée.

« Mon cher, me dit-il, voulez-vous pas vous faire libraire et marchand de tableaux ?

— Ne riez pas, repris-je, j'ai acquis des objets

précieux dont je vendrai une partie en France.

— Mais je vous savais des goûts moins sérieux.

— Quand j'étais plus jeune, il est vrai; mais veuillez jeter un coup d'œil sur ce catalogue de livres qui se vendront à Leyde; le bibliothécaire du roi Guillaume avait passé sa vie à les recueillir.

—D'où vous vient, s'il vous plaît, cette passion de tableaux?

—De ma grande fortune, qu'il est malaisé d'employer. Vous me voyez ravi de la dernière acquisition que j'ai faite : le tableau des *Sept Sacremens* du Poussin avait été emporté de France par des marchands hollandais, je me félicite de l'avoir racheté.

— Son Altesse royale vous en donnera sans doute deux fois le prix...

—Vous me rappelez une lettre qui vous regarde. « J'ai appris, me mande le Prince, qu'il y a des mouvemens à la cour de Londres contre le duc d'Argyll, favori de l'héritier présomptif. Comme je sais que lord Stanhope est l'ami de ce seigneur, et très-bien vu lui-même du prince de Galles, je crains qu'il ne soit enveloppé dans

cet orage. S'il vous arrivait de le voir à son passage en Hollande, je vous autorise, mon cher abbé, à lui offrir de ma part bons offices, amis, argent, en un mot tout ce qui dépendra de moi. »

— Veuillez témoigner à Son Altesse royale ma sincère reconnaissance : je ne suis compromis en rien dans l'affaire du duc d'Argyll ; mais je remercie du fond de mon cœur ceux qui daignent s'intéresser à ma bonne et à ma mauvaise fortune. »

J'avais amené Stanhope au point de conférer avec moi de l'alliance à traiter entre la France et l'Angleterre ; il s'était hérissé de difficultés qu'il me fallut combattre l'une après l'autre. Il s'obstinait à ce qu'il ne fût pas fait mention du traité d'Utrecht, qui blessait la maison d'Autriche. Je me renfermai dans les conditions suivantes, qu'il m'était défendu d'outre-passer :

1° La garantie de la succession d'Angleterre dans la ligne protestante, en même temps qu'il serait convenu de la garantie des traités d'Utrecht, en leur entier ;

2° D'obliger le chevalier de Saint-Georges à

sortir d'Avignon, et d'exécuter cet article entre la signature de l'alliance et l'échange des ratifications;

3° De refuser l'asile aux rebelles de la Grande-Bretagne;

4° De mettre l'ouverture du canal de Mardick en tel état qu'il ne pût y entrer de vaisseaux de guerre;

5° De traiter conjointement et sur le même pied avec les Etats-Généraux de Hollande.

Ce n'est pas sans effort qu'après trois conférences qui durèrent bien avant dans la nuit, je fis partager mes opinions à lord Stanhope; il me promit tout succès de notre négociation si j'obtenais du Régent une explication loyale du passé, des assurances positives pour l'avenir, et surtout une renonciation formelle à la cause du Prétendant. Je résolus de retourner à Paris plutôt que de confier mes secrets à d'autres. La veille de mon départ, j'invitai Stanhope à souper, et nous cimentâmes notre vieille amitié par des confidences réciproques. Seulement, comme je jugeais tout avec une grande tyrannie, louant et blâmant rois et ministres, il me demanda si j'a-

vais étudié le droit public en Turquie. En effet mon mérite était de l'adresse, de l'intrigue si l'on veut, et je n'avais pas appris la diplomatie par principes.

J'étais de retour à Paris dans les derniers jours de juillet. Je me rendis en secret chez le Régent, qui m'embrassa de joie, car j'avais écrit les détails de mes entrevues avec Stanhope, et il put voir combien de terrain j'avais gagné en quelques heures (1). Le maréchal d'Huxelles, qui redoutait le succès de ma négociation, fut d'avis que le Régent envoyât par courrier un mémoire de ses offres au roi d'Angleterre ; mais je n'eus pas de peine à persuader que ma présence était indispensable. Madame, à qui Son Altesse royale en parla, répondit que, s'il s'agissait de ruser, de tromper, de voler, j'étais un homme incomparable. Mon départ fut donc décidé : mais cette fois je devais cacher l'ambassadeur sous le nom du che-

(1) On trouve les dépêches relatives à cette importante mission dans la *Correspondance inédite du cardinal Dubois* publiée par M. de Sevelinges. Cet ouvrage, fort estimé des diplomates, sert de preuve à l'authenticité de ces mémoires.

(*Note de l'Editeur.*)

valier de Saint-Albin. Je me baptisai ainsi pour chagriner l'abbé de Saint-Albin, qui se faisait bien fier d'être bâtard du duc d'Orléans.

Je partis dans une chaise de poste que me vendit M. Crozat. J'emmenai seulement de mon domestique, Manet, qui se fit doubler ses gages pour me servir d'interprète; Forceville, mon valet de chambre; Sourdeval, mon secrétaire, et Chef, mon cuisinier, complément indispensable d'un ambassadeur. J'avais sur moi une grosse somme en lettres de change pour un banquier de Bruxelles. Pendant la route je pensai à me procurer un courrier de confiance; je regrettais déjà de ne l'avoir pas choisi moi-même à Paris. Manet, à qui j'en touchai deux mots, me dit :

« Monsieur, si vous permettez, j'ai l'homme qu'il vous faut.

— D'où le connais-tu?

— Je ne le connais pas.

— Où est-il?

— Dans l'hôtellerie où j'ai été me rafraîchir; il buvait de si bon cœur que ce doit être un brave garçon. »

Je fis arrêter la voiture jusqu'à ce que Manet

m'eût amené son protégé. Ce n'était pas un enfant, mais un gaillard de quarante ans, robuste, trapu et de physionomie joyeuse. Il me sembla que je l'avais vu quelque part; il eut la même idée, car il me regarda fixement.

« Comment t'appelles-tu? lui dis-je.

— Maroy, monsieur.

— Maroy! voilà un nom qui ne m'est pas étranger.

— C'est possible, j'ai été courrier du duc de Lorraine...

— Mais en vérité, c'est toi, petit drôle...

— Et vous, M. de Saint-Albin, n'êtes-vous pas l'abbé Dubois?

— Silence, Maroy! tu es encore sous ma férule! Je suis aise de te voir, mauvais sujet, mais qu'as-tu fait de l'éducation que je t'avais donnée?

— Elle fait comme moi, elle court les champs.

— Tu consens donc à entrer à mon service?

— Comme vous étiez à celui de mon père et au mien! »

Je ne fis que rire de l'insolence de Maroy, et je chargeai Manet de l'endoctriner. Ce Maroy,

qui m'a quitté quand je devins cardinal, avait fait honneur à son précepteur ; il s'était enfui de la maison paternelle, mais sans revenir comme l'Enfant Prodigue ; il avait fait tous les métiers qui se peuvent faire honnêtement ; il perdit tout ce qu'on peut perdre en mauvaise société ; il avait servi comme courrier le duc de Lorraine et le chevalier de Saint-Georges, et quand il se fut habitué à mes manières quelque peu brutales, je m'habituai aux siennes qui n'étaient pas plus douces. Ainsi l'un de nous deux était toujours en colère ; au demeurant, en bonne intelligence. L'impertinent avait si à cœur de m'imiter, qu'il passait souvent pour moi auprès de mes maîtresses : *Inde iræ.*

J'arrivai à Bruxelles vers cinq heures du soir, et à mon grand désappointement je m'aperçus que j'avais perdu ma bourse. Il me fallait de l'argent pour loger et héberger tout mon monde. Je me rendis donc avec Sourdeval et Maroy chez le banquier qui devait me payer mes lettres de change. Le banquier était allé à la noce et ne reviendrait que fort tard, me dit un valet qui gardait la maison. Je jurai, pour soulager un peu

ma colère ; le caissier arriva, mais sans argent, et m'en promit pour le lendemain à dix heures. Je ne pouvais m'en passer, on me fit crédit jusque là en faveur de ma bonne mine. A dix heures j'étais à la porte du banquier avec mes deux gardes-du-corps, Sourdeval, le plus doux des hommes, Maroy, le plus emporté, après moi.

« Mon Dieu, monsieur, me dit le caissier, mon maître dort encore, après la fatigue de la nuit, ce serait cruauté de le réveiller ; revenez dans un autre moment.

— Qu'on est malheureux d'être à la merci des valets ! m'écriai-je ; ce coquin-là me fait perdre mon temps et manquer des affaires de la plus haute importance.

— Parbleu ! ajouta Maroy, qui s'appliquait déjà à me copier, ce faquin mériterait que je lui coupasse les deux oreilles pour les clouer en guise d'enseigne à sa porte.

— Messieurs, répondit le pauvre caissier, serrant les clefs de la caisse, des injures tant qu'il vous plaira, mais des coups faites-m'en grâce.

— J'ai l'envie de te couper quelque chose... continua Maroy, choisis : les oreilles ou le nez ?

Je me contentai de conseiller au banquier d'être moins brutal à l'avenir.

En traversant les Pays-Bas autrichiens, je me trouvai plusieurs fois dans un embarras d'une autre sorte; j'entendais l'allemand moins bien que mes chevaux, et je n'avais d'autre interprète que Manet, qui croyait parler cette langue, ou du moins me l'avait fait croire. Le diable nous conduisit à Louvain dans une auberge allemande où nous parlâmes long-temps sans nous entendre. « Demande des œufs frais, dis-je à Manet. Il baragouina quelques mots, et l'hôtesse m'apporte un broc de vin du Rhin. « Manet, m'écriai-je en colère, se moque-t-on de moi? tu me ferais aller la tête la première dans le canal de Mardick. » C'était une expression que j'avais adoptée depuis mon ambassade. Manet parla encore à l'hôte, qui parut le comprendre, et celui-ci mit devant moi une cruche de bière. Je devins rouge et bleu d'indignation; Manet, qui avait bonne envie de rire, rappela l'hôte, le harangua lui fit des gestes et des signes qui amenèrent pour résultat une demi-tonne d'eau sur la table. Je ne me contins plus, et je me lançai contre Mane

en disant : « Sommes-nous dans la tour de Babel? il faut que je harponne ce maudit coquin! » L'hôte, Sourdeval, Chef, s'enfuirent, excepté Manet qui ne bougea pas. Je tirai mon épée avec tant de force, que la poignée me resta dans la main, mais pas de lame. Le drôle de Manet, qui craignait de n'en être pas quitte un jour pour deux ou trois estafilades dans le ventre, s'était précautionné contre les accidens. La vue de mon arme inoffensive apaisa cette grande fureur et j'éclatai de rire de bon cœur. Sourdeval, qui revint, suppléa fort adroitement à l'incapacité de Manet : il prit un crayon et dessina une poule avec des œufs. Je fus servi comme je le désirais.

J'arrivai à Hanovre fort incommodé de ma rétention d'urine, que je n'allai pas promener dans toute la ville, à l'exemple de ce petit Maroy. Malgré ma défense aux personnes de ma suite de sortir de l'auberge où j'étais descendu avec mystère, il agaça filles et femmes, faisant sonner bien haut son titre de courrier d'ambassadeur. J'en fus averti assez tôt pour lui ordonner de se taire. Stanhope, prévenu de mon arrivée,

vint me voir secrètement, jusqu'à ce que je fusse en état de me présenter devant Sa Majesté Britannique. M. d'Yberville m'avait si chaudement secondé à Londres, que nous étions à peu près d'accord avec l'Angleterre. A cette époque, j'appris que le marquis de Louville, ancien commandant de la garde royale des mousquetaires de Philippe V, n'avait pas été reçu par ce prince, auprès duquel il devait excuser l'alliance de la France avec l'Angleterre; mon zèle s'en accrut. Je me flattai de retirer beaucoup d'honneur de ma négociation, regardée comme impossible par la plupart. Il est vrai que les difficultés naissaient à chaque pas. Cependant je ne pense pas, ainsi que l'a souvent dit Madame, que milord Stairs ait joué à brouiller le Régent avec l'Angleterre, en le représentant comme l'allié secret du Prétendant. Son Altesse royale n'a jamais fourni d'armes ou d'argent au chevalier de Saint-Georges, et son seul tort est de ne l'avoir pas inquiété dans son valetage en France. D'un autre côté, Stairs n'aurait pu garder le masque si long-temps: il partageait nos plaisirs, nos fêtes, et rien n'en a transpiré de sa part. Enfin, que n'imagine pas

la calomnie? On a été jusqu'à prétendre que Stairs avait eu des entrevues avec M. Benderitter, envoyé de l'Empereur, et l'ambassadeur de Sicile, dans le but de faire une ligue tendante à chasser le roi d'Espagne, et à le remplacer par celui de Sicile. Stairs ne peut être un espion ni un traître; il doit presque toute sa fortune au Régent.

Stanhope parla si avantageusement de moi au roi Georges I[er], qu'il souhaita me voir. Je lui fus présenté par mon ami, et l'accueil qu'on me fit m'aurait gagné tout-à-fait à l'Angleterre, si je ne l'avais pas été par mille raisons (1). Georges I[er], qui n'avait guère que 56 ans, portait sur ses traits un caractère de franchise allemande qu'il ne démentait pas : il n'était pas empêché de sa dignité royale, et n'en faisait pas sentir l'embarras aux autres. Son sourire engageait à la cordialité la plus opposée à l'étiquette des cours. Il parlait d'un air affable, en français plus volontiers, et

(1) Cette phrase est sujette à diverses interprétations qui donneraient lieu à l'examen du véritable rôle que jouait Dubois dans ses ambassades.

(*Note de l'Editeur.*)

sa bonté apparaissait dans toutes ses paroles. La reine de Prusse, sa fille, qui était alors de passage à Hanovre, ne me témoigna pas moins de bienveillance.

« M. de Saint-Albin, me dit la Reine, vous eussiez bien fait de nous apporter les modes de France.

— Madame, répondis-je, je n'avais pas l'honneur d'être votre plénipotentiaire. » Cinq jours après Maroy fit si bonne diligence, qu'il revint avec les plus nouvelles toilettes de Paris. La Reine me remercia et me paya dix fois leur valeur.

Je fus admis à dîner au petit concert de Leurs Majestés avec Stanhope et Robert Walpole, ministre favori du Roi. C'est un habile homme, quoiqu'on l'appèlle aujourd'hui le *Père de la corruption*, et je pense comme lui qu'il y a un tarif de chaque conscience. Au reste, il est merveilleux de l'entendre parler d'argent; il trace les plus admirables projets de finances, et je ne doute pas qu'il ne surpasse Law, si la fantaisie lui en prend. Le dîner se passa en discussions sur l'alliance, et tous les points en furent arrêtés à peu

près; de sorte qu'au dessert il ne restait qu'à faire accepter à la Hollande les mêmes conditions. Il fut souvent question du Prétendant, et le Roi s'exprimait sur son compte sans animosité; il le plaignit même en des termes dignes de l'un et de l'autre.

« A votre place, Sire, dit négligemment Walpole, je lui ferais offrir deux ou trois millions, à condition qu'il renonçât à ses prétentions.

— Les deux ou trois millions, reprit Stanhope, se changeraient en poudre et en fusils. Cette fois l'Ecosse se rangerait toute du parti des Stuarts.

— Messieurs, répliqua le Roi, le chevalier de Saint-Georges ne manquera pas en France d'amis et de finances pour former des expéditions.

— Sire, m'écriai-je d'un air fâché, soyez généreux et ne me forcez pas à défendre contre vous l'honneur du roi de France.

— Le roi de France, continua Georges Ier, n'est pour rien dans le reproche que je fais; mais son clergé catholique-romain, qui nous regarde comme des hérétiques.

— Vous le leur rendez bien, Sire, et louons

Dieu que les guerres de religion se bornent à la bulle *Unigenitus*.

—J'ai en main, continua le Roi, les preuves des intelligences qu'entretient le chevalier de Saint-Georges avec vos évêques. Celui de Bayeux, par exemple, M. de Nesmont, faisait au roi Jacques II une rente de trente mille livres dont le fils touche encore la moitié...

—C'est un fait à éclaircir, interrompit Stanhope.

—Sire, dis-je en riant pour détourner la conversation, vous ne connaissez pas ce cher M. de Nesmont?

— Me prenez-vous pour le Prétendant, M. de Saint-Albin? s'écria le roi Georges en remplissant son verre.

—Dieu m'en garde, Sire! mais, pour en revenir à l'évêque de Bayeux, je ne vous citerai de lui qu'un trait qui vous fera mieux apprécier ce qui en est. M. de Nesmont est une vierge d'innocence; mais il ne faut pas juger sa conduite par ses expressions hardies jusqu'à la témérité. Une femme n'oserait se confesser à lui de peur des questions saugrenues qu'il adresse à ses pé-

nitentes. Il aime beaucoup à prêcher, et ses sermons ont une toute autre éloquence que celle de la chaire. Il avait assisté à une noce très-bruyante; le lendemain, dans sa prédication, il se mit à fulminer contre les noces en des termes si plaisans, que l'auditoire lui rit au nez. Un bon curé, qui avait écouté gravement cette bizarre sortie, éleva la voix en disant : « Monseigneur, vous prêchez contre ceux qui sont de noces; Notre Seigneur pourtant y alla bien lui-même à Cana en Galilée. — Vous avez raison, reprit-il après s'être recueilli un instant, il y alla; mais il eût mieux fait de n'y pas aller. »

— Voilà un papiste à moitié fou, dit Stanhope avec un éclat de rire.

— Bienheureux les pauvres d'esprit! ajoutai-je.

— Messieurs, interrompit le Roi, je propose une santé au Prétendant.

— Vous, Sire! répliquai-je.

— Ce n'est pas la première fois, M. de Saint-Albin. Au carnaval dernier, une belle dame attachée aux Stuarts me reconnut sous mon déguisement; ainsi avais-je fait à son égard. Elle fei-

gnit de ne pas savoir à qui elle avait affaire, et me parla du chevalier de Saint-Georges avec un dévoûment passionné. Je fis semblant d'avoir les mêmes opinions, et elle se douta sans peine que je lui cachais le fond de ma pensée. Elle m'entraîna vers un buffet, et faisant remplir deux verres : « A la santé du Prétendant! me dit-elle. — De tout mon cœur, répondis-je; je bois volontiers à la santé des malheureux. » Ces mots bien naturels ont gagné cette dame à ma cause.

— Ah! Sire, m'écriai-je, si le chevalier de Saint-Georges vous entendait, il vous demanderait votre amitié.

— Je la lui accorderais, » reprit noblement le Roi.

Je pris congé de Sa Majesté et de Stanhope, et toutes les conditions du traité étant fixées, je quittai Hanovre pour la Haye, où je devais trouver lord Cadhogan, et Horace Walpole, frère du ministre, avec des pleins-pouvoirs pour la signature de l'alliance; ce qui fut encore retardé. L'envie d'éclipser l'ambassadeur ordinaire de France me fit choisir de préférence son hôtel

pour m'y établir avec un grand train de monde, sous mon vrai nom de Dubois. Le marquis de Châteauneuf ne me vit pas arriver de meilleur œil qu'autrefois le maréchal de Tallard à Londres.

CHAPITRE X.

Le marquis de Chateauneuf; ses ridicules. — La ceinture de diamans. — Le dîner des tabatières. — Mme de Chateauneuf. — Mme de Morangis, sa fille. —Le père de Castagnère, son neveu. — Sourdeval, secrétaire de Dubois. — Lavergne, autre secrétaire. — Scène du *Bourgeois gentilhomme.* — La liste du Suisse. — Lettre de Dubois au marquis de Nocé. —Heinsius, grand pensionnaire de Hollande. — Insolence de Louvois. — Lord Cadhogan. — Robert Walpole. — MM. Lassaraz et Basnage. — Guerre ouverte du père Castagnère contre Dubois. — Mme Dunoyer et ses deux filles. — L'embuscade. — Le secrétaire du diable. — Convention entre la France et l'Angleterre. — Complimens de nouvelle année. — Signature de la triple alliance. — Lettre du Régent à Dubois. — Dîner diplomatique. — Dubois sacrifié. — Lettre au Régent. — Le poisson. — Lettre du roi d'Angleterre à Dubois. — Générosité peu coûteuse. — Départ de la Haye. — Avis mystérieux. — Les béguines d'Anvers. — Retour au Palais-Royal. — Les boîtes de thé et le vin de Tokay. —Dubois, secrétaire du cabinet du Roi.

Le marquis de Châteauneuf est un oison des pieds à la tête; je n'en sais pas de plus infatué

de ses aïeux ; il est heureux lorsqu'il trouve l'occasion de parler de très-haut et très-puissant seigneur Charles de l'Aubespine, marquis de Châteauneuf, rival du cardinal de Richelieu auprès de la belle duchesse de Chevreuse, et prisonnier à la Bastille. Alors sa face pâle s'épanouit et il se rit à lui-même. Il est hérissé de petites finesses qui ne sont que ridicules ou inutiles. J'aurais l'air de le juger avec mauvaise foi, si je passais sous silence deux hauts faits qu'il racontait à tout venant, dès que sa femme lui disait, à l'instar de la sœur des *Mille et une Nuits* : «M. le marquis, dites-nous ce qui vous arriva du temps que vous étiez ambassadeur à Constantinople ; ou bien le dîner des tabatières. » Et M. le marquis commençait, avec sa voix nazillarde, par la formule accoutumée du Châteauneuf rival de Richelieu. Voici ces deux histoires dans leur intégrité.

Du temps que M. le marquis était ambassadeur à la Porte, il faisait avec magnificence les honneurs de l'héritage du Châteauneuf rival de Richelieu. Mais son désintéressement excitait l'admiration des Croyans. Les chrétiens de la Terre-Sainte, qui, comme on sait, sont tous des

millionnaires en haillons, obtinrent de l'ambassadeur de France les plus éclatans services. Or, les chrétiens, qui sont fort reconnaissans, avisèrent aux moyens de le prouver. Ils envoyèrent au marquis des députés de bonne maison, pour lui offrir une ceinture de diamans. Celui du Régent n'était rien auprès. Mais M. le marquis refusa ce présent avec une grandeur d'âme à nulle autre pareille.

« Messieurs, dit-il à ces pauvres chrétiens, on ne me doit rien pour avoir fait mon devoir.

— Monseigneur, répondirent ces bonnes gens, comment vous témoigner notre gratitude?

— Hé bien! puisque vous le voulez absolument, reprit-il, donnez à Briancourt, mon secrétaire...

— Que de bontés Votre Excellence a pour moi! s'écria le secrétaire, pensant déjà tenir la ceinture de diamans.

— Que faut-il lui donner? demandèrent ces députés.

— Le titre de chevalier du Saint-Sépulcre, » répondit l'ambassadeur, sans vouloir le moins du monde se moquer d'un vieux et fidèle serviteur.

Le dîner des tabatières, maintenant. Du temps

que M. le marquis était ambassadeur à la Haye, quelques années avant ma venue, son imaginative surpassa celle d'Ulysse le trompeur. Il pria toutes les femmes et les filles des ministres hollandais à un dîner où il n'y avait d'hommes que lui et son neveu le jésuite. Le dîner fut aussi gai qu'il pouvait l'être avec de pareils convives. Les dames profitèrent de l'absence de leurs maris pour en prendre à leurs aises. Leurs têtes s'exaltèrent tellement, qu'au dessert elles parlaient sans s'entendre, et M. le marquis les entendait sans parler. On servit, au lieu de surtout, une pyramide de tabatières d'or toutes du même poids et du même travail, et en nombre égal à celui des dames hollandaises. Ce fut un délicieux régal pour elles. M. de Châteauneuf, rival de Richelieu, n'aurait rien trouvé d'aussi galant. Les tabatières furent comparées, changées, et l'ambassadeur, profitant de la bonne humeur des dames pour les faire jaser, se figura avoir appris tous les secrets de l'Etat. L'une lui disait : « Monsieur, vous êtes un digne messer ; l'autre le hollandisait en l'appelant van Châteauneuf ; celle-ci lui parlait de ses enfans ; celle-là, de son com-

merce d'eau-de-vie. Enfin le vin tourna toutes les têtes, et M. le marquis ne s'est jamais rappelé les foliès qu'il a dites et faites. On ignore comment il se trouva que le jésuite fût possesseur d'une tabatière d'or que personne ne réclama.

Pour en finir avec cette burlesque famille, je ne dirai qu'un mot de Mme l'ambassadrice, autrement Mme la marquise, squelette féminin, déplorable débris de trente amours, et contrainte, bien malgré elle, à vivre de souvenirs. Je me ménageai tout d'abord son amitié avec des flatteries dont j'évitai par bonheur les conséquences; mais j'obtins ce que je voulais, c'est-à-dire la communication des papiers de l'ambassade. On m'a fait une cruelle injure, en m'attribuant d'autres rapports avec cette anatomie vivante, que Sourdeval nommait la *haquenée de l'Apocalypse*. Au reste, ce n'était pas une méchante femelle; elle avait pour moi mille soins de la cave au grenier, et depuis elle s'est chargée poliment de mes emplètes de linge et de draps en Hollande. La fille de M. le marquis a suivi, suit et suivra jusqu'au tombeau l'exemple de sa mère. Son mari, le comte de Morangis, lui permet deux amans par mois;

ilà tout. Le neveu, le père de Castagnère, jésuite, ait accaparé l'esprit d'oncle et tante : je sais peu hommes que j'aie autant détestés; cependant suis certain de le juger sans prévention, quand dis que je n'en sais pas de plus jésuitiquement suite, laid au dedans comme au dehors, valet isolent, menteur, impudique, voleur; le reste l'avenant. Il m'a si bien espionné pendant mon jour à la Haye, que je doute qu'il travaillât our son propre compte. Je ne me repens pas de avoir desservi tant que j'ai pu. J'aurais voulu envoyer au Mississipi en équipage de missionaire.

Je changeai bientôt de secrétaire. Sourdeval levenait sourd, pour remplir les conditions de on nom; il avait en Normandie une femme et les enfans dont le nombre augmentait en raison le son absence; il n'avait pas de trop de ses deux mille livres pour nourrir et vêtir toute cette famille, et cependant il la nourrissait, il la vêtissait, peut-être à mes dépens. En outre, sa paresse m'impatientait autant que sa douceur. Je lui demandai s'il ne connaissait personne à Paris qui fût capable de l'aider jusqu'à la fin de mon

ambassade; il me répondit qu'un de ses ami
nommé Lavergne, qui avait travaillé chez u
banquier, ferait fort bien mon affaire, et il m'o
frit de lui écrire. L'abbé de Targny, sous-bibli
thécaire du Roi, m'avait souvent recommandé
Lavergne, qui s'était faufilé dans la maison d
cardinal de Noailles. J'écrivis à l'abbé de Targn
de m'envoyer ce mauvais sujet, et par hasard j
retins la lettre qu'adressait Sourdeval à son am
Il le dissuadait d'entrer à mon service, et ce
dans des termes qui me décidèrent à en fai
sortir maître Sourdeval. Je me souviens du po
trait qu'il faisait de mon individu, portrait a
sez ressemblant, quoique peu flatté. « Figure
vous, disait-il, ce prestolet en habit noir, l'épé
au côté : vous verrez une tête de linotte enchâs
sée dans une grande perruque, un front ridé
un nez froncé, des sourcils recoquillés et mena
çans, sous lesquels on découvre des yeux de san
glier, un visage chafoin et plein de boutons
un air renfrogné et revêche, et le reste encor
plus déplaisant. »

Je me promis bien de me débarrasser de c
fidèle serviteur aussitôt que je pourrais le fair

s danger; car ce maudit Sourdeval, avec sa
ıe cafarde, s'était approprié plusieurs de mes
rets, entre autres celui de mon mariage. Je
fis semblant de rien jusqu'à ce que le traité
lliance eût été signé. Alors je profitai du dé-
qu'avait Sourdeval de revoir sa famille pour
renvoyer en Normandie, avec une pension de
lle écus sur le trésor. Lavergne me le fait sou-
ıt regretter.

Ce Lavergne m'écrivit lui-même pour me prier
ıccepter ses services, et pour me donner un
hantillon de son écriture, qui est admirable.
m'adressa ce vieux madrigal, en guise de lettre
recommandation :

Un philosophe très-parfait
Dit que rien de rien ne se fait,
L'opinion en est commune.
Mais je la démens pour le coup ;
Car si Votre Excellence a soin de ma fortune,
De rien elle fera beaucoup.

arriva bientôt par le carrosse de Bruxelles;
je ne le fis pas rougir en lui disant :
« Voyons ce qu'on pourra faire de vous; il y

a quelquefois un honnête homme dans l'éta d'un coquin.

— Votre Altesse, répondit-il, me juge bi mal....

— Vas-tu recommencer, avec ton Altesse, scène du *Bourgeois gentilhomme?*

— Non, Monseigneur, je sais seulement que je dois à Votre Excellence.

— Encore une fois, laisse là toutes tes digni tés, qui m'assomment.

— Oui, monsieur l'ambassadeur.

— Peste soit de *monsieur l'ambassade* butor! ne saurais-tu prononcer un mot sans tou cette litanie? Dis *Monsieur;* je te fais grâce d reste.

— Je vous obéirai, monsieur l'abbé. »

Le drôle ne s'est pas encore corrigé de cett méchante habitude d'assourdir mes oreilles d titres et de qualités. Mieux vaudrait *Dubois* tou court.

Lavergne est un monstre au physique comm au moral. Dans le bon temps des nains, il aurai bien joué son rôle : louche, estropié, des jambe rampantes, des bras jusqu'à terre, une langu

de serpent. Le vilain petit homme m'est très-utile en ce qu'il ne me cause nulle jalousie dans mes affaires politiques et amoureuses. Je sais bien que son plaisir est de me déchirer autant qu'il me flagorne, mais je le lui rends en brutalités de tout genre. Il me remercie du tout. M. de Châteauneuf, à qui je l'envoyai d'abord, faillit me le débaucher en lui donnant quelques monnaies. C'est un intéressé faquin que ce Lavergne, et il fait chez moi plus de profits que je ne voudrais. Je m'étonne qu'il ne m'ait jamais volé ostensiblement : ce que j'attribue non à la peur du vol, mais de la Bastille. A la Haye, il était chargé de transcrire la liste des personnes qui me venaient voir ou envoyaient chercher de mes nouvelles. Parmi les défauts de ce valet, l'ivrognerie et la distraction sont les moindres. Il avait l'accoutumance de s'enivrer tous les jours avec le suisse de la porte, et au lieu des noms que je voulais, il écrivait mille sornettes de buveur. M. de Narvick n'eût pas été charmé de se voir accolé sur ma liste à *M. Tonneau* et *M. Deux-Pintes*.

Cependant, selon mon expression, j'étais bon

à jeter dans le canal de Mardick. Mon traité d'alliance n'avançait pas; les ministres anglais me laissaient faire; les Etats-Généraux demeuraient dans l'inaction; le grand pensionnaire Heinsius et la marquis de Rié battaient en brèche tous mes plans; mes ennemis de Paris soufflaient feu et flamme contre moi. Le découragement me gagna, et peu s'en fallut que je ne prisse la route de France. Je me décidai à écrire à Nocé, maître de la garde-robe du Régent, afin que mes plaintes parvinssent indirectement à Son Altesse royale. Je n'avais pas alors démasqué ce double traître, qui minait mon crédit souterrainement.

« Monsieur,

» Dans le temps que tout ce qu'on a pu dé-
» sirer tourne entre mes mains au-delà de toute
» espérance, on m'écrit des lettres très-désobli-
» geantes, où l'on me reproche, sans rime ni rai-
» son, des variations; et sans savoir l'état présent
» des choses, sur d'anciennes idées et de vieux
» lieux communs, on m'envoie des ordres qui dé-
» rangent tout mon système : ce dont j'enrage.

» Et Son Altesse royale a la facilité de souscrire
» à tout cela ! ce qui m'oblige de lui écrire pour
» la supplier de révoquer ses ordres ou de me
» révoquer moi-même : aussi bien je ne me con-
» sole pas d'être aussi long-temps éloigné de vous.
» Il ne faut pas vouloir raisonner de si loin, et je
» vous assure qu'ils n'ont pas d'idée de ce pays-
» ci. *Mitte sapientem et nihil dicas.* On a plus
» de peine à les désabuser qu'à leur faire faire
» l'affaire principale, et on emploie à leur faire
» des dissertations le temps dont on aurait be-
» soin pour le service ; d'ailleurs, il faut tenir
» en bonne humeur ceux que l'on emploie et ne
» pas donner la main à ceux qui veulent les cha-
» griner et les embarrasser. Dorénavant, je tien-
» drai pour un miracle au-dessus des miracles
» de Saint-Antoine de Padoue, quand une af-
» faire étrangère réussira. J'ai des choses fort
» importantes que je n'ose écrire de peur qu'el-
» les ne tombent entre les mains de ceux qui ne
» peuvent souffrir ceux qui sont attachés au
» Prince personnellement, et qui cheminent
» droit. Ce qui m'afflige, car il y a des moyens
» pour lui faire faire le plus grand personnage

» du monde. Aidez-moi à combattre les envieux
» qui l'excitent et ma reconnaissance ne prendra
» pas de fin. Les femmes de ce pays sont, comme
» moi, aux ordres de Son Altesse, grandes,
» belles pour la plupart, mais froides et maré-
» cageuses. »

Je rapporte cette lettre, toute défigurée qu'elle soit par mon *bourru* de secrétaire; elle prouve qu'à cette époque où Nocé me desservait si charitablement, je le traitais plus que jamais en ami franc et loyal. J'ai, par là sambleu! bien fait de ne pas lui quitter la partie.

Heinsius, qui était grand pensionnaire de Hollande depuis trente-six ans, avait de tout temps fait preuve de mauvaise volonté à l'égard de la France. C'était un ministre probe, et pourtant préférant les intérêts de sa haine à ceux de son pays. J'avoue qu'à sa place je n'aurais pas gardé moins de ressentiment d'une injure que lui fit Louvois; je l'ai ouï conter par lui-même avec une indignation que quarante années n'avaient pas affaiblie. Heinsius fut envoyé en France comme ambassadeur pour constater les droits du roi Guillaume à la principauté d'Orange. Hein-

sius s'alla briser contre l'orgueil de Louvois, qui recevait les ministres étrangers comme un régent de collége. Il s'éleva entre eux une discussion chaude des deux parts relativement à la ville d'Orange, que chacun voulait retenir dans ses frontières.

« Monsieur, lui dit Heinsius, de quel droit me parlez-vous avec cet air d'autorité. Je suis l'envoyé d'une nation libre, et qui ne reconnaît pas de maître.

— Hé bien! répondit Louvois en fureur, partez, et ne me tarabustez pas davantage.

— J'irai dire à mes concitoyens la réception que m'a faite un ministre du roi de France.

— Prenez garde, Monsieur, que je ne vous fasse enfermer à la Bastille. »

Heinsius sortit sans répondre, et Louvois, revenu à de plus sages sentimens, empêcha son départ par des excuses qui ne rachetèrent pas cette imprudente parole. Heinsius ressemblait au paysan du Danube, tel que l'a peint La Fontaine; il avait l'abord loup-garoux, et paraissait toujours de mauvaise humeur. Ses dehors grossiers ne le dissuadaient pas de la galanterie, qu'il pra-

tiquait à sa manière, et la montre à la main, comme disait mon courrier Maroy.

Lord Cadhogan et Horace Walpole, agens de l'Angleterre, me témoignaient plus d'estime que je ne valais. Le premier parlait peu, se fatiguait en révérences, mangeait et buvait beaucoup; il a même composé un parallèle des cuisines anglaise et française. Marlboroug, dont il avait partagé la disgrâce du temps de la reine Anne, servait de texte au peu qu'il disait. Walpole n'avait pas la superbe de son frère; mais aussi n'en avait-il pas le mérite : c'était un politique timide. Je ne crois pas qu'il ait changé depuis. Il sentait tellement la supériorité de Robert Walpole, qu'il s'appuyait sans cesse de l'exemple de celui-ci. Il ne fallait rien ajouter lorsqu'il avait dit : Mon frère pense ainsi. Je fréquentais encore assidûment M. Lassaraz, agent des Ligues-grises et Basnage. Ce Lassaraz était un véritable hollandais, apathique, lourd d'esprit comme de corps; du reste, un cœur ouvert de tous côtés. Basnage, un des hommes de génie qu'enléva à la France la révocation de l'édit de Nantes, est bien plutôt un ministre d'Etat qu'un ministre de paroisse,

comme pense Son Altesse royale, qui lui écrit souvent pour avoir son avis. Basnage n'a pas petitement contribué à la signature de l'alliance, et moi je me suis employé à lui faire restituer les biens confisqués qu'il avait en France. Basnage tenait auprès du grand pensionnaire la place de confesseur de roi. Ses conseils étaient des oracles, et dans ses prédications, empreintes d'une si pure morale, il essayait toujours de rompre en visière l'aversion des Hollandais contre les Français. Je faisais son éloge dans mes lettres à Massillon : « Basnage, lui écrivais-je, n'est pas plus protestant que catholique; c'est un philosophe ennemi des superstitions et ami de la Divinité. Il parle comme vous, de manière à faire aimer la religion dont il est l'apôtre; il abandonne le dogme pour frapper à la porte des cœurs. Je le regarde comme votre précurseur. »

Le père de Castagnère suivait sa vocation, qui était de me contrecarrer, quelque chose que je fisse. Je redoutais à un tel point ce jésuite enragé, que dans mes absences du soir je me faisais accompagner de mon secrétaire pour donner à ma conduite un air diplomatique. Deux fois par se-

maine, à la nuit tombante, je m'enveloppais de mon manteau de camelot gris doublé de velours noir, et coiffé d'un chapeau en clabaud, j'allais me refaire de mes travaux diurnes. D'ordinaire, le fin jésuite m'attendait à la porte, et me criait : « M. Dubois, ne voulez-vous pas qu'on prépare un carrosse? » Je sortais sans mot dire, et au premier tour de rue j'envoyais Lavergne à la grâce de Dieu. J'allais de mon côté à mes affaires, et souvent je ne rentrais que fort tard à l'hôtel de l'ambassade. Crotté, mouillé, harassé et presque honteux, j'avais peine à me faire ouvrir, et le suisse criait pendant une heure : « Qui est-ce? où allez-vous? que voulez-vous? » L'infatigable Castagnère répondait toujours pour moi; il accourait avec de la lumière, en criant plus fort que le suisse : « Eh! ne voyez-vous pas que c'est l'abbé Dubois? » Je me couchais étourdi de ces bruyantes réceptions, qui le lendemain donnaient lieu à mille épigrammes.

Je ne saurais compter les tours qu'inventait ce diable de jésuite, Je le rencontrais partout sur mon passage. J'avais des relations de deux sortes avec Mme Dunoyer, qui composait une partie de

la Gazette de Hollande. Cette dame, qui n'était plus jeune, ni jolie, ni galante, avait quitté la France et sa religion pour trouver un prétexte de quitter son mari, qui mettait des grilles autour d'elle. Mme Dunoyer avait vécu de son industrie en Angleterre, et vivait de celle de ses deux filles en Hollande. Elle habitait le château de Riswick avec ces deux donzelles, fort bien dressées, comme je l'ai su par expérience. La mère, à la solde des libraires après avoir été à la solde de ses amans, gagnait sa pauvre vie à faire des libelles, et je n'aurais pas été épargné, si je n'eusse pas doré sa plume. De ses deux filles, l'aînée était sous la domination hollandaise d'un marchand riche et avare, comme ils le sont tous en ces parages ; la seconde, qui fut mariée l'an dernier à M. Winterfeld, malgré sa belle réputation, faisait assaut de pruderie avec sa sœur. Elle avait, d'après le conseil de sa mère, joué si bien l'innocente, que le jeune Arouet avait manqué de l'épouser, ce qui aurait fait pour elle une dupe de même. L'éclat que la mère donna, je ne sais pourquoi, à cette intrigue, procura de nombreux adorateurs à cette vertu de troisième

ou quatrième main. Je passe sur la nature des services que je dus à cette fille; mais Mme Dunoyer m'en rendit de plus efficaces et de moins payés. Tous les trois jours j'envoyais Lavergne ou Maroy à Riswick avec des notes à imprimer dans la Gazette de Hollande. Ces notes, attendu qu'on ne fait bien ses affaires que soi-même, concernaient mes négociations, et l'encens m'arrivait à plein nez de ma propre main. Maroy, en garçon bien appris, employait ces petits voyages à ses plaisirs : un courrier va vite en amours, surtout auprès d'une fille de Mme. Dunoyer. Castagnère, qui voyait mon éloge remplir la Gazette de Hollande, se douta de l'objet des courses que faisaient Lavergne et Maroy. Il promit à son oncle de lui apporter les preuves écrites de mon manége secret, et le jésuite tint parole. Il s'alla poster un jour en embuscade sur la route que devait tenir Lavergne, dans le fourré d'un petit bois isolé. Il avait eu soin de se pourvoir d'un déguisement et d'un masque de diable. Il attendit de pied ferme Lavergne, qui cheminait en vidant bouteille. Il lui cria en grossissant sa voix : « Misérable! si tu ne jettes pas à terre

les papiers dont tu es porteur, je t'emporte dans l'enfer. » A ces mots terribles, le jésuite agita le feuillage, et se montra à distance respectueuse. Lavergne, qui ne croyait pas en Dieu, eut peur du diable, et ne songea pas à défendre ses dépêches. Castagnère les ramassa en riant, pendant que mon secrétaire s'enfuyait sans regarder derrière lui. Je le vis revenir pâle et à moitié converti; j'entrai dans une si épouvantable colère, que je le menaçai de le jeter dans le canal de Mardick. Mais bientôt j'appris quel était le diable, et mes notes à la Gazette de Hollande furent envoyées au Régent, qui n'en fit que rire. Depuis lors il m'arriva souvent d'appeler Lavergne *maudit secrétaire du diable !*

« A la bonne heure, s'écria Son Altesse qui m'entendit lui donner ce nom ; voilà Dubois qui se rend justice ! »

Ce Lavergne m'a causé bien du tourment. Son plus grand grief est d'avoir fait un pâté d'encre, sans doute par méchanceté, sur l'original du traité d'alliance, j'en pleurai de rage : « Ah ! Monseigneur, dis-je au Régent, en lui montrant ce malencontreux pâté, c'est la seule tache qu'il

y ait dans mon ambassade : aussi, de désespoir, ai-je failli me jeter dans le canal de Mardick. »

Enfin, après des contrariétés de toutes sortes, la convention particulière entre la France et l'Angleterre, contenant le projet d'alliance à conclure avec la Hollande, fut signée le 28 novembre à minuit.

« Messieurs, dis-je alors à Cadhogan et à Walpole, si je deviens roi de France, je me souviendrai de vos bons offices.

— En attendant mieux, répondit Walpole, M. l'abbé, donnez-nous l'absolution. »

Le plus grand obstacle à cette signature avait été la dénomination de *regem Franciæ* que lord Cadhogan s'obstinait à ajouter dans l'exemplaire latin du traité au titre du roi d'Angleterre. Cette minutie de sa part venait de la frayeur qu'il avait d'être mis en jugement par le parlement sur le plus léger prétexte. La Hollande allait nous échapper, tant les agens de l'Empereur disposaient à leur gré des Etats généraux. Impatient de ces lenteurs interminables, le Régent écrivit à M. de Châteauneuf de cesser toutes démarches

si le gouvernement hollandais ne se déterminait pas à fixer le jour de la signature. Le maréchal d'Huxelles se flattait de me dégoûter en donnant par cette lettre à l'ambassadeur ordinaire, l'initiative de la négociation. Je répondis de mon chef, que le 4 janvier tout serait signé, et j'arrivai à ce résultat à force de prières, d'importunités et de finesses. Son Altesse royale reçut la nouvelle de la signature en même temps qu'une dépêche où ce pauvre M. de Châteauneuf lui marquait que tout était rompu. Il ne me l'a pas pardonné, ce pauvre M. de Châteauneuf.

Le 1er janvier 1717, dès six heures du matin, Lavergne, assez clairvoyant pour deviner l'issue de ma négociation, vint m'offrir ses félicitations et des vers de sa façon avec un emblême représentant le vaisseau de la France voguant à pleines voiles sous l'influence de mon étoile. Cette légende : *Hoc duce tute !* expliquait l'intention de l'auteur. Il commença d'une voix emphatique à me réciter ses vers, qui commençaient ainsi :

Illustre ambassadeur, dont le vaste génie
Fait mouvoir les ressorts de notre monarchie,

Toi qu'un sage Régent par son très-digne choix
Rend le dispensateur et l'arbitre des lois,
Je ne veux pas ici qu'un encens ridicule
Compare tes travaux à ceux d'un vain Hercule...

« Malpeste! dis-je en l'interrompant, la flatterie est un peu forte pour un pauvre homme affligé d'une rétention d'urine. J'aurais accepté l'éloge il y a vingt ans, mais aujourd'hui je n'en veux pas.

—Vous l'entendez mal, Monsieur, » reprit Lavergne tout confus.

Je tirai ma bourse par un beau mouvement de générosité, mais qui ne tint pas contre la réflexion; je pensai qu'il était pernicieux d'encourager un secrétaire à faire de méchans vers, et je fis semblant de jouer avec les cordons de cette bourse si tantante : « Hercule! » répétai-je en ricanant au nez de mon poète, fort attentif à tous mes mouvemens et au son de l'or.

« Mon cher Lavergne, lui dis-je enfin, voilà six louis...

— Merci mille fois, Monseigneur.

— Tu les remettras de ma part à Mme Du-

noyer, qui me viendra complimenter ce matin : ne l'oublie pas, mon ami. »

Il fut plus d'un jour à revenir de sa surprise ; mais je ne l'y repris plus.

La signature définitive eut lieu le lundi 4 janvier avec toutes les formalités d'usage : ma joie se signalait par mille folies, et j'embrassais, les larmes à l'œil, les plus minces valets. J'étais payé au centuple de toutes mes perplexités, et je me comparais à Thésée vainqueur du Minotaure. L'Empereur se fût scandalisé de la comparaison comme moi de celle d'Hercule. En vérité, cette triple alliance n'était pas un jeu d'enfans, et je doute qu'un autre en fût venu à bout. Le Régent m'en complimenta par deux lettres, l'une politique, l'autre particulière. Cette dernière est de sa main.

. . . . .

« Mon cher abbé, vous avez sauvé la France ; » le duc d'Orléans vous embrasse, le Régent ne » sait comment vous récompenser : j'ai fait part » au Roi du service éclatant que vous venez de » lui rendre ; il m'a répondu avec une naïveté de » son âge : Je ne croyais pas que les abbés fus-

» sent aussi utiles. Hâtez-vous de jouir de votre
» triomphe, car je m'aperçois de votre absence
» au Palais-Royal. Faites à présent une longue
» alliance avec la santé et la vie.

» PHILIPPE D'ORLÉANS. »

Le maréchal d'Huxelles et mes zoïles détournèrent ces nobles intentions, je fus sacrifié. Cependant le pauvre M. de Châteauneuf, qui se faisait honneur du traité, donna un splendide dîner aux Etats de Hollande et aux agens de l'Angleterre. Sa cuisine était plus habile que toute sa diplomatie. Lord Cadhogan avait la place d'honneur: les sept députés des États généraux à ses côtés, et moi vis à vis entre le marquis de Châteauneuf et Castagnère. Le repas fut plus gai que ceux de ce genre : je donnai l'élan à la conversation, qui se perdit en drôleries et en gentillesses. Ces lourdes machines hollandaises riaient de ma gaîté expansive, et lord Cadhogan ne s'arrêta pas en se gorgeant de fromage. Le lendemain de ce jour de fête, je fus écrasé par un rude coup auquel je ne m'attendais pas. Le pauvre M. de Châteauneuf qui, au dîner de la veille avait recommencé

jusqu'à satiété l'histoire du Châteauneuf, rival de Richelieu, reçut un ordre particulier du Régent pour aller négocier un traité d'amitié et d'union avec le czar Pierre Ier, qui se trouvait à Amsterdam. Ce fut pour moi un affront dont je portai rancune à Son Altesse royale elle-même; mais j'ai su depuis que d'Huxelles et de Torçy avaient tout fait, tant ils craignaient que je réussisse dans cette seconde ambassade si facile, que le pauvre M. de Châteauneuf, après avoir eu l'honneur de régaler le Czar, signa le traité avec le comte de Goloskin, le baron de Scaffiroffet et M. Tolstoy. Il est vrai que cette signature n'eut lieu qu'au mois d'août suivant, après que la négociation eut été ébauchée à Paris pendant le séjour du Czar. J'avoue que je ne supportai pas cet affront patiemment. Dans l'explosion de mon indignation, j'écrivis assez brutalement à Son Altesse royale.

« MONSEIGNEUR,

» Vous ne savez ni ce que vous voulez ni ce » que vous faites : ne devriez-vous pas être con» tent de la triple alliance qui vous assure vos » droits à la succession? Pourquoi vous amuser à

» des vétilles et à de pareilles bagatelles? A quoi » bon l'alliance de l'empereur de toutes les Russies, un gros pied plat de charpentier, qui a » pour sceptre la cognée de maître Pierre! Par » ma fi! je suis ravi que le pauvre M. de Châteauneuf ait été seul chargé de cette grande » entreprise, j'en serais mort de honte; mieux » vaudrait m'envoyer en Chine ou chez le roi de » Siam: en tous cas, je ne veux pour moi d'autre » récompense que d'avoir été exempt de cette » corvée, etc. »

Cette lettre amusa beaucoup le Prince, qui la montra comme une bonne plaisanterie. Je sentis mes torts, et je récrivis à Son Altesse royale que je languirais comme le poisson hors de l'eau jusqu'à ce que je fusse rendu au Palais-Royal. La comparaison du poisson hors de l'eau, que j'avais faite sans malice, servit d'aliment aux cent voix de la satire : on allait jusqu'à nommer le poisson.

Cependant je donnai quelques jours au repos et au plaisir; j'allai à Amsterdam avec M. Wassenaer d'Obdem et d'autres personnes distinguées, pour assister aux fêtes qui se donnèrent

en l'honneur du Czar. Je préférai le rôle de spectateur à celui d'acteur, et je ne voulus pas être présenté à Pierre Ier, qui avait demandé à voir le négociateur de la triple alliance. J'achetai dans cette ville commerçante du thé, des porcelaines et sept chevaux de trait. Avant d'en partir pour retourner à la Haye, je reçus pour la première fois une lettre du roi d'Angleterre, que voici :

« Ce serait bien fait à vous, M. Dubois, de
» vous trouver le 20 du courant à Hellevoat-Sluys,
» où je dois passer en allant à Londres. Outre
» l'agrément de vous voir, je me propose de vous
» entretenir sur plusieurs objets. Stanhope vous
» dira la satisfaction que j'éprouve du consente-
» ment unanime des Sept-Provinces. Si j'étais
» régent de France, je ne vous laisserais pas long-
» temps conseiller d'Etat. En Angleterre, vous
» seriez ministre avant trois jours d'ici.

GEORGES, roi.

J'eus peine à contenir ma joie sous ma dignité de négociateur; j'eus un accès de fierté de me

voir en correspondance avec un souverain. Je me mis à courir comme un fou, ma lettre à la main, la lisant à tous ceux que je rencontrais, à mon secrétaire, à mes valets, et même à mon hôte, qui n'entendait pas un mot de français, et la lettre lue, je me haussais sur mes orteils comme pour me grandir, en répétant d'un air superbe : *Georges, roi!* Ce fut un des beaux jours de ma vie. Stanhope, qui était arrivé le 15 à la Haye sans me trouver, me rejoignit à Amsterdam. Il venait me demander que le traité particulier avec l'Angleterre, signé le 28 novembre, fût brûlé comme nul ; je n'eus pas le courage de m'y opposer, et l'holocauste eut lieu au dessert d'un grand repas. De là je me rendis au passage de *Georges, roi*, qui redoubla d'affabilité. Les Etats de Hollande, les ministres étrangers, et même Mme Dunoyer avec ses éternelles filles étaient venus présenter leurs respects à Sa Majesté britannique. Mme Dunoyer eut un présent de soixante guinées ; mais tous les honneurs furent pour moi. Le roi Georges me retint pendant deux heures à causer d'affaires d'Etat, et l'estime qu'il avait pour mon petit mérite s'en augmenta encore. Bref,

il m'invita à venir le voir en son palais de Londres, et je le lui promis. Je le suivis quelques lieues en mer dans son yacht, et je crois qu'il m'eût emmené volontiers en Angleterre.

Je ne songeai définitivement à mon départ qu'en apprenant la mission du lieutenant-général Dillon, qui avait été envoyé à Avignon pour sommer le chevalier de Saint-Georges de quitter la France. L'exécution de cet article du traité en était la ratification. Je pris congé de toutes les personnes qui m'avaient témoigné de la bonne volonté, et je réglai mes comptes, que ce scélérat de Castagnère avait enflés pour me faire pièce. Quoique je mangeasse chez M. de Châteauneuf et souvent ailleurs, je me vis assassiné de mémoires d'apothicaire, de maîtres-d'hôtel et du diable. Je payai le tout, rogné et diminué, seulement pour avoir la paix. Mais pour me venger de cette valetaille et de son chef le père Castagnère, qui espérait faire de moi sa vache à lait, j'imaginai de garder les étrennes de tout le monde. Je pris le temps que le père Castagnère était environné de tous les domestiques, pour lui faire remettre un rouleau de cent louis, en le priant de le distri-

buer aux gens de son oncle. Castagnère, sans s'inquiéter de toutes les mains qui se tendaient déjà, courut demander conseil au marquis de Châteauneuf, qui défendit à ses gens de rien recevoir de ma part, sous peine d'être chassés sur-le-champ. Mon rouleau me revint intact. Je chargeai mon valet d'écurie, L'Huillier, de faire mes distributions et de tirer un reçu de chacun, parce que, lui dis-je, tu serais homme à commencer par toi-même. L'Huillier ne put tenter un seul aide de cuisine, quand il fut question du terrible reçu, et le rouleau me fut rendu tel que je l'avais donné. Je contrefis l'homme fâché, et je traversai les antichambres, riant sous cape, et répétant tout haut pour être entendu : « Je suis bien malheureux qu'on ne veuille pas recevoir mon argent ! j'ai vu des gens qui se seraient fait fesser pour en voir la couleur ; mais non, c'est un parti pris, il faudra que je sorte d'ici comme un capucin. » Je fis appeler Bussière, valet de chambre, chirurgien de M. de Châteauneuf, qui m'avait saigné et épilé plusieurs fois :

« Mon ami, lui dis-je, tu es Limousin comme moi, tu ne voudras pas que je sois déshonoré :

prends ce rouleau de cent louis, et dis partout que je ne pars pas en vilain.

— Ah! monseigneur, répondit l'autre sot, Dieu m'en garde! je prendrais plutôt le diable que ce rouleau. M. l'ambassadeur nous a fait faire à ce sujet des défenses si sévères, qu'on croirait vraiment que votre argent donne la peste.

— Peste! m'écriai-je, voilà des coquins ligués pour me faire mourir. »

A ces mots, prononcés vivement, je jetai le rouleau par terre; tous les louis se répandirent dans la chambre, et Bussière s'enfuit de peur de succomber à la tentation de les ramasser. Je parie que les valets de M. de Châteauneuf me regardent comme le plus généreux des hommes.

Après toutes les embrassades des adieux, je confiai à Sourdeval mes sept chevaux et un grand chariot rempli de marchandises; à Lavergne, ma chaise de poste avec tous les papiers de mon ambassade. Le dernier partit pour aller m'attendre à Mardick; l'autre devait faire seul le voyage jusqu'à Paris. Quand à moi, je montai sur le yacht des États, préparé et orné pour me recevoir. MM. Basnage et Lassaraz me firent l'hon-

neur de m'accompagner pendant le trajet. Le navire sortit du port au bruit du canon, au son des timbales et des trompettes. J'étais debout sur le pont pendant cette ovation, et je faillis me déboiter le cou et l'épine dorsale à force de salutations.

« Monseigneur, me dit naïvement Forceville, on dirait que ces braves gens sont enchantés que vous les quittiez.

— Imbécile, répondis-je, ne vois-tu pas que c'est tout le contraire? Tu dois être bien fier d'avoir pour maître un homme tel que moi! »

Le yacht marcha toute la nuit. Je la passai à parler d'affaires avec Basnage et Lassaraz. Vers cinq heures du matin nous arrivâmes à Mardick: l'artillerie, les instrumens militaires signalèrent ma bienvenue. Je donnai à l'équipage de quoi boire largement à ma santé et à la triple alliance. Puis, en embrassant mes deux compagnons de voyage, je leur remis à chacun un chiffre de correspondance. Fatigué des embarras de la grandeur et du glorieux tintamarre des fanfares, je descendis à l'auberge du Prince-d'Orange, où je m'étonnai de ne point trouver ma chaise de poste

avec Lavergne. Je jurai contre ce retard, et cependant je me couchai pendant quelques heures. Au point du jour, malgré la rigueur de la saison, j'étais à la fenêtre, épiant avec une lunette d'approche l'arrivée de mon secrétaire. On débarqua enfin ma chaise de poste couverte de boue et à moitié brisée. Lavergne me raconta en pleurant, qu'ayant à traverser un pont de bois sans gardefous, la voiture avait versé dans un fossé très-profond, où il serait resté sous l'eau si les gens des environs n'eussent retiré la voiture à force de chevaux, de bras et de cordages. « Malheureux, lui dis-je, j'attendrai que nous soyons à Paris pour jurer après ta maladresse; je n'ai pas le temps ici; vois à nous faire partir sans plus de délai; j'ai hâte d'arriver mort ou vivant. » Au moment où j'allais monter en voiture, une fille d'auberge me glissa dans la main un chiffon de papier : « On doit vous tuer en route. » Ma perplexité fut grande à cet avertissement si vague et si menaçant, je fus tenté de ne pas risquer l'aventure sans escorte; mais Lavergne qui entra me fit changer d'avis. Il était vêtu d'un surtout doublé de velours noir avec des boutonnières d'or. Je

portais un manteau de camelot gris sans ornement. Personne n'aurait distingué le maître du valet.

« Lavergne, mon enfant, lui dis-je, rends-moi le service de passer pour moi.

— A quoi bon? reprit-il, on vous connaît trop.

— C'est ce qu'il faudra voir: ne te refuse pas à cette fantaisie, et je te pardonnerai de bon cœur le dégât de ma chaise de poste. »

Cette convention faite entre nous, je m'enfonçai dans un coin de la voiture, mon feutre rabattu sur mes yeux. Le chemin me parut éternel, sempiternel; je ne soufflais mot, mais j'avais l'oreille aux aguets.

« Monseigneur, me dit Lavergne, si quelqu'un vous en voulait, ce ne serait pas tout profit pour moi d'être à votre place.

—Tais-toi, interrompis-je, ne me trouble pas, où tu me suivras à pied, si tu veux. »

Mes craintes redoublèrent au milieu des landes d'Anvers, et je m'attendais à chaque instant à voir les assassins. Je commençais à respirer lorsque je m'arrêtai dans une hôtellerie d'Anvers pour y dîner. De jolies béguines qui s'y trou-

vaient dissipèrent toutes mes terreurs et m'enhardirent à reprendre mon caractère.

« Monsieur, me dirent-elles, nous sommes consacrées à Dieu; ne nous faites point pécher.

— Ne vous en faites pas faute, répondis-je, et ne soyez pas si cruelles; je suis ambassadeur du pape; je vous ferai venir des pardons et des indulgences de Rome. . . . . . .

— Vous, l'ambassadeur du pape, reprit l'une de ces colombes. . . . .

— Sans doute, ma mie, l'abbé Dubois.

— Ah! mon Dieu! ayez pitié de nous! »

Elles s'enfuirent avec un effroi qui réveilla le mien: je ne me savais pas si connu.

« Monsieur, me dit Lavergne, vous voulez que je passe pour vous, et dites le contraire à qui vous veut entendre. . . . .

— Des chevaux, et partons. »

Je ne me crus en sûreté qu'en arrivant à Paris. Cependant j'ai réfléchi depuis à ce prétendu avis, et je me suis convaincu qu'il était l'ouvrage de Maroy, fort habile à me jouer des tours; ou bien que mes ennemis avaient inventé cet expédient pour me retenir en Hollande, jusqu'à ce qu'ils

eussent ruiné entièrement le crédit du négociateur de la triple alliance.

En effet, aussitôt que j'eus repris la livrée ecclésiastique, je courus au Palais-Royal, où je trouvai Son Altesse royale toute de glace pour son cher Dubois :

« Hé bien, l'abbé, me dit-il ironiquement, te voilà de retour; tu dois être heureux comme le poisson dans l'eau.

—Monseigneur, repris-je, vous vous êtes bien porté pendant les quatre mois que j'ai été privé de vous voir?

— Pas trop; je ne sais quel mauvais génie m'a jeté un sort et m'a noué l'aiguillette (*horresco referens!*)

—*Exorciso te*, Monseigneur. Que ne veniez-vous jusqu'en Hollande?.....

— Rien n'a fait, et depuis ce temps je suis devenu ermite. Cela m'a coûté cent mille écus.

— Parbleu, Monseigneur, vous n'entendez guère l'économie; j'aurais fait fouetter cette fille en guise de représailles. »

Il ne me fallut que deux jours et quatre conférences pour recouvrer mon ancien empire sur

le duc d'Orléans. Le maréchal d'Huxelles en fut pour ses frais de méchanceté.

Quand Sourdeval fut arrivé avec mes bagages, j'envoyai par Lavergne deux boîtes de thé à M. Pecquet, premier commis des affaires étrangères, que j'avais su mettre dans mes intérêts avec des politesses de peu d'importance. Lord Cadhogan faisait présent à Son Altesse royale de deux petits tonneaux de vin de Tokay, avec un sac rempli de cailloux à mettre dans les tonneaux, à mesure qu'on les viderait. C'était un vin précieux, dont chaque bouteille valait au moins cent livres. Je ne voulus pas que ce magnifique présent fût la proie des maîtresses ou de Madame, qui s'appropriait tous les biens de son fils; je persuadai au Prince que ce vin serait moins en danger dans ma cave, où il est encore : je n'en décachète une bouteille qu'aux grands galas; les Parabère, les Sabran, les d'Averne l'auraient bu depuis long-temps jusqu'à la lie, si je les avais laissé faire.

Son Altesse royale me donna, le 1er avril, la charge de secrétaire du cabinet du roi, vacante par la mort de M. de Callière, membre de l'Aca-

démie française, et qui avait été plénipotentiaire de France au congrès de Riswick. Je m'accommodai de ce poisson d'avril, malgré une retenue de soixante mille livres, que je fus sur le point de payer aux héritiers de Callière; mais le Régent m'en exempta en considération des services que j'avais rendus au Roi dans la triple alliance. J'obtins en surplus un brevet de retenue pareil à celui de mon prédécesseur. « Dubois est un homme à cent mains, disaient les jaloux. »

CHAPITRE XI.

Le président Desmaisons. — Le chancelier Voisins. — M. d'Aguesseau; son portrait. — Le jeune roi confié aux hommes. — Sa tristesse. — Portrait de Louis XV à sept ans. — Le maréchal de Villeroi, son gouverneur. — M. de Fleury, son précepteur. — L'abbé Fleury, son confesseur. — Les *Mœurs des Israélites*. — Massillon chez Madame. — Les distractions de Mme de Gordon. — L'habit déboutonné. — Mme Gordon et Beuvron. — La princesse Élisabeth. — Petit Carême de Massillon. — Sa nomination à l'évêché de Clermont. — Voyage du czar Pierre Ier; son portrait. — Entrevue du Régent et du Czar. — Le Czar au Luxembourg. — Louis XV et le Czar. — Le Czar à l'Opéra; chez le duc d'Antin; chez le duc du Maine; aux Invalides; à l'Académie; aux Gobelins; à la Monnaie; au Parlement. — Sa visite à Mme de Maintenon. — Pierre Ier et le cardinal de Richelieu. — Mémoire de la Sorbonne. — Départ du Czar.

A mon retour je trouvai le président Desmaisons et le chancelier Voisins morts, et M. d'Aguesseau chancelier, à la place de ce dernier. Des-

maisons, qui, selon des engagemens pris avec le cardinal de Noailles et les jansénistes, devait avoir les sceaux après la mort de Voisins, s'était laissé mourir un mois avant celui-ci, mais non sans de vifs regrets; car il s'écriait en pleurant : « Mon Dieu! faut-il que je meure à la veille d'être quelque chose! » Il était ambitieux par tempérament, et regardait sa présidence comme un marche-pied pour arriver aux honneurs. Le chancelier Voisins peut être assez bien apprécié par le nombre de ses ennemis, au nombre desquels je pouvais bien compter. C'était en tout point une mauvaise bête, enragée contre le monde entier, excepté contre Louis XIV et la Maintenon, qui l'avait fait ce qu'il était. Il n'avait à la bouche que ce mot : *Le Roi le veut!* qui lui échappait même avec ses valets, et avec une incroyable distraction. Un jour d'orage et de pluie, Mme de Caylus dit négligemment :

« Quel horrible temps il fait!

—Il faut bien se résigner, reprit Voisins, le Roi le veut! »

Depuis la mort de Louis XIV, il trompait le Régent et entretenait de noires intelligences avec

la Maintenon. Il mourut le 2 février au matin, des suites d'une colique, mal fort équivoque: On parla de poison, mais sa famille se dépêcha de l'enterrer, au lieu de le faire ouvrir. Je crois qu'une colère concentrée fut la première cause de cette mort; une indigestion fit le reste. A cette époque, les marionnettes de Paris divertissaient les badauds aux dépens du Parlement, et le chancelier n'était pas oublié. La plaisanterie à laquelle son nom donna lieu lui a survécu. Polichinelle montre son derrière, et le *Voisin* se met en colère.

« Voisin, dit Polichinelle, vous n'entendez pas cette affaire.

— Il est vrai que je n'entends rien, reprend le *Voisin;* montrez-moi ce dont il s'agit, le Roi le veut.

— Regardez-moi par devant, voilà la prestance; regardez-moi par derrière, Voisin, voilà la remontrance. »

Voisins était encore tiède dans son lit, que les sceaux furent remis à M. d'Aguesseau. La veille au soir, lorsqu'on apprit au Palais-Royal la maladie de Voisins, il y eut beaucoup d'inquiétudes

pour savoir quel serait son successeur. Son Altesse royale faisait l'ignorant, afin d'étudier les opinions :

« Je ne sais, disait-il, qui je nommerai chancelier ? .

— Celui que Votre Altesse voudra, reprit vivement Boivin ; mais tout Paris a déjà nommé M. d'Aguesseau. »

D'Aguesseau est un gros petit homme, avec une face pleine et rubiconde, austère sous la robe et agréable hors de sa charge. Il ferme à moitié son œil droit, soit qu'il lise, soit qu'il parle. Cette habitude lui donne l'air railleur, quoique rien ne soit plus éloigné de son caractère. Il paraît encore tout frais sorti de Port-Royal et tout gourmé des leçons de Lemaître ; poli avec froideur, sobre avec affectation, pédagogue malgré son éloquence, et paresseux avec horreur de la paresse. Je mentirais si je disais que je l'aime ; il me rappelle les vieux portraits de famille de parlement. Il se vante beaucoup de ne point avoir d'orgueil ; et ce défaut ressort de ses moindres paroles. Du temps qu'il était procureur général, son amie la vieille maréchale d'Estrées, le vint

voir, et le trouva couché sur un lit de repos, plus endormi qu'éveillé :

« Monsieur d'Aguesseau, lui dit-elle, êtes-vous malade?

— Moi, Madame, je devrais l'être, tant je suis affairé.

— En ce cas, vous faites bien de n'en prendre qu'à votre aise.

— Puis-je me reposer lorsque je sais qu'il y a des hommes qui souffrent! »

En prononçant ces belles paroles, il bâilla et se rendormit. Il fait grand cas de sa noblesse, bien qu'il soit d'une famille marchande d'Amiens; ce qui lui fait dire : « La plus belle chose que je sache après la magistrature, c'est le commerce. » Il n'a pas divorcé entièrement avec l'éducation de Port-Royal; il avoue lui-même qu'il est redevable à Cicéron de son éloquence, qui est grave, sonore et majestueuse. Sa manie est de ne pouvoir rien achever, et de voir bien loin en avant; il ne termine jamais la lecture d'un livre sans dire ou penser : « Je voudrais avoir le temps de recommencer cet ouvrage! » Sa bibliothèque, dont il a grand soin, est moins con-

sidérable, mais mieux choisie que la mienne, surtout en livres grecs et latins. D'Aguesseau a mis tout son amour, tout son respect dans le Parlement, qu'il appelle l'*autorité*. C'est un diable à cheval sur les vieux priviléges de ce corps respectable, que j'abaisserai toujours autant que je pourrai. Le Parlement est une plante parasite, malfaisante et inutile, qu'il faut couper dans sa racine. J'ai mes projets.

Le lendemain de mon arrivée, le jeune Roi eut sept ans accomplis. J'assistai à son passage des mains des femmes dans celles des hommes; toute la cour affluait aux Tuileries, Son Altesse royale présenta à Sa Majesté le maréchal de Villeroi, son gouverneur, et Fleury, son précepteur, ainsi que les autres personnes qui devaient être employées à son éducation et à son service. Le Roi avait pleuré; il était triste et silencieux; à toutes les paroles du duc d'Orléans, il répondit par un signe de tête. Cette cérémonie n'eut pas l'éclat qu'on attendait, et personne n'obtint une parole du Roi, si ce n'est le bouffon Maranzac, à qui il dit en souriant: « Viens jouer avec nous sur la Terrasse, je te donnerai l'Ordre. » Cet ordre était

une plaque ovale et émaillée, représentant une étoile et le pavillon de Versailles, sous lequel jouait le royal enfant avec d'autres de son âge : il le distribuait lui-même à ses plus chers compagnons de jeux. Maranzac alla deux jours après au rendez-vous; mais, au lieu de l'ordre, le Roi lui attacha un paquet de feuilles à la boutonnière avec un ruban bleu et blanc, qui étaient les couleurs de l'ordre de la *Terrasse.*

La tristesse du Roi venait de la brusque séparation de Mme de Ventadour, qui ne le quittait jamais, et qui, le matin, s'était esquivée toute en larmes, en lui disant :

« Sire, ne vous faites pas de peine; ce soir je reviendrai.

— C'est bien long, reprit l'enfant; mais vous me promettez de revenir?

— Soyez bien sage pendant mon absence.

— Comment voulez-vous que je sois sage si vous m'abandonnez? »

Le Roi fut plusieurs jours inconsolable de ne la point revoir, et la tendresse qu'il lui a témoignée toujours a donné beaucoup à penser, surtout en observant qu'il se souciait peu des

autres femmes. Cette Mme de Ventadour est une fine mouche, qui, toute vieille qu'elle soit, a des retours de jeunesse : elle a passé sa vie en galanteries, et j'ai peine à croire qu'elle n'ait pas donné de mauvais conseils au Roi. « Madame, disait-il à Mme de Berri, vous êtes bien jolie ce matin, embrassez-moi, s'il vous plaît. » J'en suis toujours pour ce que j'ai dit de Mme de Ventadour.

Le Roi a douze ans au jour que j'écris (1); il est d'une beauté merveilleuse; de plus charmant enfant, je n'en connais pas. Ses grands yeux noirs et ses longs cils frisés ont ce qu'on peut appeler un beau regard; ses joues ont les couleurs de la pomme; sa bouche, celle de la cerise, et sa peau est d'un blanc lacté. Sa chevelure, abondante et bouclée, rend sa physionomie plus noble et moins enfantine. Il déploie sa petite taille en marchant d'un air tout royal, et il sait mieux qu'un grand-maître des cérémonies ce que c'est que le respect. Cependant, ce qui est remarquable dans un enfant égoïste comme tous les

(1) Ceci doit avoir été écrit à la fin de 1722.

(*Note de l'Editeur.*)

enfans et même un peu plus, il est affable et poli avec tout le monde, et ses accès d'orgueil ne sont pas fréquens. Le duc d'Orléans est le seul qu'il craigne par-dessus tout, quoique ce prince affecte pour lui les plus grands égards. Il est aussi très-fier de sa personne, et quand il peut faire remarquer ses jolis pieds et ses jolies mains, on dirait le paon étalant sa queue. Quant à ce qui est de l'esprit, il en a tout autant qu'un roi doit en avoir, fort peu, mais avec l'assurance qu'il faut pour mettre bien des balourdises sur le compte de l'esprit. Tous les jours la gent adulante n'a pas assez de cent voix pour répandre les bagatelles insignifiantes attribuées au jeune Roi, revues et corrigées. Il y a tel *mot* qui a fait pâmer d'aise Paris et la province, et qui est de Fontenelle ou de Lamothe. Tout ce qui a quelque reste de grâces et de figure parmi nos grandes dames s'empresse autour de Sa Majesté dans l'espérance d'être remarqué. Elles seraient propres à le dresser en moins de rien; mais le Régent, qui espère se maintenir encore à la tête du gouvernement, met tous ses soins à empêcher que personne, et surtout une femme, prenne de l'empire

sur le Roi. Plus tard nous verrons à l'élever comme j'ai fait du duc de Chartres. Il montre déjà de belles dispositions, et d'ailleurs tous les jeunes princes en ont plus ou moins : leur naissance les encourage à se créer des désirs qu'ils puissent contenter. Le Roi annonce un grand amour des exercices du corps et de l'adresse dans ce qu'il entreprend. Il monte bien à cheval, danse bien, et chasse avec une ardeur infatigable. Il est emporté et obstiné de caractère, et le seul esprit qu'il ait à un très-haut degré, c'est l'esprit de contradiction. Ce sera un roi dangereux, s'il vit jusque là. Dieu me garde de lui vouloir du mal, ce pauvre enfant ! mais il a des signes maladifs qui me font appréhender pour lui l'âge de puberté. Souvent son teint, de coloré qu'il est, devient terne et livide. Il ressent des déchiremens d'entrailles qui ressemblent à des suites de poison : Chirac m'a dit qu'il ne répondait pas de sa vie. En cas qu'il vînt à manquer, c'est le duc d'Orléans qui aurait la couronne. En attendant, bien m'en a fait d'arrêter le zèle du gouverneur et du précepteur, la régence aurait pu finir plus tôt. Villeroi et Fleury

s'étaient entendus pour s'emparer du Roi, qui déjà ne voulait plus voir personne de la famille royale, au point qu'il ne souffrait pas que Madame l'embrassât. Il ne parlait qu'aux gens qu'il voyait d'habitude. Je ne tenais pas plus au gouverneur qu'au précepteur.

Villeroi, qui eût été à meilleur droit maréchal ferrant que maréchal de France, a tous les vices d'un méchant homme avec tous les défauts d'un sot, ce qui empêche ses méchancetés de réussir. On ne conçoit pas qu'un pareil idiot, protégé seulement par un nom de haute noblesse, soit parvenu à quelque célébrité autre part que dans les ruelles, où les épaules valent du génie. Tant qu'il fut jeune, il fut le héros des femmes qui ne veulent qu'un talent dans un homme. Lorsqu'il perdit la bataille de Ramillies en Italie, et qu'il fut forcé de quitter le commandement, ce fut une criaillerie universelle contre une injustice faite au plus robuste galant de la cour. Pour beau, il ne l'a jamais été, mais il était agréable, et l'est encore, en dépit d'un masque de rides. Dans son bon temps, sa force d'Hercule ne s'effrayait d'aucune fatigue. Je sais une grande princesse

qui lui a dit : « M. de Villeroi, il ne faut pas chercher votre égal parmi les animaux à deux pieds. » Ça toujours été un franc animal à la guerre comme au conseil; il se croit capable de tout, plus habile que tous et le premier en tout. « Prenez un valet d'écurie, disait Mme des Ursins, j'entends un valet de bonne race, bien carré, et de visage pas trop déplaisant, décrassez-le, habillez-le des pieds à la tête, nommez-le maréchal de France, et vous aurez un second Villeroi. » Il était incomparable dans les affaires de politique, et l'on ne pouvait se garder de lui rire au nez, quand il parlait à tort et à travers; ce qui indignait de Torcy d'entendre de telles platitudes. Louis XIV avouait hautement que Villeroi, fût-il ministre, général ou roi de France, ne saurait jamais que raconter des aventures galantes et chanter des couplets libertins. Saint-Simon, qui lui a craché souvent ses vérités, va jusqu'à dire que Villeroi aurait fait un magnifique personnage d'opéra, monté sur un char, en costume grec ou romain. Lorsque tous les princes du sang royal périrent, et que le Dauphin, aujourd'hui régnant, était à l'agonie,

Villeroi s'en alla disant partout, sans se comprendre lui-même : « Si celui-là vient à nous manquer, je serai le Brutus ! » Il se repentit de cette parole inconsidérée, qui faillit lui attirer une affaire ; il ne se contenta pas de si peu, et il calomnia le duc d'Orléans d'une indigne manière. A l'époque de la régence, il se jeta d'abord à la tête de ce prince, qui s'engagea de l'employer à certaines conditions. Je gémis de voir en quelles mains était tombé le jeune Roi, et je n'eus de cesse que nous ne fussions délivrés de ce personnage inutile, puisqu'il était trop vieux pour présider le bal et diriger les modes.

Fleury est le plus fin ambitieux que je connaisse ; il se glisse partout comme un serpent, et de grimaud d'écolier qu'il était, lorsque le cardinal de Bonzi le poussa à la cour, il est devenu évêque de Fréjus ; puis il s'est démis de son évêché sous prétexte de faible santé, et le voilà précepteur du Roi. Je me trompe fort, s'il ne meurt pas cardinal ou ministre, peut-être tous les deux à la fois. Il est arrivé par les femmes, comme tous les beaux confesseurs. Il a valeté pendant dix ou douze ans chez les Villeroi et les Noailles ; il

portait les gants de Mme de Saint-Géran, le ridicule de Mme de Castries, sans compter les siens propres. Le vieux Villars disait que l'abbé de Fleury était un vieux meuble qui passait de M. de Ségnelay à M. de Croissy, et qui n'appartenait réellement qu'aux places de ces messieurs. Fleury ne trouvait rien de trop bas pour se faire bien venir d'un puissant : il servait l'archevêque de Paris en courtisan pensionné.

« Vous le verriez aux pieds de Satan, si Satan était seulement huissier de la porte du Roi, disait M. de Pomponne.

— N'ayez pas peur, lui reprit Fleury, une fois en enfer, je prétends bien avoir la meilleure place. »

Le Roi lui pronostiquait une carrière d'honneurs en l'appelant le pape de Fréjus. Certes Fleury, avec cette servilité qui descend au plus bas, n'est pas homme à se satisfaire d'une charge de précepteur du Roi. Du temps qu'il était aumônier de la Reine, il hantait déjà les cardinaux, et flairait les alentours du sacré collége. Il était bien baptisé Hercule, et il a vigoureusement soutenu ce nom. Dans le fond, je le crois bon-

homme, quoique égoïste. Au reste, nous sommes ennemis je ne sais pourquoi, sans doute de naissance : il a quatre ans de plus que moi, et je suis devenu ministre avant lui; c'est ce qu'il ne me pardonne pas. Nous nous faisons la guerre poliment, sans éclat, et l'autre jour il m'a fait demander quand je lui quitterai la place. Je lui ai fait répondre qu'il pouvait compter sur moi quand il serait pape. Il a sans contredit de l'esprit, sinon du meilleur, des manières nobles et élégantes, et, comme je l'ai dit, une rare habitude des hommes et des choses. Je me regarde comme le seul obstacle qui l'arrête dans la carrière des grandeurs.

Puisque je suis sur l'article des Fleury, je ne passerai pas le confesseur du Roi, qui s'en va mourir d'un moment à l'autre. C'est une vieille tête de jésuite à cheveux blancs. Ce Fleury-là ne m'aime pas mieux que l'autre, et je les confonds dans ma haine. Celui-ci, membre de l'Académie française, est un homme d'un mérite solide, lourd si l'on veut, nourri de Bible et de livres de piété. Je ne le crois pas de bonne foi dans ses compilations religieuses, ou plutôt il est d'une nature

assez peu crédule, qu'il a peine à plier aux croyances chrétiennes. On voit qu'il a lu Platon, et sa tolérance garde la neutralité au milieu des schismes et des bourreaux de son *Histoire ecclésiastique*. Si on pouvait lui ôter son cœur de jésuite, ce serait un savant du même esprit que Bayle. Son livre des *Mœurs des Israélites* est le motif de notre antipathie mutuelle. Massillon, je ne sais par quelle fantaisie, m'avait présenté à lui, et par malheur je n'avais jamais lu ses ouvrages, qui se succédaient par gros in-quarto : j'étais alors précepteur du duc de Chartres :

« Hé bien! monsieur l'abbé, me dit-il avec sa voix sèche comme sa personne, votre élève étudie-t-il l'histoire sainte?

— Oui, monsieur, répondis-je honnêtement.

— Vous vous servez sans doute des *Mœurs des Israélites*.

— Dieu m'en préserve, monsieur! nous sommes trop bons chrétiens pour vivre en juifs.

— Êtes-vous sûr que ce soit là le précepteur du duc de Chartres? répliqua aigrement Fleury en se tournant vers Massillon.

— Ah! pardon, m'écriai-je, me rappelant

l'ouvrage de l'abbé, je croyais que vous me demandiez si j'avais fait circoncire Son Altesse royale.

— Monsieur, acheva d'un ton brusque l'auteur et le jésuite offensés dans une seule personne, en fait de circoncision, je vous conseille de vous faire couper la langue ; ce sera, sinon agréable à Dieu, du moins au prochain. »

Depuis lors nous nous montrons les dents, et dernièrement, quand il se démit des fonctions de confesseur, il dit à Son Altesse royale qu'il se retirait pour ne pas faire honte à certain abbé qui occupait une place aussi éminente et n'en était pas digne. Ce vénérable ennemi avait coopéré à l'éducation du duc de Bourgogne, et j'ai ouï dire qu'il y avait dans le Télémaque des pages entières de lui. Il est maintenant tout encroûté de dévotion extérieure, et près de retomber en enfance : qu'il meure aujourd'hui ou demain, je ferai dire des messes pour le repos de son âme.

Fleury n'a jamais sollicité un évêché; Massillon en aurait pris quatre, si on les lui eût donnés.

Depuis long-temps il me parlait de ses espé-

rances, et me comptait parmi ses plus chauds protecteurs : nombre de grandes dames s'intéressaient à sa nomination, car le titre d'évêque ne donne pas peu de relief à un prédicateur et à un confesseur ; il prêchait, prêchait avec l'admirable facilité qu'on lui connaît ; la cour et la ville s'étouffaient pour l'entendre, et il avait promesse de M. de Fleury de prêcher le carême devant le Roi. Je lui conseillai de ne pas poursuivre deux lièvres à la fois, si l'on peut comparer un évêché à un lièvre ; et je le décidai à s'encarêmer de vive force. Il avait bien des rivaux, qui ne le valaient pas du côté du talent, mais qui s'appuyaient de toutes mains. Enfin je l'accompagnai chez Madame, qui était pour nous *refugium peccatorum*. Madame, qui me haïssait si énergiquement, jusqu'à me le dire en face avec des noms mal sonnans, ne m'a jamais rien refusé, tant je savais la prendre par son côté faible. Elle se faisait vieille alors, partant dévote ; ses correspondances la consolaient de ses chagrins domestiques, et elle s'acharnait à vivre pour enterrer son ennemie irréconciliable, la Maintenon. Massillon se recommandait mal par son amitié

pour moi ; mais il y avait au fond de ses paroles une force irrésistible ; et Madame l'avait en grande estime, depuis son oraison funèbre de Louis XIV.

Nous rencontrâmes dans la galerie la vieille Mme Gordon, grand'tante de lord Hondley, dame d'atours de Madame. Je me trompe fort, si elle ne mourut pas le lendemain même, d'une chute qu'elle fit dans la cheminée, pensant s'asseoir sur sa chaise percée. Toute sa vie était une suite de distractions, dont chacun s'amusait. Lorsque Madame demandait sa coiffe pour aller à la cour, Gordon lui jetait à la figure ce qu'elle tenait à la main ; Madame riait, et la laissait s'affubler elle-même de cette coiffe. Un jour Gordon voyant la première femme de chambre qui bâillait, s'avisa de lui cracher dans la bouche, et cela sans méchanceté ni malice. Il lui arriva pis encore, et ses rêveries furent mal interprétées, lorsqu'elle se coucha dans le lit de Monsieur, pensant que ce fût le sien. Elle était alors jeune et presque jolie. Madame en rit de plus belle.

Dès que Gordon nous aperçut de la chaise où elle était assise à enfiler des perles, elle vint

droit à Massillon, et commença en parlant à défaire les boutons de son collet : Massillon, distrait autant qu'elle, n'y fit pas attention, et je la laissai faire :

«Madame, nous dit-elle, ne peut recevoir personne.

— Et pour quelle raison, s'il vous plaît? demandai-je; serait-elle malade?

— Elle l'a été en 1689.

— En vérité! je me réjouis qu'elle ait eu le temps de se rétablir.» Et je passai outre.

«Madame, cria Massillon, que faites-vous là?»

La distraction de Mme de Gordon avait eu son effet, et Massillon se trouvait par ses soins dans une toilette assez négligée. Je partis d'un éclat de rire, qui réveilla cette digne femme.

« Pardon, M. l'abbé, dit-elle pendant que celui-ci réparait les suites de la distraction; je suis sujette à ces absences : je prenais les boutons de votre habit pour les grains d'un chapelet.

— Madame, reprit naïvement Massillon, Dieu vous saura gré de votre bonne intention.

—Figurez-vous, messieurs, continua la bonne

femme, aussi bavarde que distraite, que je me suis estropiée récemment par bonne intention : j'étais couchée, et j'écrivais une lettre à laquelle il fallut apposer ce cachet; je mis le feu à la cire, et l'appliquant sur ma cuisse nue, je me brûlai à en porter les marques. Voulez-vous les voir ?... »

Cette fois Massillon fut assez prompt pour l'arrêter dans le moment où elle s'apprêtait à nous montrer ses secrets de famille.

Nous entrâmes en riant chez Madame, qui faisait des signes de croix de la main gauche en écrivant : « Ne riez pas, messieurs, nous dit-elle gravement en continuant d'écrire; je raconte une histoire si indigne, que je prie Dieu de m'en pardonner le scandale; c'est le tentateur qui m'a inspiré d'en gâter ma correspondance. » Je ne reconnus pas Madame à cette superstition : l'esprit fort était devenu faible.

« Madame, répondis-je, ce n'est pas Votre Altesse royale qui cause le moins du monde notre hilarité, mais bien la pauvre Mme de Gordon.

— Vraiment, reprit-elle en riant d'avance, encore quelque énorme distraction : contez-moi

cela, que je le couche tout au long dans une lettre qui n'a encore que dix pages. »

Je lui rapportai en détail l'accueil que Mme de Gordon avait fait à Massillon, qui rougissait en achevant de rétablir la décence de sa toilette.

« Mon Dieu! s'écria Madame, quand elle eut fini de rire et moi de narrer, elle aurait mis monsieur en chemise; le tout fort innocemment! Ce n'est pas là première fois qu'elle s'attaque au vêtement nécessaire, sans penser à mal, je vous jure. Je me rappelle que, du vivant de Monsieur, elle arrêta dans la salle de Saint-Cloud Beuvron, capitaine des gardes, dont la taille était gigantesque, comme vous savez. Gordon ne parle jamais à un homme sans jouer avec les boutons de sa veste; mais Beuvron était si grand qu'elle n'atteignit qu'à la ceinture, et n'en fut pas plus en peine : la conversation allait toujours son train. Beuvron recula de quatre pas pour rattacher ses chausses. Gordon ne s'aperçut de son ouvrage qu'aux éclats de rire qui s'élevèrent autour d'elle.

— Massillon n'est pas moins distrait, continuai-je; il m'a raconté que devant prêcher aux

Sept-Fonts, il monta en chaire, se recueillit un instant, et descendit sans avoir prononcé une parole et s'imaginant avoir débité son sermon.

— Puisque nous en sommes sur les distractions, répliqua Madame, je n'omettrai pas celle de ma tante la princesse Elisabeth, abbesse d'Hervord. Elle voulut un jour aller au bal masqué, et demanda, au lieu de masque, un pot de chambre, qu'on lui apporta. Elle le prit par l'anse en disant : « Où sont donc les rubans pour l'attacher? » Puis : « Voilà un masque qui sent mauvais, pouah! » elle le jeta par terre, et au son qu'il rendit, elle remarqua que c'était son pot de nuit d'argent. »

Ces anecdotes avaient réveillé la bonne humeur de Madame, et je saisis l'occasion opportune de lui parler des prétentions de Massillon. Elle s'occupait assez des affaires spirituelles pour être de bon secours à un coureur d'évêchés.

« Mon cher monsieur, dit-elle à Massillon, vous aurez votre évêché, mais il faudra attendre d'autres vacances. Celui de Nantes est promis à M. de Tressan ; M. de Caumartin aura celui de Vannes ; restent les abbés de Mornay et de Lou-

vois qui sont sur les rangs. Pour ce qui est du carême à prêcher devant le Roi, j'aime trop à vous entendre pour ne pas souhaiter que ce soit vous de préférence à tout autre. Je vous promets de m'en occuper : quant à l'abbé Dubois, il y a long-temps que je l'ai nommé à l'évêché de Charenton.

— En sortant du Palais-Royal, répondis-je, je ne m'apercevrais pas en effet du changement.

—Toujours insolent comme un valet d'Eglise,» reprit-elle.

Massillon remercia Madame de vouloir bien prendre fait et cause pour lui; je joignis mes remercîmens aux siens. Deux jours après, on annonça à Massillon qu'il eût à se préparer pour prêcher devant Sa Majesté dans la chapelle de Versailles, tous les dimanches du carême. Il avait déjà prêché son premier Avent en présence de Louis XIV, qui lui dit d'une voix émue : « Mon père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs dans ma chapelle, j'en ai été fort content; pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été fort mécontent de moi-même. » On peut dire que Massillon se surpassa dans ce que l'on ap-

pelle son *Petit Carême*; c'est ainsi qu'il faudrait parler aux rois, avec une vérité noble et hardie, exprimée dans un langage naturel, énergique, élégant. J'avoue que quelques traits me parurent dirigés contre moi et même contre Son Altesse royale. J'en fis des reproches à Massillon devant notre ami commun, M. Crosat, amateur éclairé des arts, qui nous donnait de délicieux dîners au milieu de ses médailles et de ses pierres gravées. Massillon (le dessert avait fait disparaître le prédicateur) me plaisanta de mes scrupules en des termes assez peu orthodoxes, et me porta deux ou trois santés de vin de Chypre. « Massillon, lui dit Crosat, ce qu'il y a de bon en vous, c'est que, si votre morale nous effraie, votre façon de vivre nous rassure. » Le Régent voulut en avoir le cœur net; il le fit appeler et lui demanda pourquoi il le traitait en ennemi. « Monseigneur, lui répondit Massillon, La Bruyère a été exposé à de pareilles interprétations, sa renommée de bonne foi les a détruites; je vous supplie de prendre ma défense contre quiconque me ferait le tort de me croire capable d'une mauvaise action. » Quoi qu'en dise Massillon, je

ne doute pas qu'il n'ait eu ses vues cachées. Le jeune Roi lui dit en sortant de l'entendre : « Mon père, je préfère vos sermons au ballet que m'a fait danser M. de Villeroi. » Massillon, son discours débité, s'allait poster, les yeux baissés, au sortir de la chapelle, et il lui venait des bouffées d'encens à la figure. Le dimanche de la Passion, le vieux Baron, plus grotesque qu'un singe en perruque, s'étala dans la place la plus apparente de la chapelle, faisant des grimaces, des contorsions et des gestes depuis l'exorde jusqu'à la péroraison du discours que débita Massillon d'un accent gracieux et cadencé. Baron était avec un autre acteur, auquel il dit tout haut : « Mon ami, voilà un véritable orateur ; nous ne sommes que des comédiens ! » Il revint le dimanche des Rameaux, et ne fut pas moins ridicule; il joua l'émerveillé, courut au prédicateur, le secoua par le bras, et lui dit d'un ton protecteur : « Continuez, mon père, à dire comme vous faites : vous avez un débit qui vous est propre ; laissez les règles aux écoliers et aux Dancourt. » Massillon s'égayait beaucoup à imiter la mine du baladin et son parler flûté.

« Au reste, ajoutait-il, Baron m'a bien jugé, car je me souviens que le père Latour, de l'Oratoire, me demanda un jour ce que je pensais des orateurs les plus suivis, Fléchier, Mascaron, Bossuet. Je leur trouve beaucoup d'esprit et de talent, répondis-je, mais si jamais je prêche, je ne prêcherai pas comme eux. » Enfin le Petit Carême a fait la fortune et la réputation de Massillon, qui, au mois de septembre, pendant que j'étais en Angleterre, fut nommé à l'évêché de Clermont, que l'abbé de Louvois avait refusé à cause de sa mauvaise santé. J'écrivis au nouvel évêque : « Il faut un ciel et un enfer, un Massillon et un Dubois; je regrette de n'être pas à Paris, car je me serais pourvu d'un évêché, celui de Besançon, par exemple, que l'on vient de donner à l'abbé de Mornay, ambassadeur en Portugal : n'ai-je pas été ambassadeur en Hollande? les titres ne me manquent pas, et, s'il le faut, je me ferai appuyer de toutes les maîtresses du Régent. Au reste, je vise plus haut : je ne perds pas de vue que le collége de Pompadour, où j'ai achevé mes études, a fourni à l'Eglise quatre évêques et un pape. *Prêchez, patrocinez jusqu'à la Pentecôte;* je

vous donne rendez-vous au conclave et autres lieux. » Mes pressentimens se sont réalisés, et bien que je ne prêche qu'en jurant Dieu et ses saints, j'ai laissé Massillon loin derrière moi.

Depuis deux mois on attendait à Paris le czar Pierre le Grand, qui était en Hollande occupé à déjouer la conspiration de Goertz, ouvrage de ce chien enragé d'Alberoni. On avait fait préparer le grand appartement du Louvre pour Sa Majesté Czarienne, qui voyageait pour s'instruire, et non pas pour recevoir des hommages par tous les pays où il passait. Je l'avais vu dans la foule à Amsterdam; j'étais bien aise de le juger de près. Il entra en France si subitement et avec une telle rapidité, que l'on fut instruit presque en même temps de son voyage et de son arrivée. Le maréchal de Tessé fut envoyé au-devant de lui, avec un grand nombre de seigneurs, un escadron de gardes et les carrosses du Roi; mais il n'était pas encore à Elbeuf que le Czar le rejoignit. « Monsieur, lui dit-il, ne vous étonnez pas de ma façon de voyager; je vais souvent de Moscou à Saint-Pétersbourg en quatre jours, et la distance entre ces deux villes

n'a pas moins de quatre cents lieues. » Le Czar était accompagné des princes de Kourakin et Dolgorouki, de son vice-chancelier baron Schaffirof, de son ambassadeur Tolstoy, et de son maître d'écriture Sotof, qui lui servait de bouffon. Pas un de ces très-hauts personnages, qui n'ait été exilé, ou emprisonné, ou disgracié, ou assommé avec le knout. Le Czar arriva dans la journée au Louvre, mais se voyant assassiné de courtisans, de poètes, de valets et d'étiquettes, il demanda un asile contre ces persécutions qu'il n'avait pas le droit de faire cesser avec le knout, sceptre habituel des souverains moscovites. Villeroi, à qui cette demande s'adressait, proposa son hôtel de Lesdiguières, à l'autre bout de la ville. Le Czar accepta sans objections, pria quelqu'un de le conduire, et quitta le Louvre en se bouchant les oreilles. Il fit bonne chère dans l'hôtel de Villeroi, but largement, se coucha, et dormit en vrai bourgeois de Paris, c'est-à-dire fort tranquillement. Le lendemain, le duc d'Orléans, avec les grands officiers, le vint saluer à son réveil. J'avais pris la place d'honneur à côté du Régent.

Le czar Pierre avait l'abord et le visage durs et glacés, comme le climat de son royaume; il avait une taille de colosse, et admirablement conformée, malgré sa maigreur; la figure terrible à cause de son regard fauve, de ses yeux perçans, de ses sourcils touffus, de ses grosses lèvres, de ses cheveux noirs et huilés, et de sa peau brunie. L'excès des liqueurs fortes lui avait donné un tic nerveux, qui contractait à chaque instant sa physionomie. Ses mouvemens étaient brusques, sa démarche hautaine et toute d'une pièce. Sa voix avait toujours le ton de la colère, et la majesté qu'il essayait de se donner, prenait un caractère sauvage et inculte. Je ne sais pas d'homme plus curieux d'apprendre, et doué de plus d'intelligence. Il lui suffisait de voir pour savoir, et il lui est arrivé de rectifier les explications que les savans et les artistes lui faisaient. De l'esprit, il en avait, mais trempé dans ses neiges de la Russie. Acerbe, avare de paroles, il ne parlait que par interrogation, et sans trop blasphémer la langue française. Des gens de sa suite, Tolstoy était le seul qui s'exprimât en français d'une manière satisfaisante. Le bouffon Sotof, qui avait la charge

de dire à son maître toutes les folies possibles, sans appréhender les corrections du knout, ne parlait et n'entendait que le russe. C'était un vieillard nain, avec de longs cheveux blancs tombant sur les épaules; une laideur et une difformité insupportables à la vue, et un accent pareil au cri des grenouilles. Il paraît qu'il avait des saillies très-plaisantes, car Pierre le Grand, qui assista sans sourire à la Comédie, se pâmait à l'écouter. Le Czar, en sa personne, ressemblait plutôt à un charpentier qu'à un grand monarque. Il était habillé fort simplement, de drap brun avec des boutons d'or, sans gants, sans manchettes et souvent sans chapeau. Ses officiers ne portaient d'uniformes qu'à leur fantaisie; les uns adoptèrent les modes de Paris, les autres conservèrent le costume national, fourré en dedans et en dehors.

Ce fut un échange de complimens entre le Czar et Son Altesse royale, qui affecta la supériorité de la civilisation; le Czar se renferma dans sa rudesse moscovite, et n'en sortit qu'après les premières ouvertures commerciales et politiques. Ils s'entretinrent à demi voix, et nous nous éloi-

gnâmes de manière à ne pas les gêner. Après un quart-d'heure de conférence, le Régent éleva la parole, et le cercle se resserra autour d'eux. Je ne m'attendais pas qu'il fût sitôt question de moi.

« Monsieur, dit le Czar au Régent, on m'a assuré que vous aviez près de vous un ami véritable, ainsi qu'il en était pour moi du vivant de mon pauvre Lefort.

— Sire, répondit le Régent, les vrais amis ne me manquent pas : voici MM. de Nocé, de Noailles, de Saint-Simon, de Canillac...

— J'entends : ce sont là des serviteurs fidèles, mais non pas des amis. Je parle du négociateur de la triple alliance, l'abbé Dubois...

— Le voici, lui-même, Sire ; en effet, je l'aime autant que je puis aimer un homme d'esprit et de services.

— Sire, dis-je à mon tour, en m'avançant avec de profondes révérences, le nom de ce M. Lefort, illustré par votre auguste amitié, est connu de toute l'Europe, et me comparer à lui, je ne l'aurais pas osé.

— M. Dubois, me répondit le Czar, laissez dire les envieux ; certes, l'ami d'un prince ne saurait

être exempt de certaines taches, inhérentes à sa condition; mais c'est encore un assez beau titre pour que vous en soyez jaloux. Je vous félicite d'avoir pu arracher à la Hollande le traité d'alliance au préjudice de l'Empereur; je voudrais avoir quelques hommes de votre trempe à employer. Les rois ne font pas les grands ministres, mais les ministres font les grands rois. »

Sotof poussa un éclat de rire, suivi d'une saillie russe, qui fit froncer les sourcils de Pierre le Grand. Sotof se tut en grognant. J'aurais pu m'imaginer que le bouffon s'était moqué des rois que l'on rapetisse par le surnom de *Grand.*

La duchesse de Berri arriva, semblable à la reine de Saba, étincelante de diamans. Elle se pavanait au milieu de sa garde, de ses dames merveilleusement parées et des gentilshommes du Luxembourg.

« N'est-ce pas Mme d'Orléans? demanda le Czar sans malice sans doute.

—Non, Sire, c'est ma fille de Berri, » répliqua le Régent, qui rougit du quiproquo.

La petite duchesse, dès la première entrevue, s'émancipa en coquetteries, qui certainement

retinrent le Czar à Paris vingt jours de plus qu'il n'avait projeté d'y rester. Elle se familiarisa en moins de rien avec cette Majesté farouche, qui l'alla visiter plusieurs fois en son palais. Il y eut plusieurs orgies nocturnes, auxquelles ma rétention d'urine m'empêcha d'assister, et qui furent honorées de la présence active de Sa Majesté Czarienne. Pierre Ier, entre autres passions, avait celle du vin, qui compromettait sa dignité jusqu'aux plus basses fureurs. Rien n'a transpiré de ces bacchanales de débauche, où l'on dit que le Czar insulta grièvement le Régent, qui s'emporta jusqu'à le menacer de la Bastille. Mme de Berri, qui gardait de la raison même dans ces momens où le plus sage n'en a pas, fit fermer les portes, et ne laissa sortir personne avant que chacun eût cuvé le vin de la nuit. Le jour venu, les acteurs de ce désordre s'engagèrent par serment solennel à n'en rien divulguer; le Régent, le Czar et la duchesse de Berri s'embrassèrent pour sceller la réconciliation. Le serment a été si bien tenu de part et d'autre, que je n'ai pas eu d'autres détails à ce sujet; ceux-ci même ont un air si étrange, qu'ils pourraient bien être l'ouvrage de la calomnie.

Toujours est-il que depuis lors le Czar refusa de prendre part aux nuits du Luxembourg.

Deux jours après l'arrivée du Czar, le Roi alla le saluer, ave c toute la famille royale. M. de Villeroi, avec sa bêtise minutieuse, avait arrangé le cérémonial : il s'agissait de donner le pas au Roi sur le Czar ; celui-ci ne voulut rien entendre, et quand on lui eut bien repété qu'il devait s'avancer vers Sa Majesté, lui tendre la main, et marcher derrière, il haussa les épaules, et parla russe avec son bouffon. La venue du Roi avait été débattue dans le conseil ; enfin, M. de Villeroi eut commission de l'amener à l'hôtel Lesdiguières, où le Czar le viendrait recevoir à la porte. On avertit Pierre Ier que le carrosse royal approchait. Il se trouva, ainsi que tous ses officiers, à l'ouverture de la portière ; mais, au lieu de se conformer à l'étiquette, il prit brusquement l'enfant entre ses bras, et le baisa en disant : « Sire, ce ne sera pas le baiser de Judas. » Les beaux esprits se moquèrent de cette phrase biblique, qui fut accompagnée des plus franches caresses. Ils montèrent dans l'appartement, où deux siéges de même hauteur avaient été disposés ; ils s'y assi-

rent, et le jeune Roi ne parut pas inquiet de l'air rébarbatif et sévère du Czar. Leur entretien fut une protestation réciproque d'amitié, et tout le monde remarqua que Sa Majesté jouait déjà son personnage. Le Czar, dans l'intervalle de sa visite au Roi, reçut les corps de ville, qui le haranguèrent par l'organe de leurs chefs respectifs. Il se rendit le soir chez le Roi, dont toute la maison était sous les armes. M. de Villeroi conduisit Sa Majesté au-devant du carrosse de Pierre Ier, qui lui fit plus de caresses que la première fois, et lui dit ces paroles fort simples :

« Sire, vous commencez votre règne, et j'achève le mien; j'espère que vous accorderez votre amitié à mon successeur?

— Êtes-vous déjà si vieux, Sire? répondit le Roi; attendez que vos cheveux blanchissent comme étaient ceux de mon grand-père.

— Hélas! je crains bien de n'avoir pas le temps d'achever mon ouvrage. Pour vous, Sire, je vous prédis que vous surpasserez votre aïeul en sagesse, en gloire et en puissance.

— Je l'espère, mais ne le crois pas. »

Le Czar laissa là cet entretien, qui décourageait

sa noble ambition : il disait souvent avec tristesse : « A moins de vivre cent ans, je ne viendrai pas à bout de faire de la Russie un empire florissant. »

Ses visites terminées, le Czar reprit ses habitudes de vie errante. Il parcourut Paris en tous sens, examinant les monumens, les théâtres, les manufactures, les tableaux et les bibliothèques. Vêtu comme le plus modeste bourgeois, suivi d'un de ses officiers et de Fontenelle, qui avait eu le privilége de lui plaire, il montait dans le premier carrosse de place, et allait chercher de quoi s'instruire. Je regrette bien que l'incommodité dont j'étais alors tourmenté m'ait privé du plaisir de partager les excursions du Czar, que je regarde comme un grand prince, sinon comme un grand homme. Fontenelle m'aurait volontiers admis en tiers auprès de sa personne. Je me trouvai seulement à l'Opéra le jour qu'il y vint avec le duc d'Orléans : il s'endormit pendant une partie du ballet, après avoir bu un verre de bierre que lui présenta le Régent, debout et la tête découverte. Quand il se réveilla, je lui demandai si ce spectacle l'ennuyait.

« Bien au contraire, reprit-il ; mais j'ai préféré dormir pour en éviter le danger.

— Vous avez donc, Sire, assez d'empire sur vous-même?...

— Si je n'en avais pas sur moi, comment en prendrais-je sur les autres? »

Il ne retourna plus à l'Opéra.

Il marchait de surprise en surprise, d'enchantement en enchantement. Le duc d'Antin l'invita à dîner dans son palais de Petitbourg, et quand le dessert fut sur la table, aux sons d'une suave harmonie, la tapisserie se leva, et le Czar vit son portrait peint d'après nature.

« Sire, lui dit d'Antin, vous laissez de durables souvenirs dans tous les lieux où vous passez. »

Il s'ennuya beaucoup chez Madame, qui, pour s'être mise sous le joug de l'étiquette, perdit toute sa gaîté naturelle; ne voulut-elle pas prouver au Czar qu'elle était un peu sa parente? Pierre Ier fut accueilli à Sceaux avec de si belles flatteries en prose, vers et feux d'artifice, qu'il demanda en sortant si le duc et la duchesse du Maine étaient des comédiens. Il admira surtout l'Hôtel royal des Invalides, où le mena M. de Villars. Pendant que

les soldats étaient au réfectoire, il goûta leur soupe et but un verre de vin, avec ces mots : « A votre santé, mes camarades! » Il fut témoin de plusieurs séances de l'Académie française et de l'Académie des sciences, et l'éloge qu'il en fit à Fontenelle, secrétaire de l'une de ces académies, peut-être attribué à Fontenelle seul.

« Monsieur, lui dit-il, en voyant les académies, je n'ai rien changé à l'opinion que vous m'en aviez donnée. » Pierre Ier possédant toutes les sciences, était en état d'apprécier par lui-même ce qu'il voyait; il corrigea de sa main une carte géographique de ses États; il fit des expériences chimiques avec Son Altesse royale, et il dressa lui-même le plan du Louvre. Il n'oublia pas les Gobelins, où il demanda compte de tous les procédés qu'on employait dans la fabrication des plus beaux tapis du monde : « Messieurs, dit-il aux ouvriers, vous concourez aussi à la gloire des rois. » A la manufacture de Sèvres on lui offrit de magnifiques porcelaines, qu'il accepta en disant : « J'ai besoin de modèles pour les égaler. » Il vit frapper des médailles dans la galerie du Louvre : une de ces médailles tomba comme par

mégarde, lui de la ramasser : elle était gravée à son effigie, avec son nom et cette inscription : *Vires acquirit eundo*. Il assista plusieurs fois aux délibérations du Parlement, et il en sortit pénétré de respect et d'admiration pour les ministres de la justice : « Les lois, disait-il, ont besoin d'appui ; on ne les respecte qu'autant qu'on les fait respecter. »

La plus singulière particularité de ce voyage, à la manière de Pythagore chez les Égyptiens, fut la visite du Czar à Mme de Maintenon. Il parlait de la vieille avec curiosité, et s'informant de son genre de vie à Saint-Cyr, il lui échappa plusieurs fois de l'appeler *la Reine* ; mais il s'aperçut que ce titre étonnait, et il ne le répéta plus. Enfin il envoya demander à la Maintenon la permission de la voir. Elle n'eut garde de dire non, et je ne jurerais pas qu'elle n'ait pensé à profiter de cette honorable visite. Fagon, courtisan à près de cent ans, montra sa vieille figure fanée à Pierre le Grand, et lui servit d'introducteur dans le couvent.

Ce Fagon l'assomma pendant toute la route de son livre : *Les admirables qualités du Quinquina, confirmées par plusieurs expériences, avec la ma-*

nière de s'en servir dans toutes fièvres, pour toute sorte d'âge.

« Je parie, lui dit le Czar impatienté, que votre livre n'est pas si long que ce que vous m'en dites. »

Ils arrivèrent à Saint-Cyr à sept heures du soir. La Maintenon, après s'être lavée, parfumée et fardée, s'était mise au lit avec tous les rideaux fermés; les dames de Saint-Louis se tenaient dans la chambre pour la décence. Le Czar entra sans mot dire, tira les rideaux, et s'assit au chevet du lit en considérant la vieille, que la toilette rajeunissait de quelque vingt ans : « Êtes-vous malade, Madame? lui demanda-t-il.

— Fagon me laisse mourir de faim, répondit-elle; il me refuse même un potage.

— Mais quel est votre mal?

— Mon grand âge.

— C'est un mal qui ne se guérit pas. »

Il n'en dit pas davantage; mais comme il faisait sombre dans la chambre, il s'approcha si près de la Maintenon, qu'elle s'écria : « Votre Majesté me fait rougir! » Elle y avait mis ordre. Quant au Czar, il ne répondit pas, mais sortit

brusquement et en silence. Il ne reparla plus depuis de la Maintenon.

Avant son départ il alla en Sorbonne, et comme on lui faisait voir dans l'église le tombeau du cardinal de Richelieu, il se mit à genoux, embrassa la statue en s'écriant : « O grand homme, que n'existes-tu de mon temps ! je te donnerais la moitié de mes États pour apprendre de toi à gouverner l'autre ! » Certainement cette belle parole ne fut pas dite ainsi, et Fontenelle se chargea de la rédiger. D'ailleurs, si le Czar était si curieux d'avoir le cardinal de Richelieu à ce prix, je le lui aurais vendu de grand cœur. Les sorbonnistes, frères renards s'il en fût, imaginèrent de faire servir la visite du Czar à l'intérêt des Jésuites et du pape ; ils composèrent un mémoire pour le supplier de réunir l'église grecque à l'église romaine. Pierre I[er] prit le mémoire que les docteurs lui présentèrent humblement ; toutefois il ne leur rit pas au nez en le remettant à son fou, à qui il se contenta de dire en russe : « Sotof, ceci te regarde ! » En effet, l'année suivante il chassa les Jésuites de son royaume pour le conserver, et il nomma son bouffon *Pape* avec deux

mille roubles pour l'aider à faire honneur à un Sacré-Collége composé de fous, et toujours ivre d'eau-de-vie. La Sorbonne voulait faire payer au Czar l'hospitalité magnifique qu'il recevait du roi de France.

Pierre Ier partit de Paris emportant peu de regrets, mais des présens dignes de sa majesté : il refusa seulement une épée montée en diamans, sans doute pour ne pas être obligé de rendre un don égal en richesse. Il n'était pas avare, mais il était pauvre. Son voyage ne lui coûta pas plus de soixante mille livres ; il est vrai qu'il n'eut pas à payer de danseuse de l'Opéra. Il me témoigna tant d'estime, que je balançai à le suivre en Russie, où j'aurais été fait ministre en arrivant, et peut-être pape à la place de Sotof ; mais la peur du knout et ma rétention d'urine me forcèrent à la résidence.

CHAPITRE XII.

Les secrétaires. — Le faux seing. — Le pari du prince de Rohan. — Les créanciers. — Dubois, père malgré lui. — Les *vins de la cour*. — Le chat. — Procès contre les princes légitimés. — Le duc de Bourbon; son portrait. — *Maman la carogne*. — Amours de M. le Duc avec Mme de Nesle. — Les maris. — Mme de Polignac. — La marquise de Prie. — Mme la Duchesse; son portrait; son mariage; sa mort; ses galanteries. —Lassey; Duchallar.

Selon la parole de la Bible, je croissais en honneurs et en fortune. Le Régent, pour se mettre à l'abri de mes importunités, m'accordait tout ce que je demandais et même ce que je ne demandais pas. Il m'avait donné entrée au conseil des affaires étrangères, malgré les desservices que me rendait le maréchal d'Huxelles. Tessé était neutre, et de Torcy se déclarait pour moi. Mes occupations augmentaient en raison des

places que j'occupais; j'employais quelquefois trois ou quatre secrétaires à mes correspondances en Angleterre et en Hollande. Lavergne faisait mes écritures privées depuis le renvoi de Sourdeval. J'avais encore à ma solde Émale, plus intelligent qu'un scribe de métier. Il m'était fort utile, malheureusement dans une colère je l'apostrophai autrement que du titre de *Monsieur*, et il me quitta pour le marquis de Rossi, à Bruxelles, où il est encore. Je regrettai moins le vieux Lejeune, écrivain des Charniers, infirme, sourd et presque aveugle. Par charité je n'avais pas diminué ses gages, et je lui permettais de travailler dans son grenier, souvent sans feu et soufflant dans ses doigts au lieu d'écrire. C'était un avare, qui jouait la misère jusqu'à laisser manquer de tout sa fille, belle et vertueuse en apparence. Il me l'envoyait toujours quêter de l'argent... Je préfère ne pas lui soupçonner de mauvaise intention dans ce manége; c'était au moins de l'imprudence; car enfin on est homme de chair et d'os. Je résistai cependant à l'occasion et surtout à la tentation; mais le maudit arabe voulut me prendre pour sa vache à lait, et m'accusa d'avoir voulu

séduire sa fille. Je ne cherchai pas seulement à lui prouver le contraire, ce qu'il savait mieux que moi; mais je le mis à la porte, en dépit des pleurs de la donzelle, que j'engageai à porter ailleurs sa piété filiale.

J'ai fait de Lavergne un homme à moi, qui est de moitié dans tous mes secrets, et qui ne les trahira jamais, parce qu'il sait les moyens que j'ai de le punir. Je ne l'aime pas, et si les dehors ne sont pas trompeurs, je le soupçonne de ne pas m'être non plus attaché; néanmoins il a plus peur de moi que je n'en ai de tout ce qu'il pourra dire. D'un mot je l'enverrais pourrir à la Bastille; d'un mot je le ferais pendre en bonne justice. Je l'ai rendu coupable d'un faux qui se répète tous les jours : j'ai agi en cela plutôt inconsidérément que par réflexion; mais le vin est tiré, il le faut boire. A l'époque dont je parle, bien que je me sevrasse de mes plaisirs les plus nécessaires, je n'avais pas assez de temps pour mes travaux courans. J'entretenais surtout une correspondance très-importante et très-active avec lord Stanhope. Il s'agissait d'affaires secrètes, pour lesquelles Son Altesse royale m'avait donné ses pleins pouvoirs;

je dressais moi-même les projets de lettres, que Lavergne écrivait en détail. Comme je ne pouvais m'absenter du conseil, qui avait lieu à l'heure de la poste, j'imaginai d'apprendre à Lavergne à contrefaire ma signature, qu'il avait commission d'apposer à ma place au bas des lettres qu'il transcrivait. Cette mesure dangereuse, qui n'était que pour les cas urgens, dériva bientôt en habitude, et Lavergne encore maintenant signe plus de lettres à mon nom que moi-même. Je me ménageais par là une sûre retraite dans toutes mes négociations, et pour me sauver, j'aurais perdu Lavergne sans remords, puisqu'il en agirait de même à mon égard, s'il le pouvait sans danger. Ainsi donc, quoi qu'il arrive, je sais comment me laver les mains des bévues de mon secrétaire. S'il ne se tient pas bien à son poste, il ira finir ses jours en prison; c'est le moins qu'il mérite.

Il y eut en ce temps-là un impertinent pari entre Mme de Polignac et le prince de Rohan, qui prétendait que je prêtais sur gages : ignoble accusation, dont j'ai toujours dédaigné de me défendre. Je rapporte ce pari que perdit ce prince, malgré sa ruse infernale. Il démontrera claire-

ment que l'usure n'est pas la seule infamie que les méchans m'aient prêtée bien gratuitement. M. de Rohan me dépêcha un gendarme du corps qu'il commandait, et ce gendarme, fils d'un épicier de Brives-la-Gaillarde, que j'avais connu dans mon enfance, vint me prier de lui avancer quelque argent. J'étais assez mal en fonds pour me faire tirer l'oreille; néanmoins, je m'aventurai à lui offrir cent écus, qu'il accepta comme un don.

« Monsieur l'Abbé, me dit-il, que puis-je vous laisser en gage?

— Rien, mon pauvre garçon, lui répondis-je; un billet, si tu veux.

— Volontiers; mais, pour plus de sûreté, je puis déposer dans votre hôtel mon équipage de gendarme, qui ne me servira pas pendant mon congé.

— Que diable veux-tu que je fasse de ton équipage? me prends-tu pour un gendarme?

— Non, Monseigneur, mais vous me garderez ces objets jusqu'à mon retour et jusqu'à celui de votre argent. »

Je permis au perfide gendarme d'encombrer

mon garde-meuble de ses guenilles, c'est-à-dire un vieil habit d'ordonnance mangé par les vers et la poussière, un chapeau râpé, des bottes percées, une selle et des pistolets hors d'état de servir. Je ne tardai pas à me repentir de ma complaisance. On vint de la part de M. le prince de Rohan, commandant des gendarmes, réclamer l'équipage complet de mon débiteur. Je ne fis aucune difficulté de me dessaisir de ces friperies; mais on ne trouva qu'une partie des effets, et dégarnis du galon d'or. Je fus contraint de payer le dégât pour éviter un procès, et je mis des gens en campagne, qui découvrirent mon homme au fond d'un cabaret. Les craintes qu'il eut d'être puni comme il méritait, le forcèrent à proclamer qu'il ne m'avait confié ses hardes qu'à titre de dépôt. Le prince de Rohan ne gagna pas son pari; le gendarme, qui n'avait pas suivi ses instructions, fut mis aux arrêts, et ma justification ne fit pas tomber ces bruits ridicules qui font de moi un usurier.

J'appris que l'ingrat Lavergne donnait cours à ces bruits par des mensonges dont sans doute il se faisait payer. Dans une explication que nous

eûmes ensemble à ce sujet, je le maltraitai de tant de coups et d'injures, qu'il me dit fièrement de lui accorder son congé, parce qu'il ne voulait pas attendre que je le tuasse. « Volontiers, répondis-je; donnez-moi votre heure, que je vous fasse délivrer une lettre de cachet.

— A moi, monsieur! Pourquoi, s'il vous plaît?

—Vous êtes initié dans les secrets de l'État, qui sont les miens, et je ne suis pas assez sot pour vous laisser me vendre au comptant.

—Moi! Monseigneur, je ne vous quitterais que pour la Bastille!

—A moins que ce ne fût pour la potence comme faussaire que tu es:...

—Ah! Dieu! n'est-ce pas vous qui m'avez ordonné d'imiter votre signature?

—Qu'importe? cela n'est pas écrit, et personne ne te croira. » Lavergne ne m'a jamais menacé de sortir de ma maison, depuis qu'il sait la retraite que je lui réserve.

Ce n'est pas que je ne fusse tenté vingt fois de le jeter par la fenêtre. Un jour que j'étais à Versailles, il introduisit dans mon appartement une fille qui ne fut cruelle que pour moi; elle remar-

qua sur la cheminée une bourse de louis que j'avais oublié de serrer; le seul oubli de ce genre que j'aie à me reprocher; elle était apparemment pourvue de jetons en cas de besoin, car elle en remplit ma bourse après l'avoir vidée au préalable. Le soir ma colère se déversa sur tout mon domestique; car lorsque l'on soupçonne quelqu'un, il est bon d'accuser tout le monde. Lavergne m'avoua ce qu'il en était, et je lui fis grâce, à condition que je me racquitterais sur ses gages. Le plus désagréable de ce vol, c'est qu'on m'en attribua les causes, et la fille de Lavergne m'est restée sur la conscience.

Je me suis convaincu qu'obliger les gens équivaut à donner des verges pour se fouetter. Le fils de Pierrette, comme je l'ai dit, ne fut pas le seul qu'on m'attribua : je fréquentais sans penser à mal la boutique de Lagrège, tailleur, à l'image de Saint-Ambroise, rue Dauphine. Ce tailleur, qui habillait ma livrée, avait pour tout mérite une jolie femme qui n'était prude que de jour; je ne l'avais jamais vue la nuit; mais le premier garçon de son mari était plus privilégié, et la dame appartenait moins au lit conjugal qu'au

sien. Lagrège faisait son profit des repos où le laissait sa moitié, et travaillait à son état, les jambes croisées, du matin au soir. Comme je jetais quelque argent dans la maison, le tailleur avait intérêt à m'amadouer, et la coquine ne s'y épargnait pas avec des roulemens d'yeux, des grimaces et des *non* répétés de la plus galante manière. Enfin je m'aperçus que le ventre de la dame faisait plus de progrès que mon amour, et dès lors je cessai mes visites, de peur de me voir responsable des faits et gestes d'un autre. Ce fut un mystère d'iniquité. Mme Lagrège vint un matin me supplier de conserver ma pratique à son pauvre diable de mari, comme elle l'appela. Je me laissai aller à la pitié, mais je ne restai pas plus d'une heure avec cette pécheresse, que le mari arriva, faisant esclandre et se donnant à lui-même son véritable nom. Je le laissai dire, et n'en eus pas de nouvelles jusqu'aux couches de sa femme, où l'on m'annonça que j'eusse à prendre soin de mon enfant. Je fus indigné, surtout lorsque ma prétendue paternité servit d'amusement aux bonnes ames de la cour. Le garçon tailleur, par un insigne guet-à-pens, pénétra jusqu'à mon ca-

binet, ses grands ciseaux à la main, jurant qu'il me mettrait hors d'état de faire des enfans, si je ne reconnaissais pas le mien. Un geste qu'il m'adressa m'ayant décidé à entrer en accommodement, je consentis à me débarrasser de ma fille moyennant une pension de cent livres. Cela me rappelle ce voleur dont parle Gilblas, qui demandait l'aumône avec une carabine. « Votre fille, me disait le bourreau, ne peut être reniée ; elle a toute votre physionomie ! » J'aurais pu châtier ce drôle, et le forcer à reprendre ses droits, mais je préférai la tranquillité au scandale de cette affaire ; d'ailleurs, je n'aurais eu rien à répondre à une coquine qui m'aurait soutenu que l'enfant était de moi. Il n'est pas jusqu'à Massillon qui n'en fût persuadé, à cause de la ressemblance. La mère vint me féliciter à ses relevailles, et je ne pus lui faire entendre qu'elle me prenait pour un autre. L'année dernière ma fille était en âge d'être mariée ; c'est une dépense dont un mort a fait les frais. Massillon se trouvait exécuteur testamentaire de M. Yon, conseiller au Parlement, qui avait légué en mourant une somme de sept mille deux cents livres pour marier douze pau-

vres filles ; Massillon avait choisi parmi les ouailles de son diocèse celles qu'il devait doter. Je le priai de confondre dans ce nombre ma filleule (car je me disais son parrain, pour sauver les apparences). Massillon avait assez de charité chrétienne pour ne pas voir la paille dans mon œil, et la somme de sept cents livres qui fut appliquée à ma filleule lui fit épouser Lepot, boulanger du chapitre de Notre-Dame ; elle ne me nomme que son illustre parrain, et moi je la traite comme ma propre fille. C'est une des personnes qui me sont le plus attachées ; aussi je lui fais une rente qui lui a valu cette fameuse chanson :

La boulangère a des écus
Qui ne lui coûtent guère, etc.

Toutes les fois qu'elle vient me visiter, la valetaille se met à chanter l'air de la boulangère. Il paraît que les petits polissons de son quartier lui donnent la même aubade (1).

(1) Cette *boulangère aux écus* mourut huit jours après son parrain le cardinal, du chagrin qu'elle eut de perdre un protecteur et un héritage. (*Note de l'Editeur.*)

Mes emportemens étaient moins fréquens depuis quelques années, mais ils n'étaient pas moins terribles : je me corrigerai petit à petit avec le temps. Ce sont des rages nerveuses et convulsives où je m'en prends à moi-même quand je n'ai là personne à qui m'en prendre : je m'égratigne, je m'arrache les cheveux, je pâlis et je rougis à la fois ; je suis capable de me tuer de ma propre main, Dieu merci ! Un jour je renvoyais un valet qui m'avait manqué, et je criais tout haut :

« Il faut que je fasse maison neuve, que je renvoie tout le monde, et si je le pouvais je me renverrais moi-même.

— Ne vous gênez pas, me dit mon frère, qui m'écoutait, et mettez-moi à votre place. »

Un soir que, mécontent de moi, je revenais à mon logis chercher un repos dont j'avais grand besoin, je jurais entre mes dents contre les femmes et contre moi principalement. « J'ai manqué à mon devoir, disais-je tout haut, je suis un homme à pendre ! je devrais mourir de honte. » Un bourgeois qui passait, en entendant mes jérémiades, me prit tout au moins pour un

voleur. « Mon ami, me dit-il, je vous conseille de vous repentir plus bas, si vous êtes en effet un homme à pendre, c'est bien assez d'être trahi par sa mine. » Je me faisais souvent plus de mal à moi-même qu'aux autres, tant j'étais inquiet et irascible : de là vient que les auteurs des *Vins de la cour*, sorte de satire assez plate contre les princes, princesses et grands seigneurs, m'ont désigné sous le nom de *Vin malfaisant*. Au reste, je ne suis pas le plus mal partagé dans cette liste, où le Régent est désigné par le nom de *Vin diabolique;* la Parabère, par *Il sent mauvais;* le peuple, par *Vin du pressoir*, et Law, par *Vin empoisonné*. On m'a envoyé une copie de cette pièce, avec cette note à mon nom : « Je vous conseille de mettre de l'eau dans votre vin. » J'attribue cette plaisanterie au comte de Nocé.

L'envie et la méchanceté ont fait pire contre moi : un matin que je me rendais à l'audience de Son Altesse royale, je fus accosté dans l'escalier par un fripon d'Allemand qui était resté quelques mois à mes gages. «M. l'abbé, me dit-il d'une voix haute, quand me paierez-vous l'ar-

gent que vous me devez, et deux habits usés à votre service? Je ne perdrai rien, je vous jure; j'enlèverai plutôt vos meubles, et j'irai ensuite me plaindre au duc d'Orléans. » Le scélérat me tourna le dos après ce discours, qui fut entendu et répété, quoique je m'écriasse que je ne devais pas une obole à ce traître menteur. Je fis quelques pas en avant, et un sieur André, drapier, m'arrêta encore en me disant : « Monseigneur, vous m'avez acheté, avant votre voyage de Hanovre, trois pièces de drap écarlate dont je vous prie d'ordonner le paiement. » Ma colère fut telle que je passai sans répondre : ce drap avait été mis dans le compte du Régent. Un autre fâcheux vint se jeter à ma rencontre en criant : « Je vous trouve enfin, M. Dubois; je vous avertis que si vous ne me payez pas, je vous y obligerai par voie de contrainte! » Et il disparaît sans m'apprendre à qui j'avais affaire. J'arrive dans l'antichambre, le front cardinalisé, quand un valet de chambre de Madame, qui m'y attendait, me présente une quittance de deux robes vendues sans garantie aux *demoiselles de M. Dubois*. Ce valet, qui faisait la contrebande, me procu-

rait des indiennes et des mousselines au comptant. « Malheureux, lui dis-je, va-t'en, ou je te fais emprisonner comme voleur et contrebandier. » Le complot des faux créanciers était si bien formé que je me sentis retenu par mon habit et même par ma perruque. J'arrivai devant Son Altesse le visage décomposé et la bouche écumante. « Monseigneur, lui dis-je, à en croire ces gens-là, j'aurais plus de créanciers que d'écus. » Le Régent se fit raconter en détail cette mascarade, mais on ne retrouva pas un seul créancier. Cependant tel est l'effet de la prévention : les mêmes gens qui aujourd'hui me reprochent d'être riche, me supposent des dettes que je ne paierais pas. J'ai soupçonné de la farce des créanciers un prince à qui j'avais refusé un prêt considérable ; c'eût été lui donner mon argent, intérêts et principal.

Si je voyais clair dans les complots les plus obscurs, il n'en était pas de même quand je ne m'aidais que de mes yeux affaiblis par toute espèce de travail. Un matin qu'assis avec mon secrétaire devant une fenêtre ouverte du côté du cul-de-sac de l'Opéra, je dictais des dépêches,

en regardant distraitement les maisons voisines; je crus apercevoir à une lucarne des toits une jeune fille qui me faisait des signes; j'arrêtai ma vue sur elle, et mon imagination aidant, je lui prêtai les charmes que je lui souhaitais. Il me sembla que la jolie inconnue m'adressait des baisers, sans compter les œillades les plus incendiaires. Je commençai de bonne foi à répondre dans le même langage, et ce fut un commerce des gestes les plus tendres; j'oubliai dépêches et secrétaire; mais celui-ci me tira de ma contemplation amoureuse en me demandant :

« A qui en avez-vous donc, Monseigneur?

— Pas à toi, sans doute; mais à la plus charmante fillette.....

— Vous faites comme César deux choses à la fois, une dépêche et l'amour.

— Vois-tu les agaceries qu'elle me fait? il faut que je l'envoie quérir par Manet.

— Où est-elle? je ne vois rien.

— Tiens, je vais lui lancer un baiser qu'elle ne gardera pas par-devers elle. As-tu vu?

— Je vous vois vous échauffer en signaux, mais voilà tout.

— Comment? à cette petite fenêtre? auprès des gouttières....

— Oui, je distingue un chat...

— Un chat!

— Blanc et noir, qui fait sa toilette avec sa patte; c'est signe de pluie.

— En vérité, je croyais avoir le bonheur de lui plaire. »

Depuis une année, le duc de Bourbon poursuivait, contre le duc du Maine et le comte de Toulouse, un procès dont l'issue fut une déclaration royale du 2 juillet 1717, qui privait les princes légitimes des noms, droits et prérogatives des princes du sang. Cette affaire, qui causa d'abord un étonnement général, se termina par un coup d'éclat, la conspiration de Cellamare ou plutôt d'Albéroni. Le duc d'Orléans se réjouit de l'abaissement de l'orgueilleux boiteux, et dédommagea le comte de Toulouse par de nouvelles faveurs; mais le duc d'Orléans ne fut pour rien dans ce procès remarquable, dont le duc de Bourbon et M. de Saint-Simon préparèrent tous les fils et le hardi scandale. Personne, je crois, ne plaignit le duc du Maine, sinon ses créatures, et la du-

chesse d'Orléans, sa sœur; quant à moi, je ne fis que désirer le plus de mal possible à ce bâtard maudit. M. de Saint-Simon n'avait pas grand sujet d'en vouloir à M. du Maine; mais il s'indignait pour l'honneur de sa généalogie, en voyant des princes illégitimes élevés au-dessus des ducs et pairs du royaume. Le mémoire qu'il lut à ce sujet, dans un conseil de régence, est plein du ressentiment qu'il avait contre eux. M. de Bourbon fut poussé à ce procès terrible, par une haine ardente, envenimée, contre les du Maine, à cause d'un différend dans la succession des Condés, auxquels le duc du Maine était allié par sa femme : ce différend, aigri par des paroles réciproques, n'était d'abord qu'un procillon qui fut engraissé jusqu'à ce qu'il devînt un gros procès; celui-ci n'eut pas lieu, toutefois, grâce à un accommodement subit. Le duc de Bourbon a dit de tout temps qu'il avait pour M. du Maine une aversion comme on en a pour certaines bêtes. C'était une antipathie de naissance, et dont personne n'a deviné le secret. M. du Maine disait du duc de Bourbon : « Son nom est sorti de la *boue*, et lui se plaît à y rentrer. »

Dès que le procès fut intenté aux princes légitimes, les délices de Sceaux prirent le deuil; la comédie, le bal et la musique furent remplacés par des conseils d'avocats, des Cujas et des Barthole in-folio, des parchemins et des papiers en sacs. Gens de loi et de chicane se jetèrent comme des harpies sur cette bonne curée, et Sceaux ne fut plus le rendez-vous des gens de lettres, et, ce qui vaut mieux, des gens d'esprit. Le duc du Maine jaunissait, maigrissait et conférait avec des agens d'Albéroni; Mme du Maine passait les jours et les nuits à lire des coutumes et des ordonnances; Mlle de Launay, sa femme de chambre, ne lui parlait plus que d'assignations et de déclarations, non pas d'amour, ce dont elle enrageait. Fontenelle alla un matin rendre visite à la duchesse, qui le reçut couchée; comme son lit était écrasé de livres en tas : « Vous voyez, lui dit-elle, je ressemble à Encelade sous le mont Etna. » Chaque jour paraissaient des mémoires dont la pauvre duchesse avait donné au moins les idées; rien ne fit; ni l'académicien Boivin, qui prétendit tirer un exemple de la famille de Nemrod; ni un abbé, qui citait les Pères

de l'Église ; ni une comtesse, qui quêtait partout au nom de Mme du Maine des conseils et des dîners. Le duc de Bourbon triompha.

Ce fut un coup de foudre pour Mme du Maine ; elle se comporta comme dans ses fureurs d'amour; elle brisa les glaces et les meubles, voulut se laisser mourir de faim, et dit d'une voix tonnante, à son ex-prince du sang :

« Il ne me reste donc plus que la honte de vous avoir épousé.

—Madame, reprit le duc en homme de sang-froid, il faut souffrir ce que la loi du plus fort veut faire, mais y revenir en temps et lieu. »

Il y eut dès lors, entre Sceaux et Saint-Cyr, une correspondance que mon voyage en Angleterre me fit perdre de vue; la Maintenon était le premier ministre d'Albéroni en France. Conçoit-on que cette momie de quatre-vingt-six ans (1) songeât encore à régner!

M. de Bourbon, l'ennemi mortel du duc du Maine et de toute la bâtardise, quoique sa femme

(1) Mme de Maintenon, en 1717, n'avait pas plus de quatre-vingt-deux ans, étant né en 1633.

(*Note de l'Editeur.*)

en fût sortie, est le plus laid de tous les princes; c'est pourquoi la princesse douairière de Conti l'appelle *le prince des laids*. Il me semble que, jeune, il avait la figure agréable autant que les manières, mais l'amour l'a fait pire qu'un monstre, tant il se dessèche à pleurer, à soupirer et à gémir aux pieds d'une belle infidèle, en style d'opéra. Ses yeux, dont l'un lui fut crevé par le duc de Berri à la chasse, sont si rouges, si larmoyans, qu'on ne saurait discerner le bon du mauvais; il est d'une maigreur qui fait ressortir sa grande taille voûtée, ses grosses lèvres, sur des jambes longues et minces comme celles d'une cigogne; son visage ne ressemble pas à un visage; avec son nez effilé et pointu, son menton saillant, ses joues creuses et son teint verdâtres, il n'a pas mal l'air de Don Quichotte de la Manche, et la duchesse du Maine ne le nomme pas autrement que le *Chevalier de la triste figure*. Il se connaît si peu qu'il se regarde à tout instant dans la glace, qu'il s'épuise en galanteries, et que les plus belles dames ont fait ce qu'il a voulu, tant il est vrai qu'un prince du sang est toujours assez beau. Je crois en Dieu, mais non pas à l'esprit du duc de

Bourbon, à moins qu'il ne le cache depuis sa naissance. En revanche il a de la politesse et sait bien vivre, il ne parle pas de ce qu'il ne sait pas, et comme il ne sait presque rien, il parle fort peu. Il ne serait pas capable d'être commis d'un marchand, à cause de son ignorance, de son dégoût des affaires, et de son impatience. Ce serait un plaisant ministre, que la première fine catin conduirait sans qu'il s'en doutât. Il a quelquefois de la noblesse d'âme, de la grandeur d'apparat et rarement un bon maintien : il ne saurait rester en place durant une heure, sans tousser et cracher, remuer, se lever et fredonner un air. Quand il en veut à quelqu'un, il n'est pas d'insultes, il n'est pas de sarcasmes qu'il ne se permette. Dernièrement, au bal de l'Opéra, il suivit la jeune princesse de Conti en chantant à haute voix :

Maman çà,
Maman là,
Maman la carogne !..,

La pauvre princesse ne savait où se réfugier, lorsque des masques arrêtèrent le duc de Bour-

bon, et lui désignèrent un autre masque qui était sa belle-mère, la douairière de Conti : « La voilà plutôt la carogne,» dirent-ils. Ce petit monstre, ainsi que tous les bossus, ne voit rien au monde de plus beau que lui; il se regarde au miroir avec complaisance, et s'étonne quand les femmes ne lui font pas compliment de sa figure. Madame m'a raconté que la dernière année de la vie de Monsieur, M. de Bourbon, dans un bal de Saint-Cloud, leur avait dit qu'un masque l'avait pris pour Monsieur, qui cependant était droit et bien fait. « Ce devait être un aveugle, répondit Madame. Au reste, monsieur, mettez cela au pied du Crucifix pour avoir des indulgences. »

M. le Duc est toujours en affaire d'amour; il lui faut des mains à baiser, des genoux à embrasser; il est heureux de pouvoir appeler une dame *perfide* ou *déloyale*. Peut-on se mêler de chevalerie avec ce visage ! Il s'est d'abord passionné pour Mme de Nesle, qui ne lui a jamais été fidèle, et qu'il a soufferte pendant un mois; cela donnait à cette dame une sorte de relief et faisait oublier la quantité de ses galanteries. M. de Riche-

lieu est venu ensuite, qui a eu les restes de tant de gens, qu'il n'a découvert rien de nouveau dans cette beauté libertine quand elle n'aime pas, terrible quand elle aime. Mieux valait ne pas quitter *le borgne de Bourbon*, comme elle l'appelait, que de le remplacer par le prince de Soubise, âme de bête avec une figure de veau : «M. le Duc a bien tort de ne pas se consoler, disait-il ; quand il voudra, il en trouvera cent de bonne volonté sur quatre-vingt-dix ; d'ailleurs je lui permets de coucher avec Mme de Nesle. » Cette dame a des regards si enflammés que force est de s'y brûler comme le papillon à la chandelle. Elle est parfaite de corps et d'esprit ; heureux ceux qui arrivent dans la terre promise !

Le duc de Bourbon vengea Mme de Nesle d'une plaisante manière, qui n'allait à rien moins qu'à nier la vertu des femmes en général ; je tiens pour des exceptions, fût-ce une fois par siècle. Le marquis de Villequier, fils du duc d'Aumont, ou du moins passant pour tel, croit volontiers le mal, hors en ce qui le concerne. Sa belle-mère l'a corrompu jusqu'au fond du cœur ; il s'est marié, pour faire une fin, avec une assez belle femme,

sage seulement en apparence. Il donna le premier dans le piége, et s'engoua de cette innocence plâtrée; il devint bon mari, sans pourtant se retrancher une seule des infidélités courantes. Un jour qu'il rendait visite à son ancienne maîtresse, Mme de Nesle, elle vint à lui dire en se moquant :

« Villequier, quelle jolie réputation tu t'es faite ! on assure que tu es amoureux de ta femme !

—Amoureux ! je m'en défie, reprit Villequier; mais j'aime ma femme d'une amitié fondée sur l'estime; du reste, je la vois fort peu de près ou de loin, car nos humeurs diffèrent étrangement : mais je l'admire comme une des plus honnêtes femmes de France, je dirai presque la seule honnête. »

Mme de Nesle se sentit morveuse; elle ne répondit pas cependant, mais le lendemain se plaignit au duc de Bourbon d'une insulte que Villequier lui avait lancée en face. M. le Duc, en galantissime chevalier, promit de tirer vengeance de cette félonie. A quelques jours de là, Villequier fut invité à dîner chez le marquis de Nesle.

Il y avait force dames galantes, force maris comme ils sont tous. Mme Strafford de Grammont, Mme la comtesse d'Uzès, Mme de Coligny, le marquis de Gèvres, M. de La Carte, Mme de Nesle, Mme de Bouillon, le comte de Donzi et d'autres. A la fin du dîner, qui fut gai et ne pouvait être autrement en si bonne société, le duc de Bourbon s'écria *ex abrupto* : « Bien fou qui se croit privilégié, prédestiné pour être à couvert du cocuage, qui me semble la condition *sine qua non* du mariage! *experto crede Roberto*. J'ai d'abord pensé qu'en épousant un monstre de l'Apocalypse je mettais à l'abri ma pauvre tête; mais d'honneur c'était bien la précaution inutile. Un vilain, nommé Duchallar, plus laid et moins aimable que moi...

—Vous vous flattez, interrompit Mme de Nesle.

—Enfin, vous comprenez; du reste, tous tant que nous sommes ici, nous avons l'honneur de nous donner la main.

— Oh! ah! hi! eh! se récrièrent les principaux.

—Parbleu! reprit le duc de Bourbon, je vous conseille de vous en défendre? c'est bon pour le marquis de Gèvres, parce qu'il ne se mariera pas,

étant impuissant ou ennemi des dames; M. de la Carte se trouve dans le même cas, et il ne serait pas mari impunément. Mme de Grammont a substitué à M. de Grammont Scot de la Mésangère, malgré ses cheveux roux; Mme d'Uzès n'a pas attendu qu'elle fût au pouvoir d'époux pour exercer le sien sur une foule de cœur percés d'outre en outre; Mme de Bouillon sait ce que je pourrais dire...

— Bien, bien, interrompit M. de Nesle, je vois que je resterai comme l'arche sainte.

— Vous, M. de Nesle, continua M. le Duc au milieu des éclats de rire, vous êtes cocu de ma part, pour commencer par la fin. Vous connaissez non moins que madame, M. de Richelieu, le marquis de Pomponne, Lebar, Ventadour, le marquis de Brèves...

— Pourquoi pas tout le genre humain, M. de Bourbon? repartit de Nesle, en riant aussi fort que l'auditoire. N'est-ce pas, ma bonne amie, dit-il à sa femme, que M. le Duc est charmant aujourd'hui?

— Enfin, messieurs et dames, ajouta le prince, pour finir comme le songe d'Atrée, *par un coup*

de tonnerre, il n'est pas jusqu'à Villequier qui ne soit des nôtres. Je gage que vous ne croyez pas l'être, M. de Villequier? » Villequier rougit, secoua la tête et garda le silence.

« Hé bien, je vous apprendrai que le chevalier de Pezay vous fait ce que vous êtes.

— En vérité, M. le Duc, riposta Villequier en rougissant de colère, j'avoue que jusqu'à présent j'avais pensé échapper à la loi commune; mais je vous remercie de me tirer d'erreur; puisque je me vois en si bonne compagnie, j'aurais grand tort de faire le fâché. »

Depuis il ne s'avisa plus de parler des honnêtes femmes et même de la sienne.

Lorsque Mme de Nesle lui donna son congé, il se mit aux fers de Mme de Polignac. Cette dame, avec une figure de Sévigné, de beaux cheveux et une belle peau, m'a toujours représenté la luxure personnifiée : elle n'avait pas plutôt un amant qu'elle en cherchait un autre; de cette manière elle a passé en revue toute la cour. Elle n'a jamais aimé M. le Duc; et le moyen? elle ne refusait pas de lui plaire et d'avoir pour lui quelques complaisances qu'il payait en prince du

sang, selon mon expression ordinaire. Il eut l'étrange idée d'en faire une maîtresse fidèle; le chevalier de Bavière, grand séducteur allemand, avec des moustaches blondes et des yeux verts, eut la préséance sur le duc de Bourbon, qui en sut plus qu'il n'en voulait, de la bouche de La Chapelle, pourvoyeur en chef du prince de Conti. Il s'indigna du partage et fit de vifs reproches à Mme de Polignac, qui m'a tout conté, et qui courut du même pas chez son chevalier. M. le Duc en fut informé dans l'instant, et le soir ayant donné rendez-vous à sa perfide, il eut soin de rassembler dans son cabinet tous ceux qui avaient eu les faveurs grandes et petites de Mme de Polignac; ils étaient bien là trente plus ou moins maltraités par la dame. Elle arriva en cornette de nuit; le duc de Bourbon la fit entrer parmi tous les hommes, et la prenant par la main : « Tenez, monsieur le chevalier, dit-il au Bavarois, voici votre tant douce compagne, elle n'aura pas besoin de compter sur ses doigts pour vous reconnaître. » La séparation suivit aussitôt, et M. le Duc est encore maintenant empêtré de Mme de Prie, qui succéda par droit de conquête à la Polignac.

Mme la marquise de Prie, fille de Berthelot de Pleneuf, entrepreneur de vivres, est mieux que fille de duc et pair, car elle a grâces, beauté, esprit; c'est une séduisante personne, et M. le Duc se fait honneur de l'avoir choisie entre deux danseuses de l'Opéra, trois nymphes et quatre duchesses. Ce fut elle qui l'agaça dans un bal masqué, et une heure d'entretien lui suffit pour s'emparer du duc de Bourbon, corps et âme. Elle a plus que de la beauté, car la beauté déplaît quelquefois, et Mme de Prie plaît à tout le monde; tout le monde ne lui plaît pas, comme de raison. Je l'ai surnommée *Syrène*, à cause des dangers que l'on court à la voir, à lui parler et même à l'aimer; elle joue la naïveté à merveille, et au fond, de la vertu, de la pudeur, elle s'en moque de toutes ses forces; elle excelle dans tous les raffinemens de volupté qu'elle apprit pendant l'ambassade de son mari en Italie. Enfin, dès l'âge de douze ans, elle fit l'amour, à l'exemple de sa mère, qui la maria pour ne pas se voir disputer et enlever ses amans. Elle tromperait le plus aigrefin, et comme elle est ambitieuse, elle ne s'arrêtera pas à des bagatelles. Si le Roi était en âge

d'avoir une maîtresse en titre, elle le serait déjà. Les amans ne lui manquent pas, et souvent mal lui en arrive. Elle changea un jour son rôle d'accusée en celui d'accusateur, et elle persuada, la fine langue, au pauvre duc de Bourbon qu'il avait apporté dans la communauté de mauvais fruits qui venaient d'elle seule. Voilà pourquoi elle se contente aujourd'hui de trois ou quatre adorateurs, sans compter M. le Duc. Le Régent y revient de temps en temps, comme à ces mets qui réveillent un appétit blasé. Le prince de Carignan et le beau Lion, premier maître d'hôtel du Roi, sont deux rivaux de bonne intelligence. Quant au mari, qui ne fraie point avec tout ce monde, il soulage sa bile en appelant sa moitié coquine et en la corrigeant assez rudement, lorsqu'il la rencontre en tête à tête. M. le Duc a plusieurs fois reçu avis des noirceurs de sa reine, comme il la désigne; mais il ne veut pas y croire, ou bien il se plonge dans une mélancolie qui influe sur sa santé, et ne résiste pas à la première caresse de Mme de Prie.

Mme la Duchesse, qui est morte il y a deux ans, au grand préjudice de son mari, déshérité en faveur de Mlle de La Roche-Guyon, sœur de la dé-

funte, était bien endiablée avec M. le Duc. On l'aurait pu faire voir dans les foires comme un phénomène, tant elle était contrefaite de tout le corps. On m'a même assuré qu'elle avait sur le ventre une sorte de peau écailleuse, parce que sa mère, dans sa grossesse, avait rêvé qu'elle couchait avec le diable en personne. Elle n'était guère plus appétissante à voir; une taille tortue, courbée, en forme de Z; des pieds et des mains à la Charlemagne; un cou alongé et penché en avant, soutenant tant bien que mal une tête assez jolie, surtout si on la compare au reste du corps. Aussi ne changeait-elle pas de chemise devant le monde! Elle avait de l'esprit, et surtout celui de cacher ses défauts; méchante comme la Maintenon; fausse comme Fagon, et dévergondée comme son amie Mme de Berri; l'agréable femme qu'avait prise M. le Duc, bien malgré lui, je le jure! Voici comme se fit ce mariage.

Elle était en liaison intime avec la duchesse de Berri qui lui faisait la leçon. Mme de Berri souhaitait que ses sœurs épousassent le prince de Conti et M. le Duc. « Laissez faire, lui dit la bossue, je prends tout sur moi; je sais à qui m'a-

dresser, et le mariage se fera comme je l'entends.» Mme de Berri ne songea bientôt plus à son projet, mais non pas Mlle de Conti, car elle s'en alla trouver le Roi, alors fort chagrin de voir sa cour dégarnie.

«Sire, lui dit-elle, j'ai à vous conter un complot qui se fait contre votre volonté; M. le duc d'Orléans et Mme de Berri veulent à votre insu marier Mlle de Valois à M. le Duc.

— Ah! ils veulent! reprit le Roi en riant dans sa moustache.

— Sans doute, et une autre demoiselle d'Orléans à mon frère de Conti.

—Bon! je ne permettrai pas ces alliances, que mon neveu n'a pas préparées sans motif; et au préalable, vous prendrez la place de Mlle de Valois.» En effet, elle fut mariée à M. le Duc, qui a toujours pensé qu'on avait pris plaisir à unir ensemble deux antipathies: pour elle, son but fut rempli, car elle tenait moins au mari qu'au mariage.

Cependant la haine s'affaiblit comme l'amour; ils ont fini par faire assez bon ménage, et lit à part. Ils se racontaient mutuellement leurs prouesses et s'encourageaient à se surpasser l'un l'autre.

Mme la Duchesse a de beaucoup abrégé sa vie en l'épuisant dans des orgies et de fougueuses tendresses. Elle était si fausse, qu'après sa mort la princesse de Conti, sa belle-sœur, demanda si on l'avait ouverte. On lui répondit que non. « On a bien fait, dit-elle, car on n'eût trouvé que des faussetés des pieds à la tête. » Son bonheur était de tourmenter les gens qu'elle aimait le plus, si elle était capable d'aimer. Elle a failli empoisonner un de ses favoris en le gorgeant de mouches cantharides, et cela par égoïsme. Elle buvait long-temps sans noyer sa raison dans le vin, et ses plus hauts faits se sont passés dans le Luxembourg, sanctuaire libidineux de la duchesse de Berri. Dans sa dernière maladie, elle appela sa sœur Mlle de La Roche-sur-Yon, et lui dit : « Ma chère, je ne veux pas que le pauvre Bourbon me regrette, c'est pourquoi je te prie de me garder en dépôt ces billets de banque; tu me les rendras si je ne meurs pas. » Elle mourut; mais son testament instituait sa sœur héritière de tous ses biens. M. le Duc a pris le bon parti de tout garder; mais il aura tort contre la justice.

Elle vécut ouvertement avec le jeune Lassay

qui trouvait à cette passion son intérêt. A l'Opéra, avec elle on ne voyait que Lassay; à la promenade, Lassay; aux visites encore Lassay; Lassay partout. Mme la Duchesse douairière le nommait *le pauvre amant lassé*. Mais lorsqu'elle adressait à sa bru des reproches de cette conduite, on lui ripostait : « Madame, il y a donc bien long-temps que vous n'avez vu M. de Mailly, dont vous étiez si jalouse? » Mme la Duchesse poussa le scandale jusqu'à se faire voir à tout Paris en robe de toile peinte et en bonnet de nuit, d'une fenêtre de la Samaritaine, où elle prenait des bains avec Lassay. Lorsqu'elle mourut, son amant était le chevalier Duchallar, laid, comme disait M. le Duc, mais non pas autant qu'il le disait. Duchallar n'avait d'autre mérite que son amour infatigable. Les Espagnoles l'avaient grandement apprécié. Mme la Duchesse morte, la mère de celle-ci, inconsolable, écrivit à Duchallar pour le prier de la venir voir, attendu qu'il était en quelque sorte le cœur et l'âme de sa fille. Elle lui promettait de plus de lui tenir lieu, a utant que possible, de celle qu'il avait perdue. Duchallar obéit à un appel si maternel, et la princesse douairière de Conti lui sut

bon gré de cette complaisance. Il a retiré de cette mort plus que Lassay de toute sa galanterie. Duchallar pourrait acheter dix ou douze abbayes de ses fonds et deniers; ce lui serait une occasion de faire dire des messes pour le repos de l'âme de sa chère maîtresse.

CHAPITRE XIII.

Bruits de guerre. — Albéroni jugé par Dubois. — Ses commencemens. — Son ministère. — Dubois nommé ambassadeur extraordinaire en Angleterre. — Son petit-fils. — Fin prématurée de ce jeune homme. — Néricault-Destouches. — Son portrait. — Départ de Dubois. — La sérénade. — Dubois à Londres. — Henri. — La goutte sciatique. — Dubois malade. — Le cheval et la jument. — Dépêches. — Voyage de Dubois à Paris. — Retour en Angleterre. — Les *andriennes*. — Politesse anglaise. — Mémoire. — Lord Stanhope envoyé en France. — Signature de la quadruple alliance. — Sara Bisding. — Intrigues d'Albéroni. — Réconciliation de Dubois avec Destouches. — Retour de Dubois en France.

Le traité de la triple alliance ne suffisait pas pour empêcher la guerre qui menaçait d'embraser l'Europe ; l'Empereur gardait rancune à l'Angleterre et à la France, de n'avoir pas été

compris dans le traité; l'Espagne, gouvernée ou plutôt désolée par Albéroni, ne voulait que révolutions. Philippe s'était déclaré énergiquement contre le Régent, et pas de doute qu'il ne fît valoir ses droits à la couronne. Le conseil du Régent était d'avis d'employer la voie des armes comme la plus expédiente : mais je n'eus pas de peine à ramener toutes les opinions à la paix, qui était indispensable au bien-être du royaume, et surtout aux plaisirs du Palais-Royal. « Attendons encore, Dubois, m'avait dit le Régent, et nous verrons s'il y a urgence à te relancer dans la diplomatie. » Cependant le coquin d'Albéroni intriguait, s'agitait, allait et clabaudait; il avait des intelligences jusque dans le cabinet de Son Altesse royale; la Maintenon et le duc du Maine entraient d'autant plus franchement dans ses complots, qu'ils en espéraient des avantages immenses. Albéroni ne s'embarrassait pas des instrumens qu'il prenait pour réussir.

Je n'ai jamais vu Albéroni, et c'est un des hommes que j'aurais le plus désiré connaître. Ce n'est pas que je le regarde comme mon égal; il n'est que ma parodie ou du moins ma pâle copie. On

m'a dit que c'était un petit homme, de ma figure et de mon air, chafouin, plaisant et éveillé; les portraits que j'ai vus de lui le traitent un peu mieux; dans certaines gravures on lui donne une physionomie imposante. Quant aux talens, il en a de plusieurs sortes, de bons et de mauvais; il imite Satan dans les œuvres du mal, et il s'amuse des embarras, des chagrins, des malheurs qu'il cause : n'a-t-il pas consolidé l'inquisition en Espagne? Il agit volontiers par saillies, par bouffonneries même, et j'ai remarqué que ce moyen était infaillible avec les grands, qui se plaisent aux affaires graves, traitées gaîment; il a de la perspicacité, des vues hardies; il est tout hérissé d'adresse et de finesse; il connaît le faible des gens, l'art de les faire servir à ses desseins. Il a toujours fait de grandes choses avec de petits moyens. Je m'aperçois que j'en parle comme s'il était encore à la tête du ministère, dans l'oratoire du Roi et dans le lit de la Reine. Je devrais au contraire m'en occuper comme d'un mort, car, après sa chute honteuse, sa retraite à Rome, son emprisonnement dans la maison des Jésuites, je ne pense pas qu'il fasse autre chose que

des Mémoires, ou une mort de capucin repentant. Au reste, m'écrit-on de Rome, il s'inquiète peu des rois et des gouvernemens, et il ne songe qu'à bien user de ses richesses immenses. Il s'attendait sans doute à être disgracié tôt ou tard, puisque tous ses biens étaient hors d'Espagne. Si j'avais voulu, lorsqu'il passa sans passeport aux environs de Bordeaux pour aller s'embarquer à Antibes, je l'aurais fait enfermer comme un autre Masque de fer. C'eût été bonne justice, mais je me laissai aller à l'indulgence, de peur qu'on ne m'accusât de jalousie et de timidité; d'ailleurs on ne pardonne jamais qu'à un ennemi vaincu.

J'ai raconté l'origine de la fortune d'Albéroni, qui courtisa d'abord avec une chaise percée. Il était fils d'un jardinier de Parme : peut-être valait-il mieux que, comme son cousin, il restât à cultiver et à vendre des légumes! Il prit les ordres pour vivre à son aise, devint curé, puis, après la belle flatterie qui lui mérita la faveur de M. de Vendôme, il ne demeura pas à court de scélératesse et de politique. J'en parle sans prévention; certes, le cardinal Dubois n'a rien à envier au cardinal

Albéroni. Il se lia avec le poète Campistron, qu'il obligeait de sa bourse; il supplanta bientôt Campistron, secrétaire du duc de Vendôme; il vendit à ce prince, son premier maître le duc de Parme; il vendit le duc de Vendôme à Mme des Ursins, Mme des Ursins à la reine d'Espagne, et il se vendait lui-même au plus offrant. J'avoue que je me scandalise fort qu'on m'aille mettre en balance avec Albéroni, qui a commencé en baisant un derrière, et en faisant des potages au fromage, mais surtout qui n'a pas su mourir ministre. Bien fin serait celui qui me supplanterait.

Le ministère d'Albéroni fut orageux, parce qu'il tourna tous ses efforts du côté de l'Italie, dont il voulut s'emparer pour son propre compte; j'ai eu main les preuves de ce projet gigantesque, attentatoire au trône de Saint-Pierre. Albéroni s'était fait une âme comme des épaules, insensible aux affronts. Des coups de bâton qu'il reçut, on n'a pas oublié ceux que lui administra, sous les yeux de Philippe V, le marquis de Villena, majordome du roi. Mme des Ursins, dit-on, lui arracha un jour une poignée de cheveux et peu s'en fallut les yeux. Cependant le Pape ne

savait rien refuser à ce drôle, tandis que j'ai sollicité pendant deux ans le chapeau de cardinal; avant de l'obtenir, il était archevêque à Malaga, où l'on boit de si bon vin que c'est plaisir d'y dire la messe. Il désira avoir une dispense de résidence pour faire taire ses ennemis, qui, en Espagne, ne plaisantent pas avec les choses de la religion. Le pape, en homme adroit, se tira de ce pas difficile, en lui accordant une dispense de six mois, et en lui annonçant que les conciles lui en permettaient une de six autres. «Diable, dit-il, les conciles semblent avoir été faits pour moi! » pourquoi pas le monde? Au reste, je puis me vanter d'avoir tenu tête à ce dragon écarlate qui m'imitait à Madrid, comme l'âne de la fable imite le petit chien. Tant qu'il était puissant, remuant, agissant, complotant, je le haïssais à la mort; aujourd'hui qu'il a abdiqué comme Sylla, je lui souhaite une longue vie, accompagnée d'une autre éternelle, s'il est possible.

Albéroni levait des soldats, construisait des vaisseaux, et préparait une guerre à l'instar de celle de Charles-Quint contre François Ier. Le Ré-

gent se décida à s'unir avec l'Angleterre pour rompre ces menaces de l'Espagne et de l'Empereur. Je lui proposai d'étendre le traité de la triple alliance à toute l'Europe : « La paix, lui dis-je, est la convalescence du malade ; sans elle il ne guérit pas ; il languit ou il meurt. » D'ailleurs les vastes opérations de Law, qui venait de créer les actions du Mississipi, demandaient deux ans de repos pour rétablir le commerce et les finances de la France. Il fut résolu qu'on enverrait un ambassadeur extraordinaire en Angleterre ; je ne me proposai pas, mais je comptais sur mes antécédens pour militer en ma faveur ; puis je connaissais déjà l'Angleterre et les ministres, avec lesquels je correspondais ouvertement. De là ces soupçons aussi infâmes qu'absurdes, qui m'accusèrent de recevoir, à titre d'espion, un ou deux millions d'argent anglais. On l'a dit, on l'a écrit, et bien des gens le croient. Saint-Simon, qui voit des monstres partout, excepté dans sa glace, ne doit pas être étranger à ce bruit couvert. Néanmoins je fus nommé entre tous, et le Régent me prouva par sa conduite qu'il ne doutait pas de mon attachement et de ma fidélité. Je ne

partis qu'après avoir bien pris toutes mes mesures.

« Monseigneur, avais-je dit à Son Altesse royale, j'espère que l'abbé Dubois reviendra ministre.

— De quoi? me répondit-il par distraction.

— Pas ministre protestant, sans doute. »

J'avais fait venir de Bordeaux, sous le nom de mon neveu, le fils du fils que Dieu et le président de Gourgues m'avaient donné; car ce cher fils avait pris femme avant sa majorité, et était mort en laissant un unique rejeton de mon sang. Le jeune homme avait de si belles dispositions que je le fis venir à Paris, où il est mort à la fleur de l'âge, en 1719. Il portait mon nom sans qu'on y prît garde, et ne m'appelait jamais que *mon oncle*. J'avais fondé sur lui de grandes espérances qu'il était en état de réaliser par son esprit souple et facile, son jugement droit et sain, et son étonnante activité. Il m'aimait comme un père, et se faisait mon partisan en toutes occasions. Pourquoi l'ai-je perdu? il serait peut-être devenu ministre comme moi. Ce n'était pas du sang d'a-

pothicaire qui coulait dans ses veines, et autant mon frère me faisait rougir par ses stupidités provinciales, autant mon petit-fils me faisait honneur par sa conduite et ses talens. Il avait si bien profité de la bourse de 120 livres que je lui avais donnée au collége de Saint-Michel, qu'il eût été capable de devenir mon adjoint aux affaires étrangères; il était la terreur des commis, malgré son air doux et patelin, ses manières timides et sa voix emmiellée. Il ne laissait point passer une erreur dans une dépêche; il vérifiait, il examinait tout si minutieusement, dans mes intérêts, que mes serfs de bureau l'appelaient le *Régent de collége.* Il m'a rendu d'importans services dans tout le cours de ma négociation, dont il supportait tout le poids, déchiffrant les lettres, faisant les extraits, allant de Son Altesse royale à M. Pecquet, de Pecquet au maréchal d'Huxelles, et me tenant encore au courant de tout ce qui se passait pour et contre moi. Mais hélas! les bons sujets ne vivent pas, voilà peut-être ce qui fait que je ne suis pas mort en dépit de ma rétention d'urine et du reste. Mon pauvre petit Dubois s'est tué à force de travail; il ne sortait, ne cou-

rait, ne se fatiguait que pour remplir son devoir. Il se moquait autant de certains délassemens que s'il eût été eunuque du sérail. Il était économe, sage, et propre à tout du côté de l'esprit. Vers la fin de 1718, sa santé s'était si cruellement affaiblie qu'il n'avait plus que la peau sur les os; il devint étique, perdit l'appétit, et alla mourir à Brives-la-Gaillarde au bout d'un mois de souffrance et de régime. Ce me fut une perte irréparable dont je fus affligé jusqu'aux larmes. Mon petit-fils avait la clef de toutes mes affaires domestiques. Je comptais en faire au moins un cardinal, et lorsqu'il a succombé, je demandais pour lui la place de mon ami M. Pecquet aux affaires étrangères. Voyez si mon imbécile de frère me sera jamais utile à rien.

Il me fallait un secrétaire d'ambassade; le Régent eut l'idée de choisir pour cela un auteur de comédies fort peu comiques. M. de Puysieulx, ambassadeur de France auprès des Treize-Cantons, avait demandé à Son Altesse royale un emploi pour un petit comédien nommé Néricault Destouches, qui avait débuté dans la diplomatie avec toute la froideur compassée d'un ministre protestant. On

m'affubla de cet honnête homme, avec qui je me suis mieux entendu depuis, de loin, il est vrai, puisque je le laisserai en Angleterre, *in sæcula sæculorum*. C'est une grosse figure bien glaciale, bien hébêtée et comme ensevelie sous une énorme perruque, qui certes n'est pas de la façon d'Hervé. Destouches donne quarante mille livres à son vieux père; mais il ne mettrait pas comme moi six cents livres à une perruque. Je n'aime pas son air uniforme, sans expression et sans sourire, ses yeux toujours fixes, sa bouche légèrement froncée, son nez de travers et son quadruple menton. Il a été baladin, directeur de théâtre à Soleure, secrétaire, auteur. Il ne sera jamais compté pour rien; et quant à ses comédies, qui, pour être bien et purement écrites, ressemblent à des leçons de catéchisme, elles ennuieront, comme sa personne, jusqu'à temps qu'on les oublie; ce qui ne tardera pas. Que ne fait-il des sermons? cela lui conviendrait mieux que de faire parler Finette et Pasquin comme des docteurs en théologie. Entre autres préjugés, il a celui de cacher qu'il est marié; il l'est secrètement depuis un an, m'écrit-on de Londres; mais on n'en sau-

rait rien encore sans l'indiscrétion de sa belle-sœur qui a plaisanté tout haut ce mari, honteux de l'être. Destouches, avant ce mariage, se moquait des époux en vers et en prose : à l'en croire, rien n'était plus bouffon et plus ridicule qu'un mari aimant sa femme. Il le disait à qui voulait l'entendre ; mais il en était si peu persuadé, qu'il a fini par faire cette folie. Je gage qu'il n'oserait pas revenir en France conjugalement ; et maintenant, s'il fait encore des comédies, il chantera la palinodie en l'honneur du mariage, *Io hymen!* Destouches est le plus doux et le moins venimeux des diplomates. Il étudie comme un bénédictin, se mêle de philosophie, et même de ce qui ne le regarde pas ; car il est curieux autant qu'une femme. Je ne l'appelais que le *Curieux impertinent*, du titre d'une de ses pièces. Au demeurant, c'est un poète qui a le cœur mieux placé que la plupart des poètes, mauvaise herbe rampante et poussant dans tous les terrains.

Je le fis partir dès le mois d'août 1717, après lui avoir tracé la conduite à suivre. Le mois suivant ma maison le suivit, et le 12 du même mois je me mis en route avec le plus important de

l'ambassade, Maroy, mon courrier, mon secrétaire Lavergne, Manet, mon valet-de-chambre, et Chef, mon cuisinier. Je rencontrai aux approches de Calais M. d'Yberville, dont j'avais exigé le retour; car l'expérience m'avait démontré combien un ambassadeur extraordinaire était escarmouché par l'ambassadeur ordinaire. M. d'Yberville, qui était resté plusieurs années en Angleterre avec distinction, me quitta la place fort poliment, et les avis qu'il me donna en passant ne tombèrent pas sur un sol ingrat. Je logeai à Calais chez le chevalier de Molé, commandant du Roi en cette ville, où j'attendis quatre jours un bon vent et les derniers ordres de Son Altesse royale. Je louai un paquebot pour me conduire à Douvres, et je m'y embarquai avec mes gens. Je jurai, ce jour là plus que tous les matelots ensemble; car ce fut une suite non interrompue de contrariétés. Le mal de mer ne me laissa pas de repos; nous faillîmes vingt fois aller aux poissons qui ne m'eussent pas traité en frères. Le débarquement fut long, dangereux et difficile; j'y perdis une moitié de mes effets. Je ne passai qu'une nuit à Douvres pour calmer ma grosse fureur, et je ne m'arrêtai

qu'à Londres dans le quartier de Westminster, Duck-Street, où l'on m'avait loué une grande et belle maison, ayant vue sur le parc de St.-James, dont elle n'était séparée que par une haie vive. Je me couchai en arrivant, après souper, et de grand matin mon indignation éclata en juremens de me voir réveillé par une sérénade de hautbois et de trompettes, capables de mettre tous les bourgeois aux fenêtres. Lavergne, qui entra, me représenta que ces bonnes gens se conformaient à l'usage en m'honorant à leur manière. « L'infernal vacarme! m'écriai-je, les voilà qui chantent, à présent! Ah! que je voudrais bien plutôt les voir danser au bout d'une potence. » Je ne le pensais pas et je payai trois guinées pour avoir la paix. Lavergne avait les mains assez crochues pour retenir au moins un tiers de cet argent: bienheureux pour les musiciens qu'il n'ait pas gardé le tout.

Le lendemain, frais et dispos, je commençai mes visites sous l'aile de Stanhope, qui me mena chez Sa Majesté Britannique, où la connaissance fut renouvelée avec de nouveaux sermens d'amitié et de dévoûment. J'étais décidé à ne rien

épargner de l'argent de Son Altesse royale pour donner de l'éclat à mon ambassade. J'avais apporté toute ma vaisselle d'argent et une partie de la vaisselle en vermeil du Roi; on m'envoya un beau carrosse avec un attelage de six chevaux blancs. A chaque poste je recevais de magnifiques provisions de vins de France et de truffes de Brives-la-Gaillarde, qui chatouillaient doublement, par leur parfum, mes sens d'épicurien et mon amour du pays. Ces vins, ces truffes et autres denrées de bouche passaient sur la table du roi Georges et de ses ministres. Je ne manquai pas d'aller faire ma cour à la maîtresse du Roi, la duchesse de Munster, prodigieuse masse de chair qui ressemblait mal à une figure de femme. Je me mis avec elle sur un ton de familiarité, qui m'aurait conduit plus loin que je ne prétendais si je n'avais respecté les amours de Sa Majesté. Je ne fus pas moins bien accueilli par le prince et la princesse de Galles, qui avaient leur cour particulière depuis que ce prince s'était brouillé avec son père au sujet de la grosse duchesse de Munster. Je choisissais toujours de préférence le rôle de conciliateur, et avant mon départ définitif j'ai eu

l'honneur de contribuer à rapprocher cette inimitié domestique. Les personnes que je voyais le plus volontiers étaient les lords Horace et Robert Walpole, lord Cadhogan, que j'avais connus dans mon ambassade de Hollande; milord Craggs, ministre favori de Georges Ier; milord Sunderland, ministre, et l'un des chefs les plus influens du parti whig; milord Roberston, secrétaire du cabinet; le baron de Berstorff et le comte de Bothman; ministres allemands que le roi d'Angleterre avait nommés en sa qualité d'électeur de Hanovre; Mlle de Schulembourg, très-bien venue de Stanhope; la comtesse de Kielmanseak, qui lors de mon premier voyage m'avait fait les honneurs de la Grande-Bretagne; et, en un mot, toutes les femmes, parentes et maîtresses des ministres. Je savais par expérience qu'il était plus avantageux de négocier avec les Anglaises. Cette fois je ne me servis pas de Manet pour interprète; il aurait toujours fallu avoir le crayon à la main. Je m'accommodai du valet-de-chambre de l'ambassadeur de Portugal. C'était un drôle de ressource, parlant bien l'anglais et connaissant Londres comme sa ville natale. Je ne sais com-

ment il fit pour ne pas quitter seul la maison de Son Excellence portugaise. Une jolie brune, maîtresse de l'ambassadeur, passa avec lui à mon service, j'ai toujours pensé qu'elle était au sien; néanmoins elle me consola des lenteurs de la négociation. Je ne la recevais chez moi que de nuit pour empêcher les gens de jaser, et souvent le soir j'allais souper chez elle en laissant à la porte mon étiquette d'ambassadeur extraordinaire; je n'étais déjà plus qu'un galant fort ordinaire. Lorsque la belle me voulait voir, elle venait panader dans le parc St.-James, passant et repassant avec des agaceries devant la fenêtre où je travaillais. Alors bien souvent je perdis contenance, et mon secrétaire restait la bouche béante et la plume levée jusqu'à ce que j'eusse achevé ma correspondance de regards. Mais tout passe, même l'amour qui fait passer le temps; j'eus un refroidissement de quinze jours, pendant lesquels ma princesse fut bien forcée de se pourvoir ailleurs. Un jour que j'allai par ressouvenir chez la brunette, je la trouvai en tête à tête avec un grand diable d'officier allemand qui, mécontent d'être dérangé, m'injuria sans que je demeurasse en reste à son égard.

Il me menaça de son épée; moi, du Roi. Je l'envoyai au diable; il m'envoya où je voulais aller, et je me vis seul avec la demoiselle. J'avoue que la fureur me fit passer les bornes; car je la maltraitai plus rudement qu'avec des paroles. Elle cria; je redoublai, et tout en m'écriant je tombai le genou en terre comme un amant faisant une déclaration, mais il fallut m'aider à me relever, car j'étais blessé à la jambe, et de plus jusqu'au fond du cœur. On me ramena à mon hôtel en chaise à porteur, et je me mis au lit. Stanhope me vint voir sur ces entrefaites, et le conte que je lui fis de ma goutte sciatique, répété par lui à la cour, et partout, m'attira de toutes parts des visites et des témoignages d'intérêt. Le roi Georges ne fut pas le dernier à envoyer savoir des nouvelles de ma sciatique.

Lorsque je fus en état de marcher, je reparus au palais, appuyé sur une canne à bec et soupirant à chaque pas. Le roi, qui me reçut dans son cabinet, s'informa de ma santé et m'ordonna de m'asseoir, quoiqu'il restât debout pour écrire.

« Sire, lui dis-je, nous avons tous nos maux

et nos incommodités. Je sens que je m'épuise goutte à goutte.

—Et moi, M. Dubois, reprit-il en souriant, je n'ai pas le pouvoir qu'il faut pour me débarrasser de mes Jésuites. »

C'était ainsi qu'il désignait ses hémorroïdes. Cette maudite chute faillit déranger ma tête et ma santé; je n'avais plus la force de travailler et d'écrire une lettre tout d'une haleine; ma présence d'esprit m'avait tout-à-fait abandonné, et j'eus quelques accès de goutte véritable pour me punir de l'avoir feinte. La médecine anglaise avisa à me nettoyer de fond en comble. Ce ne furent pendant une semaine que purgatifs. J'étais toujours occupé à ceci ou à cela, et pour mettre le temps à profit, je dictais ma correspondance, tout en faisant autre chose. Il m'arriva dans un moment de crise de commencer ainsi une lettre: « Dans la posture où je suis, Monseigneur, etc.— Monseigneur ! me dit Lavergne; ce n'est pas à Son Altesse royale à fourrer son nez là-dedans. »

Mon indisposition céda aux remèdes, et en peu de temps je me sentis assez bien pour

monter à cheval. J'allais souvent en cet équipage faire ma cour au Roi, qui habitait sa maison de plaisance d'Hamptoncourt. Je n'emmenais avec moi que mon secrétaire, qui dînait à l'office. L'exercice du cheval m'était prescrit par les médecins, et j'outrepassai l'ordonnance. J'avais acheté un magnifique genêt avec ses harnois enrichis d'argent. J'en fis parade aux courses de Newmarket. Un petit accident me fit plus de honte qu'une mauvaise action. Un jour de course, vêtu magnifiquement d'un habit de velours violet avec des paremens, et la veste d'une étoffe d'or, je parus sur mon cheval au milieu des dames et des gentilshommes. La duchesse de Munster montait une jument grise, que le hasard plaça devant moi; mon cheval dressa les oreilles, hennit, se câbra, et avant que les écuyers fussent accourus, l'insolente bête avait renversé la duchesse pour ne songer qu'à ses amours. On m'oublia dans ce malheur pour porter des secours à la duchesse, qui heureusement était saine et sauve. Lorsqu'on pensa à moi ou plutôt à mon cheval, on rit de la position gênante où j'étais, suspendu à la crinière, et en danger de

tomber à chaque instant; la duchesse elle-même se mit à rire, et une hilarité universelle se prolongea autant que ma monture le voulut. A la fin, car il y a une fin à tout, je repris mon équilibre; mais depuis, j'ai promis de ne point m'exposer à pareille avanie. Fontenelle, à qui j'ai raconté cet étrange embarras, prétend que même chose est arrivée au capucin Joseph, pendant le siége de la Rochelle; je crois qu'il ne fallait pas être capucin pour cela; un cheval du roi de France ne serait pas plus respectueux.

Cependant l'affaire de la quadruple alliance n'avançait pas; Albéroni semblait d'accord avec tout le monde pour y mettre obstacle : je ne ralentis pas de mon côté mon zèle et les efforts pour la mener à bien. J'adressais dépêches sur dépêches au conseil de régence, pour qu'il secondât mes opérations; j'entretenais une correspondance en chiffres avec mon petit-fils, qui avait mission secrète de m'avertir de tout ce qui se passait à la cour; mais comme les chiffres peuvent souvent s'expliquer, j'étais convenu avec Son Altesse royale d'un nouveau mode de traiter par lettres des affaires les plus graves : j'avais donné à toutes

les personnes qui composaient l'intimité du Régent, des noms étranges dont il avait la clef. *Saint-Pierre* était le marquis de Torcy, que son amour pour la paix rendait semblable au bon abbé de Saint-Pierre; *le poète* (1), le maréchal de Villars, à cause de sa rage de vers; *l'étranger aux affaires*, le maréchal d'Huxelles, président du conseil des affaires étrangères; *l'homme au bassin des Tuileries*, le duc de Noailles, parce que, devenu Caton par la grâce d'en-haut, un soir il tomba dans le bassin des Tuileries en fuyant une beauté qui en voulait à sa bourse plus qu'à sa vertu. Cette bigarrure de noms énigmatiques faisait un singulier effet, et, de cette manière, je ne craignais pas qu'on lût mes correspondances. Je rendis en détail à mes ennemis ce qu'ils m'avaient prêté en gros, et pour un pois, je leur donnai une fève, selon l'expression de la Fillon. Je préparai habilement la dissolution des conseils de régence. J'écrivais encore fréquemment à M. Dubourg, chargé des affaires de France à Vienne, et au

(1) Dans la *Vie privée du cardinal Dubois*, il est dit que *le poète* désignait le maréchal d'Huxelles.

(*Note de l'Éditeur.*)

marquis de Nancré, capitaine des gardes de Son Altesse royale, qui était en Espagne, pour engager Philippe V à entrer dans la quadruple alliance : c'eût été alors la quintuple ; mais je trouvais une grande opposition à vaincre, même du côté de l'Empereur, qui considérait moins les avantages à retirer de ce traité, que l'envie de se faire craindre. A Paris même, bien des gens étaient d'intelligence pour faire échouer ma négociation ; Son Altesse royale justifiait le proverbe *les absens ont tort*, et je me voyais sacrifié à de petits politiqueurs, lorsque je demandai un congé pour rétablir mes affaires.

J'arrivai à Paris le 24 décembre 1717 (1); je ne pris pas le temps de quitter mon habit de voyage, et le marquis de Nocé m'étant venu chercher dans son carrosse, j'allai au Palais-Royal, où je reçus un pauvre accueil. Mais quand le chevalier Dubois fut redevenu l'abbé Dubois, je n'eus pas de peine à réchauffer la vieille amitié du Prince à force de plaisanteries et de confidences ; je le ramenai entièrement à mon opinion en ce qui

(1) L'auteur de la *Vie privée* dit le 4 décembre.
(*Note de l'Editeur.*)

concernait la quadruple alliance, et, satisfait de mon ouvrage, je repartis avec l'espoir d'être secondé, ou du moins de n'être pas contrarié dans mes plans. J'étais à Londres vers les premiers jours de janvier, et je rendis compte au Roi et à ses ministres des conférences que j'avais eues avec le Régent; je leur étalai de nonveaux pleins-pouvoirs qui m'avaient été remis avec une lettre de Son Altesse royale dans les termes les plus tendres et les plus honorables. Mon crédit remonta de plus d'un degré, et les négociations changèrent de face au point de me rassurer tout-à-fait sur leur succès. Je continuais cependant de faire ma cour au Roi et surtout aux femmes des ministres. Il n'est que de savoir bien placer son argent, fût-on prince du sang ou abbé.

Je priai le Régent de faire acheter chez la Fillon, plus célèbre comme couturière qu'autrement, des habits complets et des andriennes, pour les offrir à quelques dames qui me seraient d'un grand secours. La mode des *andriennes*, qui date de la première représentation de l'*Andrienne* de Baron, était déjà passée à Paris, presque autant que la Dancourt, qui en avait

donné l'idée; mais je ne doutais pas que cette mode ne fût nouvelle à Londres. Son Altesse royale, qui était grand dans ses dons, m'envoya plus que je n'avais demandé: des pièces entières d'étoffes de brocard, outre les andriennes. C'étaient des robes abattues de drap d'or et d'argent avec des paremens, les devans et les manches garnis de franges d'or trait à graine d'épinard. On m'en vola quelques-unes, suivant l'usage, et les dames qui eurent les autres m'auraient embrassé de joie. La duchesse de Munster, qui voulut le jour même se parer de son andrienne, avait l'air de la statue de Nabuchodonosor, tant elle brillait au soleil. Le bon Prince ne m'avait pas oublié dans ses générosités, car la caisse renfermait à mon nom un habit fait avec une mosaïque cannelle et or, rehaussé de paremens, et la veste gris-de-lin et argent. Je me sentis aiguillonné d'une coquetterie de vieille femme. Je me caparaçonnai des pieds à la tête, et je me montrai à la fenêtre qui donnait sur le parc Saint-James. La foule bientôt fut grande à me regarder, et les petits polissons crièrent, dans leur jargon anglais, que j'étais le roi de la Chine. Ils se souvinrent de

moi à quelques jours de là, car, dans une promenade que je fis sur la Tamise avec milord Craggs, la populace, qui veut toujours du mal aux Français, s'avisa de me huer et de me lancer de la boue et des cailloux. M. Craggs donna ordre d'arrêter cette canaille; mais au moment même je fus blessé à la tête par un caillou : je jurai bien fort en voyant mon sang couler, et pour toute vengeance on parvint à se saisir d'un aveugle, qui fut fouetté devant la tour de Londres. Si le caillou était parti de la main de ce pauvre homme, il m'avait certes attrapé par hasard.

Cependant mes ennemis de France avaient repris le dessus; les protestations de dévoûment avaient séduit Son Altesse royale, qui se laissait circonvenir, et d'Huxelles fit jouer tant de sourdes mines qu'il détermina une seconde fois le Régent à ne pas signer le traité. Mon petit-fils me fit part de cette bourrasque, et je me désespérai avant de décider quelque chose. Enfin je composai un mémoire solennel contre les conseils de régence qui s'opposaient à mes entreprises avec ce terrible acharnement. Le mémoire aurait pro-

duit une grande impression sur l'esprit de Son Altesse royale : il finissait par ces paroles assez vertes : « Avec Dibagnet seul, concierge au Palais-Royal, avec moi et avec de la fermeté, Votre Altesse royale se fera plus respecter et craindre qu'avec trente conseillers, tous reconnus pour des flatteurs et pour des traîtres; le maréchal d'Huxelles suffirait seul pour faire plus de mal à vos Etats que la guerre, la peste et la famine. »

J'imaginai, pour éviter tout soupçon, de faire passer ce mémoire sous le couvert du marquis de Nocé, et je lui écrivis en outre en le priant de choisir un bon moment pour montrer au Prince mon plan de gouvernement. Le méchant Nocé se permit de l'examiner au préalable, et s'étant aperçu que son ami d'Huxelles n'y était pas épargné, il le garda et ne me le rendit qu'à mon retour, en me disant qu'il n'avait pas rencontré l'instant favorable d'en faire usage. Alors je le présentai moi-même et fis bien : les conseils de régence ne résistèrent pas à ma rhétorique. Quant à Nocé, pour lui témoigner ma gratitude, je l'exilai faute de mieux. C'est un homme que j'aime mieux de loin que de près.

Je ne savais que résoudre en cette alternative ; ma présence à Paris avait fait merveille; mais je n'osai pas demander un second congé : envoyer Destouches, qui n'était secrétaire d'ambassade que de nom, n'aurait abouti à rien. Enfin je pensai à Stanhope, qui partit au mois de juillet comme envoyé de Sa Majesté britannique. J'espérais tout de son adresse et de son éloquence; en effet, il n'eut pas de peine à persuader à tout le monde que la quadruple alliance était fort avantageuse à la France. Son Altesse royale, qui le connaissait sous les meilleurs auspices, recimenta dans les plaisirs une ancienne amitié fondée sur une estime réciproque; le maréchal d'Huxelles se radoucit, Pecquet fut, comme toujours, dans mes intérêts. Stanhope, à force de sollicitations, obtint de Son Altesse royale un consentement à la signature du traité. Rien ne s'opposait plus à cette signature, et le roi d'Angleterre ne reçut pas plutôt la nouvelle qu'il me la fit porter sur-le-champ par M. Craggs.

J'étais ce jour-là d'une mauvaise humeur qui s'en prenait à tout. Je dictais à mon secrétaire, qui avait déjà manqué d'avoir l'écritoire à la tête,

pour m'avoir fait répéter une phrase. Je me promenais en long et en large dans la chambre, mon bonnet de nuit enfoncé sur les yeux, et murmurant tout bas.

« Monseigneur, interrompit Lavergne, vous dites à Son Altesse royale qu'elle ne sait ce qu'elle fait ?

— Brute, répondis-je, si j'ai dicté, c'est à toi à écrire sans observation ; d'ailleurs le Régent ne mérite pas toutes les peines que je me donne pour lui. Si je faisais bien, je lui remettrais ses papiers et l'enverrais *promener* lui et son gouvernement. »

Je n'avais pas achevé d'épancher ma bile, que M. Craggs entra en criant : *Signatum, sigillatumque est* (1). Ma joie fut un délire, je jetai mon bonnet en l'air et je courus embrasser le secrétaire d'état avec tant de fougue que je faillis l'étouffer.

Stanhope ne tarda pas à revenir de sa mission heureusement terminée, grâce à l'entremise de Pecquet, qui n'avait pas seulement fait preuve de bonne volonté, mais aussi de capacité. Georges Ier,

(1) Le traité « est signé et scellé. »

qui n'épargnait rien pour se faire des amis partout, fit offrir à ce commis un diamant de la reine Anne, estimé quinze cents pistoles. Pecquet, effrayé d'un objet de si grosse valeur, le refusa, de peur de passer pour un espion de l'Angleterre. Je ne me serais pas fait un pareil scrupule. Nargue du désintéressement, c'est métier de dupe. Je préludai à la signature définitive du traité par des fêtes, des réjouissances et des repas aux frais du Régent, d'autant plus généreux, qu'il s'agissait de faire honneur au roi de France. J'ose dire que Chef ne contribua pas médiocrement à la réussite de mon ambassade; ce qui me fit dire qu'un bon cuisinier préparait au milieu de ses fourneaux la paix ou la guerre. Durant cette grave négociation, je fis preuve d'une continence inaccoutumée chez moi : je n'eus d'autre maîtresse qu'une parente de lord Graggs, nommée Sara Bisding; encore m'était-elle plus utile à espionner la cour qu'à autre chose. Elle espérait que je l'épouserais, mais je n'avais garde de m'exposer à la bigamie. Je me contentai de payer en monnaie ses bons offices, et j'ai tant fait qu'elle a obtenu du Régent une pension secrète, qu'elle gagne en-

core aux mêmes conditions. J'aurais peut-être consenti à l'emmener en France, si elle ne s'était pas amourachée de Dubuisson, maître de danse français établi à Londres, et agent d'Albéroni. Je m'étonne qu'il n'ait pas été pendu. Sara Bisding était une assez jolie personne que je me défendais de connaître, de peur d'être soupçonné avec elle : le chevalier Schaub, avec qui je m'étais lié malgré ses continuelles indiscrétions, dit un jour, dans un dîner, que j'avais une charmante maîtresse; je l'arrêtai à temps par ces mots qui donnèrent lieu à de grossières équivoques : « Je n'ai pas d'autre maîtresse que mon secrétaire Lavergne, et je ne peux m'en passer, parce que nous travaillons toujours ensemble. » Je donnai encore plus mauvaise opinion de ma religion, par quelques plaisanteries plus païennes que chrétiennes, et surtout en riant beaucoup de l'impertinence de mes gens, qui, les jours de prêche, descendaient dans une cave dont le soupirail grillé s'ouvrait à la porte d'une chapelle anglicane voisine de mon hôtel; et là ils regardaient en l'air lorsque les dames passaient avec leurs larges jupes. Il y a des dévots chez les pro-

testans comme chez les catholiques; les dévots anglicans se scandalisèrent beaucoup de ma contenance distraite et ennuyée à l'église.

Enfin le traité de la quadruple alliance fut signé le 2 août 1718, à la secrétairerie de Londres. Cette cérémonie se fit avec une pompe toute royale. Les princes, les évêques et les seigneurs les plus distingués de l'Angleterre eurent l'honneur de signer après les plénipotentiaires. Je chargeai Lavergne de me précéder en France et de porter l'original du traité à Son Altesse royale, qui le gratifia d'une ordonnance de mille écus. Pendant que je me disposais à repasser le détroit, j'appris avec une véritable désolation le refus de la Hollande de faire partie de la quadruple alliance, dont les arrangemens, était-il dit, n'avaient pas d'autre objet que la conservation de la tranquillité de l'Europe et l'observation des traités d'Utrecht, de Baden et de Bâle. Ils furent signifiés à Philippe V, avec menace de guerre s'il ne s'y soumettait dans l'espace de deux mois. Albéroni ne perdit pas contenance, mais s'occupa par ambassadeur de rompre l'alliance plutôt que d'y rattacher l'Espagne. Ses soudoyés agirent en même

temps à Londres, à Vienne, à Paris et à la Haye. C'est de ce côté qu'ils eurent le meilleur marché; le traité assurait à l'Empereur la possession de la Sicile, à condition qu'il renoncerait à ses droits sur la couronne d'Espagne. Le marquis de Beretti-Landi, ambassadeur d'Albéroni en Hollande, persuada aux Etats-Généraux que la quadruple alliance avait pour but de donner ses lois à toute l'Europe et de s'emparer uniquement de tout le commerce. La raison de commerce l'emporta sur toutes les autres; la République ne voulut pas accepter les conditions du traité; mais la médaille que fit frapper Beretti-Landi en mémoire de ce refus, inébranlable alors, ne le consacra que jusqu'à l'année suivante. Néanmoins cet échec me dégoûta des négociations à l'étranger, et j'éprouvai moins de regrets à quitter mes amis d'Angleterre.

Avant mon départ, je me raccommodai avec Destouches, qu'il fallut bien charger des affaires de France. La réconciliation se fit presque sans mot dire, parce que nous y voyions chacun notre intérêt particulier. « M. Destouches, lui dis-je, il ne s'agit pas ici de comédies; je vous promets que vous serez ambassadeur, sinon de

titre, du moins de fait; mais j'attends de vous que vous me consultiez dans toutes choses et que vous m'aidiez de tout votre pouvoir si le besoin l'exige. Au reste vous avez fait une pièce nommée *l'Ingrat*, et vous ne tomberez pas sans doute dans ce défaut que vous avez si justement attaqué. » En effet, depuis cette époque Destouches remplace le chevalier Dubois en Angleterre. Mon comédien, comme je l'appelle, me doit sa fortune, et il sait que je n'ai qu'à lui retirer ma protection pour le réduire à zéro. Il me garda rancune cependant de l'avoir frustré d'une bague de diamans que lui offrait le roi Georges Ier; je l'empêchai de la recevoir pour lui faire pièce; je n'étendis pas ma sévérité à une bourse de cinq cents guinées qu'on lui donna en place de la bague. Après mon départ, il fallut nommer, et on nomma un ambassadeur ordinaire; mais je suscitai tant de retard au comte de Sennectère, honoré de ce titre, qu'il ne partit en Angleterre que vers la fin de l'année. J'avais eu le temps de faire passer mes instructions à Destouches, qui s'y conforma en tout point. Toutes les démarches du comte de Sennectère étaient épiées, toutes ses paroles répé-

tées. Il se lassa bientôt de cette contrainte et manda son rappel, que je lui fis accorder de grand cœur. Il fut convenu que Destouches resterait seul chargé des affaires de France en Angleterre.

Mon retour avait été annoncé par les faiseurs de chansons, car, en abordant à Calais, je reçus de mon petit-fils, parmi les nouvelles courantes, un couplet de Noël; je n'étais pas accoutumé à être si bien traité :

Arrivant d'Angleterre,
L'ambassadeur Dubois,
En mettant pied à terre
Aperçut les trois rois;
Faisons vite un traité,
Dit-il, avec ces princes ;
Donnons des millions,
Don, don,
S'ils ne suffisent pas,
Là, là,
Lâchons quelques provinces.

Voilà de la méchanceté bien innocente, pensai-je en moi-même; Rousseau n'a pas passé par là. En sortant de Boulogne, je rencontrai le comte de Provana, ministre du roi de Sardaigne,

qui s'en allait à Londres. « Ma place est toute chaude, » lui dis-je. C'était un seigneur d'esprit et de mérite, et le roi de Sardaigne, si fin et si habile, l'avait bien jugé. Je me promenai avec lui une heure dans la campagne, et je lui fis promettre de me venir voir à son passage. Je méditais certaine diablerie politique contre la Sardaigne.

J'arrivai à Paris le 17 août 1718, à trois heures du soir. Maroy avait été dépêché depuis Breteuil pour annoncer mon arrivée au Palais-Royal. J'avais mérité l'ovation, si ce n'est le grand triomphe.

Dubois, ce jour fut un beau jour !

FIN DU TOME TROISIÈME.



